This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L RESEARCH LIBRARIES
33 07582830 5

NKV

Olivier

NKV'

THE PROPERTY
OF THE
NEW-YORK
SOCIETY LIBRARY.

ROSETTE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

J136

ROSETTE

OU

LA DANSE AU VILLAGE

NOUVELLE

PAR

URBAIN OLIVIER

F

Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie? C'est en y prenant garde selon ta Parole.
Ps. CXIX, 9.

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK SOCIETY LIBRARY

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR
1873

Tous droits réservés.

EN

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
256083B

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

AVERTISSEMENT

Le récit qu'on va lire est dédié aux mères de famille. Il a fallu à l'auteur un sentiment très vif du devoir pour le décider à présenter, dans une nouvelle populaire, des situations et des détails sur lesquels il eût bien préféré jeter un voile. Mais il n'en a pas été libre, tant le mal qu'il cherche à combattre augmente partout. Cette obligation sérieuse accomplie, il rentre dans le silence, et laisse aller son livre où Dieu jugera bon de l'adresser.

39 X 677

PREMIÈRE PARTIE

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK SOCIETY LIBRARY

CHAPITRE PREMIER

AU PRESSOIR

On vendangeait à Croset, village situé assez loin du grand vignoble de La Côte, dans un endroit peu élevé, mais où la vigne donne de belles récoltes, lorsque les saisons lui sont favorables. Les habitants ne sont point essentiellement vignerons, comme à Mont, à Tartegnins, ni surtout comme à Lavaux; ils ont les avantages d'un territoire considérable en prairies, champs, bois à quelque distance, petits coteaux couverts de ceps. La nature est si bien distribuée à Croset, que la variété des produits de la terre est remarquable dans cet heureux coin de pays. Ainsi, les prés ont une humidité suffisante, mais rien de marécageux; les champs se labourent à toutes les profondeurs, sans que des pierres viennent se loger entre la pointe du soc de la charrue et le coutre qui découpe

le sillon. La terre en est souple, grenue, comme le froment l'aime. La herse y plonge ses dents de fer jusqu'aux traverses du châssis en bois. Les fruits et le beurre de Croset ont de la réputation. Les taillis de chêne fournissent une écorce lisse, d'un *gru* excellent, qui prend chaque année le chemin de Morges et de Lausanne. Enfin, sur les coteaux dont nous parlions il y a un instant, le raisin mûrit en grappes serrées qui n'ont, sans doute, ni la saveur du plant de Vinzel, ni la douceur exquise de celui d'Aigle, mais qui ne laissent pas de produire un petit vin dont les propriétaires font un bel argent.

C'est ce qui arrivait précisément en l'année où s'ouvre cette histoire. Le mois d'octobre était d'une beauté sans pareille. A la suite de nuits fraîches, le soleil venait, dès le matin, inonder tout le pays de rayons encore bien chauds. On arrosait les semis dans les jardins, comme en été; la sauterelle grise ouvrait ses ailes bleues devant vos pas, ou sur les champs labourés de la veille. Elle ne saute pas volontiers, mais décrit de petits arcs dont la corde va se terminer à une toise, au plus, de son point de départ; tandis que, plus leste, la sauterelle verte n'a qu'à tendre ses ressorts pour se transporter dix fois de suite d'un lieu à l'autre.

Le feuillage commençait à prendre des teintes colorées. Parfois une légère brume, venant du lac, montait jusqu'aux forêts du Jura, tamisant l'or des rayons du soleil et ne les laissant percer qu'à travers un voile bienfaisant. Encore pleines de vie, les guêpes visitaient

les treilles et les poires dans le milieu du jour ; on entendait aussi le bourdonnement plus grave des frelons, qui venaient promener leurs ailes brunes, leur corselet d'un jaune éclatant rayé de noir, sur les grappes entamées, et finir par se noyer misérablement dans quelque bouteille contenant de l'eau sucrée.

C'était un lundi au soir, vers les cinq heures. Descendues de la montagne depuis peu de jours, les vaches rentraient au village en petits groupes conduits par des enfants ou des vieillards. Elles buvaient, en passant, aux fontaines, plongeant leurs clochettes dans l'eau, ou risquant de les fêler sur la pierre taillée du bassin. Lorsque celui-ci était envahi par le bétail, il n'était pas possible aux gens de s'en approcher ; ils devaient attendre que les animaux l'eussent quitté, et encore les vaches ne se pressaient point de quitter leur place, comme si la fontaine eût été faite pour elles uniquement.

— Voyons, Lili ! fais partir tes bêtes, disait une femme qui, un arrosoir à la main, se tenait devant sa maison ; tu vois bien qu'elles ont fini de boire.

Lili ne répondit pas, mais, frappant d'une gaule à droite et à gauche sur son troupeau, il le fit partir au bruit des clochettes, lui-même se mettant au pas de celle qui rendait le plus de son. La veuve Pasche plaça son arrosoir sous le goulot de la fontaine, puis vint au chemin et regarda du côté où il arrivait au village. Sa maison était la première à l'entrée de Croset, dans ce quartier-là.

« Ah ! les voici pourtant, se dit-elle en apercevant

un char de vendange au contour, un peu plus bas. Je pense qu'ils sont bien fatigués, Rosette surtout, qui n'aime pas à être baissée du matin au soir. »

La propriétaire porta l'eau dans la maison, arrangea vite son feu et revint au chemin qui longeait la cour de l'habitation.

En ce moment, les vendangeurs arrivaient, les uns précédant l'attelage, les autres le suivant.

— Eh bien, vous voilà enfin, dit madame Pasche. Bonsoir à tous. Vous avez donc trouvé bien beau ?

— Ah ! pour ça, oui, répondit un vieux de la bande : tout également, Marie, il vaut la peine d'avoir une vigne comme la vôtre du Corbaton. C'est un puits de vin : quatre *bossettes* [1] à 160 toises [2], ça ne se voit pas souvent.

— Sans doute. Entrez, dès que vous vous serez lavé les mains. Le café est prêt. En voyant que vous tardiez à venir, je craignais qu'il n'y eût eu un accident en route.

— Et que pouvait-il arriver ? dit le valet, qui décrochait les traits d'un vigoureux cheval pommelé ; on sait conduire un char, je pense.

— Ah ! reprit le vieux sur un ton lent toujours le même, on ne peut donner trop d'attention à son attelage, quand on mène du vin. Par exemple, si l'écrou d'une roue tombait ? elle serait bientôt par terre et la vendange idem. Avec une bossette de dix-huit *brantées* toutes rases, il n'y ferait pas beau !

[1] Futaille contenant environ 600 pots, soit 900 litres.

[2] La toise, ou la perche, est de 100 pieds carrés.

— Vous êtes toujours la même scie, Joaquint, reprit le valet. Les malheurs que vous prédisez n'arrivent jamais. Tenez un peu le cheval pendant que je lui ôterai le collier, cela vaudra mieux. Je ne veux pas qu'il boive ; il a trop chaud. — Cela suffit ; allez maintenant.

Les autres vendangeurs, hommes et femmes, étaient déjà entrés dans la maison, sauf une jeune personne de dix-huit à vingt ans, qui demeura seule vers la fontaine. Non contente d'enlever le jus de raisin dont ses doigts étaient imprégnés, elle avait retroussé les manches de son paletot jusqu'au coude et laissait tomber l'eau fraîche sur ses bras ; elle passa ensuite la main gauche bien mouillée sur sa bouche et sur ses joues, qui n'avaient pas besoin d'une réaction d'eau froide pour devenir roses, car elles l'étaient habituellement. Sa mère l'appela d'une fenêtre ouverte.

— Rosette ! viens donc m'aider à servir le café.

— Oui, je vais, répondit-elle, mais non sans ajouter mentalement : Ils n'ont pas si faim, après tout ce qu'on a mangé à la vigne.

Au lieu d'entrer à l'instant dans la maison, Rosette vint regarder au chemin, comme avait fait sa mère. « On ne voit personne, pensa-t-elle, excepté ce pauvre Charles Maubert, qui porte une hotte de pommes de terre ; » — puis elle se dirigea du côté de la porte restée ouverte.

Le domestique René y arriva en même temps qu'elle et se retira d'une enjambée pour la laisser monter la première.

— Allez seulement, lui dit Rosette.

— *Allez seulement :* oui, c'est bon pour moi, n'est-ce pas? reprit-il d'un ton familier. A un autre, tu ne parlerais pas de cette manière ; tu saurais bien dire quelque chose de plus agréable.

— Et qu'est-ce que je dirais? répondit la jeune fille d'un air sérieux.

— Rien. Mettons que je n'aie rien dit ; je suis domestique ici, je dois obéir.

Sans rien ajouter de plus, René monta l'escalier conduisant à l'étage. Charles Maubert arrivait devant la maison ; il posa un instant le fond de sa hotte sur un mur de jardin, de l'autre côté de la route, et salua Rosette comme elle allait franchir le seuil.

— Bonjour, Charles ; vous vous chargez trop. Comment va votre père ?

— Merci ; toujours de même, souffrant peu, mais ne retrouvant pas l'usage de ses jambes.

— C'est bien triste.

Et elle entra aussitôt pour aider sa mère dans ses fonctions de maîtresse de maison.

Les hommes étaient assis à table ; les femmes et les jeunes filles sur des chaises, un peu partout, dans la cuisine. Il y avait là une douzaine de personnes, prenant du café avec des châtaignes fraîches, cuites à l'eau. Deux plats de ce fruit excellent fumaient sur la table. On voyait les grosses mains des ouvriers en saisir des poignées dont ils enlevaient la fine pellicule avant de les mettre une à une dans la tasse de liquide, jusqu'à ce qu'il débordât dans la soucoupe.

— Tout également, disait le vieux Joaquint, il faut avouer que les châtaignes sont une bonne chose, dans cette saison surtout. A voir les *pillons* [1] encore si petits au mois de septembre, on n'aurait pas pensé qu'ils deviendraient gros en peu de temps. Mais quand le bon Dieu envoie du ciel la pluie et les saisons fertiles, les denrées ont vite leur cru. C'est ce qui a eu lieu pour le raisin et les châtaignes cette année.

— Oui, *tout également,* fit René en mettant sa main dans le plat.

Les autres ouvriers sourirent, voyant bien que René répétait avec malice la ritournelle de Joaquint Meroud.

— Tu ne sais pas une chose, René? reprit le vieillard.

— Non ; qu'est-ce ?

— Attends une minute ; je ne suis pas si pressé. Je pèle mes châtaignes, avant de les mettre dans le café, tandis que tu les manges comme un glouton, sans ôter la peau. Feu mon oncle Abram affirmait que cette pelure est malsaine et contient un jus âcre, dont les vieux estomacs ne peuvent s'accommoder.

— C'est bien possible, répondit René ; on verra ça quand on aura votre âge.

— Si tu y parviens, mon cher ami. Je te le souhaite, et d'ici là bien du bonheur.

— Merci. Mais il ne s'agit pas de cela. Nous allons vite charger le pressoir avant de traire les vaches.

[1] Les chatons sur les arbres.

Qui reste avec moi ce soir ? Il faut faire deux voyages demain pour mener le reste du vin ; je veux partir avec la première fuste, à trois heures du matin.

C'était à la maîtresse de la maison que René s'adressait en ce moment.

— Je pense, dit madame Pasche, qu'Etienne pourra veiller au pressoir avec vous. Si ce n'est pas assez d'un homme, on peut demander à Charles Maubert de nous donner un coup de main ; il me l'a offert cette après-midi.

— Le pressoir une fois chargé, nous sommes assez à deux, répondit René. Voilà cinq heures et demie : il faut que j'aille traire dans un moment.

— J'aiderai à porter la vendange, dit un des ouvriers déjà sur l'âge, mais à l'air vigoureux.

— Merci, Polognan. — Cela suffit-il ? demanda la maîtresse.

— Oh ! oui, reprit René. Puisque Polognan est disposé à nous aider et qu'il est là, c'est plus naturel de l'occuper que d'aller chercher Charles Maubert.

— Je resterais bien aussi, ajouta Joaquint ; mais j'ai de la peine à lever la brante. Mes reins ne sont plus forts comme autrefois.

— Vous pourrez au moins tenir la lanterne vers la cuve, si la nuit vient avant qu'on ait fini, lui dit René.

— Oh ! oui, de bon cœur.

René se leva de table le premier et fut à la rue avant que les autres hommes eussent descendu la moitié de l'escalier. Deux bossettes pleines étaient sur les chars, attendant d'être vidées dans les cuves. Quand ce fut

fait, Etienne et Polognan commencèrent à porter cette récolte sur le pressoir, situé dans un hangar voisin. René trayait les vaches. Voyant qu'il n'était pas nécessaire autour des cuves, Joaquint s'en alla chez lui, reposer son dos enraidi et ses jambes fatiguées. La nuit venue, Polognan se retira aussi. René et Etienne restèrent donc seuls à veiller au pressoir, portant le moût dans les futailles sur les chars, ou tournant à la barre pour écraser le marc de raisin. Charles Maubert vint de nouveau offrir ses services ; mais René refusa, disant qu'il fallait les réserver pour une autre occasion. Rosette vint aussi pendant que Charles était là ; elle apportait du vin et quelque chose à manger aux deux hommes. René avait la confiance de sa maîtresse pour soigner la récolte, vendue à un marchand dont les caves étaient à une lieue de Croset; elle le laissait donc faire comme il l'entendait, sans trop s'inquiéter du caractère difficile et emporté de son jeune domestique.

Charles Maubert salua poliment Rosette, mais n'engagea pas de conversation avec elle. Il s'en alla bientôt, regrettant de ne pouvoir être utile à Mme Pasche. René, au contraire, cherchait à faire causer sa jeune maîtresse, pour qu'elle restât plus longtemps avec eux. Etienne étant sorti subitement, Rosette se trouva seule avec René. Afin de bien lui montrer qu'elle n'avait pas peur, elle s'avança, un verre à la main, pour goûter le moût. René s'approcha aussi du pressoir, et comme elle tenait le verre sous le goulot, il la prit des deux mains par la taille.

— Laissez-moi à l'instant, dit-elle, ou....

— Ou quoi? répondit René sans ôter ses mains.

— Ou vous aurez ceci au visage.

René ne lâchant pas prise, mais approchant sa tête par-dessus l'épaule de la jeune fille, le contenu du verre, lancé en arrière, inonda la figure du garçon. Rosette, se retournant, le toisa du regard et lui dit avec dignité, mais sans être fâchée:

— Depuis quand vous ai-je permis une telle familiarité?

René s'essuya les yeux avec son mouchoir et n'eut pas le temps de répondre: Etienne rentrait.

— A quelle heure pensez-vous avoir fini? demanda Rosette, comme si rien ne s'était passé entre elle et René.

— A minuit.

— Vous aurez soin de fermer. Ma mère vous recommande les chars; vous mettrez tout en ordre; elle compte sur vous.

— C'est assez dit; je sais ce que j'ai à faire.

— Eh bien, bonsoir. Avez-vous assez de vin?

— Pas trop. Cette bouteille sera vite bue en mangeant.

— On vous en apportera une autre dans une heure.

Rosette retourna vers sa mère et reprit son ouvrage en silence. Au bout d'un moment, comme elle renfilait son aiguille, elle dit d'un air tout à fait convaincu:

— Nous ne pourrons pas garder René à la maison; il devient insupportable.

— C'est vrai qu'il n'est pas toujours de bonne humeur ; mais c'est un excellent domestique, fidèle, dévoué à nos intérêts.

— Cela n'empêche pas que, tout à l'heure, je ne lui aie jeté un verre de moût en plein visage.

— Comment donc ? fit la mère en posant son tricotage sur ses genoux et regardant sa fille.

— Oui ; je supporte encore qu'il me tutoie, puisque nous avons été à l'école ensemble pendant quelque temps, et quoique cela me soit désagréable ; mais je n'entends pas qu'il me prenne par la taille et veuille essayer de m'embrasser, quand je suis assez confiante pour aller de nuit au pressoir lui porter à boire et à manger.

— Il a vraiment fait cela ?

— Et sans vouloir me lâcher.

— Etienne était-il avec vous ?

— Non ; il venait de sortir.

— Ah ! c'est ennuyeux. Mais ce n'était, de la part de René, qu'un simple badinage.

— Qu'il badine de cette manière avec d'autres filles, cela m'est égal. Avec moi, je ne le permettrai jamais, d'autant plus que, depuis quelque temps, il recherche toutes les occasions de me rencontrer seule.

— Vraiment, c'est bien ennuyeux ! S'il faut le renvoyer, nous ne retrouverons jamais son pareil pour l'activité et l'intelligence.

— Oh que si ! j'ai voulu te dire cela tout de suite, afin que tu sois avertie, dans le cas où il viendrait se plaindre à toi, ou te proposer de quitter notre service.

— Quand son oncle vint nous voir l'année dernière, continua la mère, il me recommanda beaucoup René, comme étant son plus proche parent, presque son fils.

— Oui, oui. Je comprends où l'oncle en voudrait venir plus tard. Mais comment serait-il possible de s'attacher de cœur à une mauvaise tête comme celle de René? Un garçon qui s'emporte à propos de rien et qui n'a pas du tout le sentiment des convenances. S'il se mettait à sa place, il devrait me dire *vous*. Mais ce n'est pas son *tu* qui me choque; c'est ce qu'il s'est permis il y a un moment.

— Tu lui as donc jeté du vin au visage?

— Un plein verre.

— Et qu'a-t-il dit?

— Rien; il s'est essuyé, puis Etienne est rentré. Il faudra leur porter une seconde bouteille; tu iras, s'il te plaît, à ma place; je ne retourne pas de nuit au pressoir.

La veuve soupira de nouveau, puis elle reprit son tricotage.

— Ah! que c'est difficile à une femme de conduire un train de campagne! dit-elle un instant après. La mort de ton père a bien été un double malheur pour moi.

Vers les neuf heures, la porte du pressoir s'ouvrit lentement, poussée par une main timide. C'était celle de Jenny Gottrau, sœur de l'ouvrier Etienne, une jolie blonde, au nez un peu en l'air.

— Etienne! fit-elle.

— Entre, Jenny, lui dit René qui se tenait assis soli-

taire dans un coin et fumait un bout de cigare ; ne laisse pas la porte ouverte ; il fait déjà froid dehors.

La jeune fille entra et demanda où était son frère.

— Il est allé chez vous dire qu'on ne l'attende pas ; nous veillons ensemble jusqu'à minuit. Il aura pris un autre chemin que toi. Veux-tu goûter le moût ? Dans ce moment il est beau clair et très doux.

— Merci ; je n'ai pas bien soif.

— Goûte-le toujours ; tiens, voilà un verre, mais rince-le.

Jenny accepta et but un demi-verre de vin nouveau.

René avait posé son cigare sur le bord du pressoir ; en reprenant le verre que Jenny lui tendait, il prit aussi sa main, lui passa un bras autour de la taille et l'embrassa sur la joue, avant que la jeune personne osât se défendre ou l'en empêcher. Toute rouge, elle quitta ce lieu en disant à René :

— Si j'avais su que vous étiez seul ici, je ne serais pas venue chercher mon frère. Vous direz à Etienne que nous mettrons la clef sur la fenêtre.

— Oui, va seulement ; tu es bien gentille. J'irais t'accompagner, s'il y avait quelqu'un ici à ma place.

Par un beau clair de lune, Jenny retourna chez elle. Son frère n'y était pas ; il causait avec un garçon dans un coin de rue.

A minuit, la porte du pressoir était fermée ; les deux fustes, pleines de vin, restaient à la garde de Dieu devant la maison. René se coucha et s'endormit à l'instant. Sa chambre était voisine de l'écurie. Trois heures après, il se levait, étrillait le cheval, buvait un petit

verre d'eau de cerise et mangeait un croûton de pain. Il attelait ensuite l'animal à l'un des chars, et ainsi, longtemps avant l'aube, il se mettait en route pour la ville de ***, afin d'arriver l'un des premiers à l'endroit où le vin devait être mesuré. La lune allait disparaître à l'horizon quand il quitta le village. Bientôt le bruit des roues et le son des grelots se perdirent dans le lointain.

CHAPITRE II

UN PRÉTENDANT

La veuve Pasche avait perdu son mari depuis deux ans. Elle l'épousa, non par inclination, mais comme un bon parti conseillé par ses parents. Fille sans fortune, mais d'une famille honorable, elle plut à Louis Pasche, vieux garçon riche, de Croset. Par testament, il lui donnait l'usufruit de tout son bien et la nommait tutrice, sans compte à rendre de son administration. Ce qu'il laissait ainsi à Rosette dans les mains de sa mère, consistait en terrain et maison pour une valeur de quarante mille francs, et en créances pour une somme un peu moindre. A dix-sept ans, Rosette fut déjà considérée comme une héritière, et d'autant mieux que le testament contenait la clause que, si la veuve se remariait, elle perdrait la jouissance totale du bien de son mari. Dans ce cas-là, un tuteur serait

nommé à Rosette, à moins qu'elle ne fût devenue majeure. — La veuve passa la première année de son deuil dans un chagrin véritable, car elle avait fini par s'attacher à Louis Pasche, dont le caractère était facile et qui d'ailleurs l'avait rendue heureuse. Elle garda un domestique de confiance, très suffisant pour conduire les travaux de campagne ; mais le vieux serviteur tomba malade aussi et mourut chez elle au bout d'un an. Ce fut pour la veuve un nouveau souci. L'idée d'avoir un fermier lui répugnait ; il lui semblait qu'elle n'aurait plus rien à faire si elle louait le terrain ; puis la chose présentait des difficultés au point de vue d'un logement. René Lorand s'étant présenté comme domestique, elle l'engagea, malgré sa jeunesse et l'air d'assurance qu'il portait sur sa figure. Orphelin de père et de mère, René fut remis, à quatorze ans, aux soins d'une vieille parente qui lui laissa faire sa volonté et prendre de mauvaises habitudes. Il n'avait ni frères ni sœurs. L'instruction religieuse qu'il reçut comme catéchumène n'eut aucune influence sur son caractère et ses dispositions intérieures. Il comprenait mieux que la plupart de ses camarades les leçons du pasteur, mais par l'intelligence seulement: le cœur demeura fermé à l'action réelle de l'Evangile. Ne possédant absolument que sa bonne santé et sa jeunesse, il devint petit domestique d'abord ; au bout de deux ou trois ans, il gagna davantage, mais dépensa en proportion. Il fallut s'équiper comme soldat. Puis René allait volontiers aux danses et recherchait les occasions de paraître en joli garçon, sous-officier dans les milices.

Ses gages s'en allaient on ne sait comment, si ce n'est qu'il avait de bons habits et assez de linge. Mais il ne mettait rien à la Caisse d'épargne, ou fort peu de chose en tout cas. La veuve Pasche le prit chez elle, essentiellement sur la recommandation d'un oncle, vieux garçon, qui avait passé bien des années dans une famille à l'étranger, comme domestique, et gagné à la longue une petite fortune. C'était l'oncle Amy. Etant venu à Croset où il possédait une maison et un peu de terrain, il présenta lui-même son neveu à la veuve, puis il repartit. René était donc là depuis une année, travaillant beaucoup, se montrant dévoué aux intérêts de sa maîtresse et visant, ainsi qu'on l'aura compris, à devenir un jour quelque chose de mieux dans la maison.

Par sa position de fille unique, Rosette Pasche se trouvait naturellement plus en évidence que les autres jeunes personnes du village. On causait d'elle volontiers ; mais il semblait qu'il n'y eût pas de place bien choisie pour elle dans les familles des principaux habitants de Croset. Peu de garçons étaient de son âge, et ceux qui s'en rapprochaient ne pouvaient guère s'établir ailleurs que chez eux. On savait que Mme Pasche ne consentirait point à se séparer de sa fille. Sans doute, Rosette devait être notée dans l'esprit de plus d'un épouseur aux environs ; toutefois, aucun ne s'était encore présenté résolûment en cette qualité. On s'était borné à quelques informations, qui jusqu'ici n'avaient pas amené de résultat positif. Cela pouvait tenir aussi à la supériorité très réelle des moyens de

la jeune personne et à son caractère décidé. Plutôt petite que grande, mince de taille, un peu maigre de visage, se tenant ferme et droite, elle se faisait remarquer tout de suite par une grande vivacité. En outre, c'était une des rares jeunes filles de Croset qui ne grasseyât pas et dont l'accent ou le langage n'eût rien de traînard ou d'affecté. — Ses sentiments religieux étaient demeurés à l'état d'orthodoxie indifférente, comme c'est le cas d'un grand nombre de jeunes filles à la campagne. Plus pratiquante extérieurement, sa mère allait au culte public aussi souvent que possible; mais, ce devoir accompli, elle restait la même pour ce qui est le cœur de la vie chrétienne, savoir l'obéissance filiale aux préceptes de Jésus-Christ, et une confiance parfaite en lui comme Sauveur.

Le jour en question, Rosette se leva de bon matin, pour donner du foin au bétail qui n'allait pas au pâturage, et être debout lorsque le *fruitier* viendrait traire les vaches en l'absence de René. A l'ordinaire, la semaine des vendanges est fatigante pour les paysans qui ont du vin à récolter. Il faut être à la vigne, au pressoir, à la cave; conduire le moût à l'acheteur et vaquer à une quantité d'autres détails agricoles. Les noix et les châtaignes tombent pendant la nuit; si l'on ne va pas les ramasser au point du jour, on court le risque de ne plus les trouver; et lorsque le temps est à la pluie ou qu'il fait un épais brouillard, c'est une misère de travailler en plein air.

René fut de retour un peu avant midi seulement. On l'avait fait attendre assez longtemps, d'autres chars

étant arrivés en grand nombre avant lui, de villages plus rapprochés. Aussi était-il de mauvaise humeur. Rosette vint tenir le cheval pendant qu'il le déshabillait. Très vif et jamais fatigué, Coco faisait mine de se sauver dans les prés, chaque fois qu'on lui ôtait son lourd collier et sa *grelotière*.

— Vous êtes parti de bien grand matin, dit Rosette ; après la journée d'hier, vous deviez être fatigué : avez-vous fait bon voyage ?

— Oui, personne, heureusement, ne m'a jeté un verre de vin à la figure, car je ne l'aurais pas supporté aujourd'hui comme hier au soir. Merci, Rosette ; mais c'est bon pour une fois ; je m'en souviendrai dans l'occasion.

— Je l'espère bien ; c'est pour cela que vous l'avez reçu.

— Oui ; je te faisais grand mal, n'est-ce pas ? Pour un simple badinage, pour une chose de rien, me faire un affront pareil ! Jamais je ne l'oublie ! Ah ! non, je ne te croyais pas capable de ça.

— Ecoutez, René, et ne l'oubliez pas non plus à l'avenir : Si l'on est grossier avec moi, comme vous l'avez été hier au soir, je suis capable de tout, comprenez-moi bien.

— Oui, parce que je ne suis qu'un domestique. C'est bon. En attendant, si je travaille autant que je le fais, pour les beaux yeux de qui est-ce ?

— Pas pour les miens, en tout cas ; ce serait peine perdue.

René enlevait, en ce moment, le harnais du cheval ;

il le suspendit à sa place et vint ensuite prendre la longe du licou, de la main de Rosette. Deux grosses larmes formaient chacune un sillon sur les joues du jeune homme, qui se rendit à l'écurie avec la bête. Rosette l'entendit bientôt éclater en sanglots, puis frapper un grand coup de poing contre la paroi voisine. Le cheval en ressauta de frayeur et cassa la longe de cuir en reculant. Rosette entra résolûment dans l'étable.

— Qu'avez-vous donc, René, dit-elle, et que signifie ce bruit?

— Rien, répondit-il d'un ton bref; puis, reprenant: Rosette, cela signifie, pour moi, que vous me jetez à la rue comme un vil mendiant. Vous me méprisez. Vous ne me permettez pas de penser à vous, parce que je suis pauvre, un simple domestique, au lieu d'un riche paysan. Or, moi, je voudrais tout faire pour vous; travailler jour et nuit, et le dimanche encore, ça me serait bien égal, pourvu que tu ne me traitasses pas comme un chien. A présent, tu sais tout.

En écoutant cette déclaration farouche, à laquelle Rosette ne s'attendait pas encore, mais que la netteté de sa réponse avait fait éclater, elle sentit son cœur battre violemment. Elle dut attendre un moment avant de parler. Enfin :

— René, dit-elle, vous avez bien fait de vous expliquer; je vous en remercie. Vous parlez vrai, je n'en doute pas. Voici donc ce que j'ai à vous dire, afin que vous me connaissiez bien. Vous m'avez accusée hier d'avoir des préférences pour quelque autre garçon : je

n'en ai point. Mon cœur est libre, parfaitement libre. Si je ne réponds pas à l'affection que vous dites avoir pour moi, ce n'est pas parce que vous êtes le domestique de ma mère; non, c'est que votre caractère me fait peur. Jamais je ne pourrai vraiment respecter un homme, m'attacher à lui, s'il n'a point d'empire sur lui-même, fût-il le plus grand travailleur de toute la terre et riche à millions. En outre, si cet homme n'avait pas le sentiment des convenances, s'il se mettait à boire par dépit, s'il fréquentait de mauvaises compagnies, il ne me serait jamais rien. Vous savez maintenant d'une manière générale ce que je pense sur le sujet dont vous venez de m'entretenir. Je n'ai pas même vingt ans, c'est vrai; vous en avez bientôt vingt-cinq; mais je sais pourtant ce que je dis en ce moment.

— Je ferai tout ce que tu voudras, je me dévouerai entièrement à ce qui peut te faire plaisir.

— C'est beaucoup dire : pour commencer, si cela vous était égal de ne plus me tutoyer, aussi bien quand vous êtes de bonne humeur que lorsque vous êtes fâché ?

— Mauvais signe ! c'est pour que l'amitié se refroidisse.

— Essayez toujours.

Redevenue calme, Rosette se retira promptement, pour couper court à toute nouvelle explication. René continua de soigner le cheval; il se lava ensuite le visage à la fontaine et vint dîner lorsque sa maîtresse l'appela.

Pendant qu'ils étaient à table, René dit que les gar-

çons de Croset remplissaient un tonneau de vin pour la prochaine fête de la jeunesse; que chacun d'eux devait y verser douze pots, et il demanda, en terminant, si Mme Pasche voulait lui vendre sa quote-part.

— Je vous la donne avec plaisir, répondit-elle; vous pouvez prendre le vin dans le reste qui a coulé du pressoir ce matin.

— Je vous remercie, mais pourtant je puis bien le payer de mon argent.

— Sans doute. Toutefois, je n'accepterais pas de vous un tel payement. Vous avez pris assez de peine pendant la vendange, pour que je vous offre ces douze pots, comme une petite attention.

— Oh! je n'ai fait que mon devoir. Est-ce que *vous* serez de la fête, Rosette?

— Je ne suis pas encore décidée; j'y réfléchirai.

— Vous me feriez un bien grand plaisir en y venant. Voilà deux ans que votre père est mort; le temps du deuil est passé.

— Oui bien le deuil extérieur; celui du cœur ne passe jamais. Je verrai à me décider quand le moment sera venu.

En cet instant, le facteur de la poste appela du bas de l'escalier:

— Monsieur René Lorand! une lettre.

René s'empressa d'aller la chercher et remonta pour la lire. Elle était de son oncle. Quand il en eut pris connaissance, il la laissa ouverte sur la table, engageant sa maîtresse et Rosette à la lire. Il alla ensuite mesurer ses douze pots de vin et faire boire le cheval.

Dans une heure, il comptait repartir avec le dernier chargement. Voici le contenu de la lettre.

« Accy-la Fontaine (Var), ce 15 octobre 186....

» Mon cher neveu,

» Quand tu recevras ces lignes, je serai bien près d'arriver au pays, car j'espère être à Croset lundi prochain dans l'après-midi. Nous avons perdu mon cher et vénéré maître, avec lequel j'ai passé tant d'années. Je me sens trop âgé pour entrer dans une autre maison, et d'ailleurs j'ai plus qu'il ne me faut pour suffire à mes besoins. Mon intention est de m'établir à Croset, et d'y finir mes jours. J'espère ainsi te voir souvent. Tu es placé chez des personnes bien respectables; fais ton possible pour y rester longtemps et gagner l'estime et l'affection de tes maîtres. Rappelle-toi qu'on n'est heureux qu'en obéissant à Dieu et en l'aimant. Défie-toi des passions de la jeunesse. Jésus-Christ est notre modèle pour tout. Je t'embrasse, mon cher neveu. Ton oncle affectionné,

» AMY-FRÉDÉRIC LORAND. »

— Quelle bonne lettre! dit la veuve. Si René veut suivre les conseils de son oncle, il sera certainement heureux. Sans doute, il lui laissera tout ce qu'il a gagné. On dit qu'il possède une jolie fortune. Je t'assure qu'il ne faut pas trop repousser René, si d'ailleurs il se conduit bien. Lui as-tu dit quelque chose depuis hier? il ne t'a pas tutoyée pendant le dîner.

— Oui, nous avons eu une explication à son retour aujourd'hui; c'est moi qui lui ai demandé de cesser un

tutoiement qui me gêne. Cela est préférable, de toutes manières, surtout quand nous avons quelqu'un à la maison.

A la rue, on entendait René qui mettait déjà le banc rembourré du petit char en avant de la futaille, afin d'avoir une place à offrir à son oncle, dans le cas où il le trouverait à la ville. Mais pour ce détail de peu d'importance à ses yeux, il n'eut pas l'idée de demander une permission à Mme Pasche. En beaucoup de choses, il agissait de sa propre autorité, comme si une femme n'avait pas les mêmes droits à être consultée quand elle est maîtresse, que lorsque c'est un homme qui commande dans la maison. On voyait très bien, à l'air plus assuré de René, que la lettre de son oncle flattait sa vanité. Au lieu de rentrer en lui-même et de s'approcher de Dieu, il s'appuyait sur la position matérielle d'un parent qui le traitait avec bonté et le considérait comme devant être son héritier. S'il crut par là gagner quelque chose dans l'estime de Rosette, il se trompa; elle vit, au contraire, que René l'avait peu comprise, lorsqu'elle s'était si franchement expliquée avec lui, une heure auparavant. Sa mère entra mieux dans les vues du jeune homme, en pensant que la présence de son oncle au village, l'engagerait à se tenir sur ses gardes et à se bien conduire, afin de se faire une bonne position.

CHAPITRE III

L'ONCLE AMY-FRÉDÉRIC

Comme René crochait la chaîne autour de la futaille vide sur le char, après que le vin eut été mesuré à ***, il fut salué par un garçon de son âge, qui l'aborda très amicalement. C'était un sous-officier, avec lequel il avait été à l'école militaire.

— Que dit-on de bon, ami Lorand ? fit le compagnon, grand et brun, tandis que René était blond et de taille moyenne. Tu as amené du vin ?

— Oui; ça va bien : et toi, Villioud ?

— Moi aussi; mais je n'ai pu avoir encore ces monstres de tonneliers, et je rôde par là, en attendant que le tour de ma fuste vienne — Tu as un bien joli cheval; est-il à toi ?

— Non ; il appartient à Mme Pasche, de Croset.

— Elle te le prête pour amener ton vin ? C'est, ma

foi, une jolie bête, dit-il encore, examinant de plus près l'animal. Qui est cette dame Pasche ?

Des questions pareilles n'étaient pas agréables pour celui à qui elles s'adressaient ; aussi René ne se pressa-t-il pas de répondre. Quand il eut mis son char en ordre, il dit simplement :

— Mme Pasche est veuve ; je travaille chez elle et je suis son homme de confiance.

— Ah ! très bien. Ce doit être une bonne place. Crois-tu qu'elle vendrait son cheval ? Pour un prix, je l'achèterais volontiers. Le second des nôtres est du même poil. Celui-ci a quel âge ?

— Six ans. Je pense qu'on ne le céderait qu'à un grand prix.

— Sais-tu combien ?

— Non, mais j'en parlerai, si tu veux, et je pourrai t'écrire.

— Merci ; ce sera encore mieux que j'aille en parler moi-même. Va-t-on boire une bouteille ?

— Tout de même. J'attends un peu mon oncle aujourd'hui ; dans une demi-heure, j'irai voir à la gare s'il est arrivé. Nous avons donc le temps de prendre un verre. Mais je veux d'abord attacher Coco ici près, et lui mettre une couverture sur les reins.

Cela fait, et chacun le fouet à la main, les deux garçons entrèrent dans un café voisin.

Une demi-heure est vite passée au cabaret, pour peu qu'on boive et qu'on cause. René tira sa montre et dit :

— Voici le moment du train. Il faut me dépêcher. Adieu, Villioud ; je te laisse payer.

— Au revoir ! J'irai, un dimanche, regarder le cheval et en demander le prix.

Le train avait déjà passé. René rencontra son oncle, causant avec un voiturier. Quand Amy Lorand sut que son neveu avait un char et une place pour lui, il retourna à la gare. René vint l'y rejoindre avec son attelage, et de là ils furent bientôt sur le chemin de Croset.

Pour son âge, Amy Lorand était bien conservé. N'ayant jamais fait d'excès d'aucun genre, il se tenait encore très droit et avait peu de rides au visage. Ses cheveux, autrefois noirs, grisonnaient maintenant en boucles épaisses. Le front élevé, un peu fuyant, les yeux grands et bleus, protégés par des arcades sourcilières avancées, accusaient une intelligence ouverte, une pensée habituellement sérieuse et douce. Dans sa jeunesse, Amy Lorand avait dû être un beau garçon, comme il était encore aujourd'hui un bel homme.

Après quelques mots échangés de part et d'autre sur la santé et le retour au pays, l'oncle adressa une question à René sur sa position actuelle.

— Tu ne m'as écrit qu'une seule fois pendant l'année, lui dit-il, en sorte que je ne suis point au courant de tes affaires. Comment te trouves-tu chez Mme Pasche ?

— Très bien ; je ne pourrais pas être mieux.

— Crois-tu qu'on est content de toi ?

— J'espère qu'oui. Si Mme Pasche n'était pas contente, elle ne serait pas raisonnable. Je travaille, sans me vanter, plus qu'aucun garçon de Croset.

— Est-ce qu'on te montre de la confiance ?

— Mais, je pense qu'oui. Les affaires de la maison ne chemineraient guère bien sans moi. A la tête d'une campagne, il faut un homme, autrement ça va mal.

— Mlle Rosette est-elle toujours gentille ? Quand je la vis, il y a un an, elle me parut avoir un aimable caractère.

— Oui, c'est une fille très-décidée, qui sait ce qu'elle veut et ne se gêne pas pour le dire.

— Dans sa position de fille unique et riche, elle doit avoir des prétendants ; mais elle est bien jeune encore.

— Elle a dix-neuf ans ; bientôt vingt, je crois.

— Que devient Isaac Maubert ?

— Le père de Charles ?

— Oui, celui qui demeure devant chez moi.

— Ses jambes sont paralysées. Tout ce qu'il peut faire, c'est de se traîner dans un fauteuil à roulettes. C'est une triste existence, pour lui et pour son fils.

— Et les Gottrau ?

— Ils font ce qu'ils peuvent pour élever leur famille ; la misère les talonne encore assez souvent. Voilà ce que c'est que de se marier jeune, quand on n'a rien au-devant de soi. Si le père Gottrau avait fait comme vous, il serait aujourd'hui dans l'aisance.

— Élèvent-ils au moins bien leurs enfants ? Ils ont une fille en âge d'être placée comme domestique.

— Oui, Jenny. Eh bien, au lieu d'aller à l'étranger, comme tant d'autres, elle est encore à la maison. L'aîné de tous, Etienne, est aussi chez eux dans ce moment ; mais il a une place pour Noël.

— Jenny est-elle une fille qu'on puisse recommander ?

— Oui, sans doute ; elle est intelligente et très jolie.

— Cette dernière qualité n'est souvent pas une recommandation.

— Pourquoi ? on ne peut pourtant pas se rendre laid pour plaire à ses maîtres, dit René en tordant sa moustache et relevant le bord de son chapeau.

— C'est vrai, mon cher ; mais quand tu auras cinquante ans, comme moi, et vu beaucoup de choses, bonnes et mauvaises, tu comprendras ce que j'ai voulu dire à propos de la jolie figure de la fille en question.

Cette réponse un peu obscure de l'oncle rappela à René ce qu'il avait fait la veille, au pressoir. Mais le trouble amené dans son esprit par ce léger remords ne dura qu'un instant.

A la nuit, ils arrivèrent au village. L'oncle salua les dames Pasche et demanda la permission de faire conduire avec le char ses effets jusque chez lui.

— Sans doute, répondit la veuve. Mais vous reviendrez souper avec nous. Votre maison est froide. Il faudrait que René allumât du feu chez vous tout de suite, pour enlever la crudité des murs. — René, prenez du bois sec et faites du feu à votre oncle, avant de ramener le char ici.

— Merci, merci, répondit Amy Lorand ; je dois avoir du bois chez moi, et je me tirerai très bien d'affaire seul. Il faut que mon neveu ramène votre cheval et le char tout de suite. J'accepte avec reconnaissance le souper. A quelle heure ?

— Dès que vous voudrez. A six heures, si cela vous va.

— Très bien ; merci.

La maison de l'oncle Amy était une des plus petites du village. Au rez-de-chaussée, il y avait une cuisine, à l'entrée ; au fond, une jolie chambre, dont la fenêtre ouvrait sur un jardin de quelques toises, au soleil levant. A l'étage, encore deux chambres, et c'était tout. Ni grange ni étable, assez inutiles d'ailleurs, puisque le maître de céans ne possédait que très peu de terrain. Comme il pensait à revenir chez lui depuis quelques années, il ne louait pas son appartement, qui avait eu pourtant plus d'un amateur. Peu avant son dernier séjour à Croset, il l'avait fait réparer, en sorte qu'il pouvait y entrer tout de suite. La caisse à bois était encore garnie de bûches et d'un fagot. Amy alluma du feu qui ne tarda pas à égayer la cuisine, puis il fit le tour des chambres et revint s'asseoir au foyer. Une pensée sérieuse le préoccupait. Il était bien aise de se trouver seul avec lui-même en arrivant chez lui. La solitude qui l'attendait plus tard aussi ne l'effrayait pas ; mais il se sentait toucher au dernier quart de la vie, à ce moment où les forces du corps vont en déclinant, où chaque jour écoulé nous rapproche du terme final. Alors, plus que jamais, c'est le cas de se recueillir et d'écouter ce que le Seigneur veut nous dire. — Amy Lorand se souvenait de sa jeunesse. A vingt-cinq ans, il s'était épris d'une jeune fille qui l'aurait volontiers payé de retour ; mais, comme il était pauvre, on lui fit savoir qu'il ne serait pas accepté par la fa-

mille de sa bien-aimée, tant qu'il n'aurait pas une bonne position à lui offrir. Il quitta donc le pays pour tâcher de gagner quelque argent comme domestique de maison, en attendant de pouvoir entreprendre quelque chose de plus lucratif. A Croset, nul ne connut la véritable cause du départ d'Amy Lorand; on l'attribua simplement au désir de se faire un meilleur sort. Les parents de la jeune personne habitaient un autre village. Profitant de l'absence d'Amy, ils engagèrent leur fille à se marier, lui prouvant que, de longtemps encore, et même en supposant que tout allât bien pour Amy Lorand, il ne pourrait s'établir convenablement. Comme elle ne s'était point engagée à l'attendre, elle accepta celui qu'on lui proposait pour mari. Amy Lorand fut au désespoir lorsqu'il l'apprit; mais, fidèle à une affection désormais sans but, il resta garçon et ne revint dans son village que vingt-quatre ans après le fatal événement, soit lorsque son neveu se présenta comme domestique chez Marie Pasche. Durant son long séjour à l'étranger, il resta toujours dans la même famille, dont il avait fini par devenir membre jusqu'à un certain point, par adoption de cœur. Son chagrin si amer le conduisit à la source de l'amour immortel, à Jésus, le parfait ami des âmes troublées par le péché et atteintes par les déceptions. Aux pieds du Sauveur il trouva la consolation, la paix, la sérénité. Ses maîtres étaient de vrais chrétiens, très peu prêcheurs en paroles, mais soigneux de donner le bon exemple dans leur maison et autour d'eux. On peut dire qu'ils montraient leur foi par leurs œuvres. Bien qu'ils té-

moignassent à Amy Lorand une affection très réelle, jamais le serviteur dévoué ne se permit avec eux la moindre familiarité. Doué naturellement de tact, il savait demeurer à sa place, glorifiant son maître céleste par une conduite humble et pure envers ses supérieurs ici-bas. Il voyagea en divers pays avec la famille, visita même les Etats-Unis d'Amérique avec M. de Pontal le père, et eut ainsi bien des occasions de s'instruire, de cultiver son intelligence. Placés presque en entier chaque année, ses gages lui produisirent peu à peu une somme assez ronde, les intérêts se cumulant avec le capital. Deux fois, il eut une prime dans les tirages d'obligations dont il possédait quelques-unes. Enfin, rentrant aujourd'hui chez lui après un séjour de vingt-cinq ans à l'étranger, il avait en portefeuille pour trente-cinq mille francs de valeurs solides, dont le revenu, ainsi qu'il l'écrivit à son neveu, était plus que suffisant pour ses besoins.

Il était donc là, seul à se chauffer devant le foyer, et retournant en pensée au temps où il avait cru entrevoir un tout autre avenir. « Dieu m'a conduit où je ne pensais point aller, se disait-il ; que son nom soit béni ! Lui seul est fidèle ; lui seul mérite d'être aimé de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée. Celui qui te possède, ô Jésus ! possède toutes choses : il est vraiment heureux. »

Comme il priait ainsi en esprit, René entra.

— Le souper est prêt ; je viens vous chercher, dit-il.

— Est-ce Mme Pasche qui t'envoie ?

— Non ; mais j'ai porté le lait à la fromagerie, et, en passant, je suis venu vous appeler.

L'oncle ouvrit sa malle, y prit un paquet enveloppé de papier et se dirigea bientôt, avec son neveu, du côté de la maison Pasche.

La table était servie. Sur la nappe blanche, quatre couverts étaient mis, deux de chaque côté. Une soupe à la paysanne, c'est-à-dire aux pommes de terre et au légume vert, fumait dans une soupière de porcelaine opaque. Dans un plat légèrement creux, brillait un morceau de veau rôti. Une bouteille de vin, la carafe d'eau fraîche et une salade, complétaient la symétrie.

Mme Pasche et sa fille avaient fait un semblant de toilette pour recevoir l'oncle de leur domestique. René arriva en blouse bleue sur un tricot de laine. Le bonnet sur la tête, il prit place à côté de son oncle, sans remarquer que celui-ci s'était recueilli un instant avant de manger. La veuve questionna son hôte sur le pays qu'il venait de quitter, sur la famille de Pontal, etc. Amy Lorand causa avec abandon, sans s'animer cependant, comme aurait pu le faire tout autre en cette occasion. Il parla de son vieux maître, mort en vrai chrétien et qu'il regrettait comme un père. Rosette écoutait avec une extrême attention. Ses yeux bruns, brillants et ouverts, regardaient avec une respectueuse émotion cet homme aimant et sensible, qui racontait si bien et mettait tant de cœur à ce qu'il disait.

René interrompit la conversation pour prévenir sa

maîtresse de l'intention de Villioud relativement au cheval.

— Est-ce que vous seriez décidée à le vendre? fit-il.

— Je n'y ai pas pensé, répondit Mme Pasche.

— Pourquoi le vendrais-tu? dit Rosette. Coco est sage, quoique très vif. Si nous avons besoin d'un cheval, il vaut mieux garder celui-là, que risquer d'en avoir un autre moins bon.

— Il me semble que vous avez raison, mademoiselle Rosette, dit l'oncle. Veuillez m'excuser si je parle d'une chose qui ne me regarde pas.

— Vous me faites bien plaisir de m'appuyer, répondit la jeune personne. Pour le gain d'une centaine de francs peut-être, il ne faut pas se défaire d'un aussi bon serviteur.

— Si ce monsieur Villioud vient pour demander le prix de Coco, vous répondrez simplement que le cheval n'est pas à vendre, dit la veuve.

— Pourtant, reprit René, s'il offrait deux cents francs de bénéfice, il vaudrait la peine de les prendre. Dès à présent, Coco ne fera que perdre de sa valeur. Mais cela m'est bien égal, dit-il en se levant et comme un peu blessé de ce que son avis ne l'emportait pas. Pour le moment, il s'agit de le faire boire et de lui donner son picotin d'avoine.

Ayant dit cela d'un air assuré, René quitta la cuisine et se rendit à l'écurie. Un instant après, on l'entendait siffler un air de danse, pendant que le cheval buvait. Les deux femmes et leur hôte continuèrent à causer d'une manière intéressante, Rosette question-

nant aussi Amy Lorand et prenant un vif plaisir à l'entendre parler. Bientôt il se leva, puis ouvrit le paquet ficelé qu'il avait apporté.

— Voulez-vous me permettre, dit-il à Mme Pasche, de vous offrir cette boîte à thé? Elle est en bois de citronnier et très simple, comme vous voyez.

— Elle est bien belle, monsieur Amy, et nous sera fort utile, car la nôtre est en mauvais état. Je vous remercie beaucoup; c'est vraiment trop aimable de votre part. Et encore qu'elle est pleine de thé excellent.

— Mademoiselle Rosette, je vous ai apporté cette cassette en bois d'olivier. Ce sont des objets fabriqués à Nice. On dit que c'est commode et solide.

— Merci, monsieur, je l'accepte avec beaucoup de plaisir. Mais vous nous faites de superbes présents. J'en suis bien reconnaissante, ajouta-t-elle, en lui tendant la main. Elle est charmante, cette cassette! Regarde un peu, ma mère, comme c'est joli à l'intérieur et si brillant qu'on s'y voit comme dans une glace. Je me réjouis de m'en servir. Merci encore, monsieur Lorand.

— Madame Pasche, reprit Amy, j'ai eu plusieurs fois le désir de vous écrire pour vous recommander mon neveu. Comment se conduit-il chez vous? En êtes-vous contente?

— Mais oui, certainement. C'est un bon travailleur, dévoué à nos intérêts.

— Je le connais encore très peu, puisque je ne l'ai vu que pendant un jour ou deux l'année dernière. Autant que j'en puis juger, il me semble que son dé-

faut dominant est d'avoir bonne opinion de lui-même.

— C'est un jeune homme ; il se modérera et prendra de l'expérience.

— Je n'ai pas été satisfait de ce qu'il a dit ce soir à propos de votre cheval, au moins dans le ton qu'il a pris à la fin. Je lui en toucherai un mot dans l'occasion. Vous lui rendrez service, et à moi aussi, dit-il en regardant Rosette, en lui parlant avec fermeté, comme une personne qui veut être obéie et en a le droit. Je m'intéresse beaucoup à René, car je n'ai plus que lui. Mon vif désir est qu'il comprenne bien ses devoirs et les remplisse, mais surtout qu'il sente ce qu'il doit à Dieu.

— Je le crois tout à fait un brave garçon, répondit la veuve. Ce qu'il peut faire de mieux, c'est de suivre vos conseils. — Il vous faut venir déjeuner avec nous demain, sans façon, et même prendre vos repas ici, jusqu'à ce que vous vous soyez arrangé pour votre nourriture.

— Merci, madame. J'accepterai une tasse de café demain matin ; ensuite, je verrai comment il sera possible d'organiser mon petit ménage. Bonsoir ; je vous remercie de votre bon accueil.

CHAPITRE IV

QUELQUES TRAITS AU PASSAGE

Le lendemain matin, au retour de son déjeuner, Amy Lorand commença tout de bon à s'installer chez lui. Il avait bien les ustensiles de cuisine nécessaires, mais point de provisions. Le plus pressant était de s'en procurer. A la fromagerie, il pouvait acheter du lait chaque jour, et du beurre frais quand il en aurait besoin. Un boucher apportait la viande une fois par semaine. A Croset, il y avait un boulanger et deux petits magasins d'épicerie. Pour un homme seul, il faut peu de chose, surtout s'il est son propre cuisinier et qu'il ait des habitudes de sobriété.

Les Maubert demeuraient en face de chez lui. C'étaient de braves gens, ayant eu bien des épreuves. La mère de Charles était morte depuis quelques années, laissant son mari avec leur seul enfant. Le père était

fontenier. A force de travailler dans l'humidité par tous les temps, ses jambes s'étaient paralysées. Son fils ne voulut pas continuer le même métier ; il préféra s'occuper uniquement de leur petit bien de terre, tout en soignant son père avec une tendresse pleine de respect. Ce qu'ils possédaient en terrain était suffisant pour nourrir une vache et récolter du blé pour leur usage. Charles cultivait les champs à la bêche ; ils se passaient ainsi de charrue, qu'il aurait fallu payer assez cher. Les récoltes n'en étaient que plus belles, mais les travaux à la main lui prenaient beaucoup de temps. Pendant que Charles travaillait de cette manière, le père gardait la maison, assis dans un fauteuil à roulettes, qu'il faisait mouvoir dans la cuisine. De cette manière, il pouvait encore surveiller le dîner, entretenir le feu au moyen d'un long bâton ferré qui lui servait à pousser le bois, à remuer la braise et à lever le couvercle de la marmite. Il espérait bien que Charles ne tarderait pas trop à se marier ; mais le jeune homme n'y pensait guère. L'idée d'amener à la maison une compagne qui serait chargée de soigner son père lui répugnait. Il aurait voulu qu'elle eût une vie plus facile, moins assujettissante, quelque doux à remplir que fût le devoir en question. Puis, à qui s'adresser ? Epouser une fille pauvre, avoir une famille à élever, c'eût été pour lui une charge nouvelle, une imprudence dans sa position. Et une fille ayant quelque fortune consentirait-elle à prendre place dans un milieu aussi triste, aussi chétif ? — Non, se disait

Charles; après tout, le mieux est de rester comme nous sommes. Je ne veux d'ailleurs pas m'exposer à un refus.

Comme Amy Lorand époussetait ses meubles, ce matin-là, Charles Maubert entra chez lui. Il portait à la main un panier assez lourd.

— Bonjour, monsieur, dit-il; je viens vous souhaiter la bienvenue de la part de mon père, qui ne peut marcher, et vous offrir un peu de nos provisions de fruits et de légumes, puisque vous n'en avez pas dans votre jardin.

— Merci de vos attentions, mon jeune voisin. C'est bien aimable de votre part et de celle de votre père. Saluez-le pour moi, en attendant que j'aille lui serrer la main. Il est donc infirme tout de bon?

— Hélas, oui. C'est une dure position pour lui, mais il prend son mal en patience et se plaint rarement. René m'a dit que vous resterez avec nous dès à présent; cela nous fait bien plaisir.

— Nous serons bons voisins, et j'irai volontiers causer avec votre père, de temps en temps. Nous avons été à l'école ensemble il y a quarante ans, mais il était plus âgé que moi.

— Merci, monsieur, vos visites lui seront bien agréables.

En disant cela, Charles découvrit son panier, dans lequel il y avait, d'un côté, des pommes de terre; de l'autre côté, de belles pommes d'Adam, et sur celles-ci une douzaine d'œufs frais.

— Mais vous m'apportez des provisions pour quinze jours ! C'est beaucoup trop, je vous assure. Si vous me laissiez payer les pommes et les œufs ?

— Non, s'il vous plaît ; vous feriez chagrin à mon père.

— J'accepte donc le tout avec reconnaissance. Voyons : où vais-je mettre ces beaux fruits ?

— Gardez seulement le panier ; vous nous le rendrez plus tard.

— Eh bien, c'est cela. J'irai le reporter ce soir. Vous êtes lié d'amitié avec mon neveu, n'est-ce pas ?

— Ma foi, monsieur, pour dire la vérité, je n'ai pas beaucoup d'amis au village. Avec René, je suis en bons rapports de jeunes gens quand nous nous rencontrons. Mais nous nous voyons rarement ; il est très occupé et moi aussi.

— Je croyais, au contraire, que vous vous voyiez souvent.

— Non, monsieur. Depuis que mon père est privé de l'usage de ses jambes, je me suis retiré de la société de la jeunesse. Je ne danse plus. Cela fait que je vis un peu à part de mes anciens camarades.

— Est-ce par motif de conscience que vous ne dansez plus ?

— Non, pas précisément. Mais dans la position de mon père, que penserait-on de moi si j'allais danser ? On dirait bien que je n'ai point de cœur.

— Vous avez parfaitement raison.

— Bonjour, monsieur. Si vous voulez faire une salade, allez seulement dans notre jardin. Il y a des *chicots* pommés qui sont très tendres.

— Merci ; vous êtes vraiment d'une grande obligeance à mon égard.

Charles retourna chez lui. Un instant après il partait pour son champ de pommes de terre, hotte et fossoir sur le dos.

Un petit panier à la main, Amy Lorand se rendit chez le boulanger, qui demeurait assez loin de son quartier. — De temps en temps il rencontrait une ancienne connaissance et échangeait quelques mots avec elle. Les maisons du village étaient bien toujours les mêmes, là où l'on n'avait ni réparé ni reconstruit depuis son départ de Croset ; mais les habitants lui paraissaient différents de ce qu'ils étaient autrefois. Déjà plus ou moins courbés par le travail et les années, les hommes de son âge avaient la démarche lente, le regard parfois oblique, ou quelque chose d'examinateur sous les dehors d'une bonhomie expansive. L'un le traitait avec une familiarité dont Amy ne se souvenait plus ; l'autre lui disait « monsieur, » sans doute parce qu'il n'était pas vêtu en campagnard qui se rend à l'ouvrage et qu'on le savait possesseur d'une petite fortune. Les jeunes gens ne pouvaient le connaître que de vue, aussi passaient-ils tout droit sans le saluer, à moins qu'il n'ôtât son chapeau le premier. Plus curieuses, les jeunes filles regardaient par les fenêtres le nouveau venu, qui, malgré ses cheveux grisonnants, avait encore très bonne façon.

— C'est Amy Lorand, disait une vieille mère. Il partit pour l'étranger l'année où le père de René se maria avec la Charlotte Barrat. On dit qu'Amy a gagné

bien des mille francs par le monde. Regardez comme il a une belle démarche pour un homme de cinquante ans.

A la laiterie, où il se rendit aussi, Amy trouva Joaquint. Celui-ci tenait à la main un grand pot de cette écume onctueuse qui se produit sur le petit-lait au moment de l'ébullition. On l'appelle des *dames*, je ne sais pourquoi. Le fromageur a soin de l'enlever avant la formation du *céré,* qui est beaucoup plus consistant. Dans certaines fromageries, on donne volontiers les *dames* aux pauvres gens de la commune; c'est une nourriture bonne pour les enfants, qui, en général, en sont friands.

Amy salua les personnes présentes, et demanda si l'on pouvait lui vendre une demi-livre de beurre.

Un homme à peu près de son âge, qui puisait le *céré* dans la chaudière avec une grande écumoire en cuivre rouge, répondit sans se déranger de son travail:

— Oh! tout de même. Pour vous rendre service, on vous en remettra.

— Je ne voudrais pas être une occasion de dérangement, dit Amy. S'il ne vous convient pas de m'en vendre, j'attendrai. On m'a dit qu'on peut en avoir tous les deux jours. Mais comme je suis arrivé hier au soir seulement, je n'ai pas encore de beurre chez moi.

— Nous avons décidé de fondre celui d'aujourd'hui pour nous, reprit le propriétaire du lait; mais puisque vous en avez besoin, je vous en remettrai une demi-livre. Fruitier, donnez-la à ce monsieur. — Est-ce que vous avez l'intention de tenir une ou deux vaches?

fit-il encore en s'adressant à Amy. Monsieur est sans doute l'oncle de René Lorand? J'ai dans ce moment une toute bonne vache, jolie comme un cœur et prête au veau; je vous la céderais à prix honnête, oui, vraiment.

— Je vous remercie; mais je ne saurais que faire d'une vache. Je n'ai ni étable pour la mettre, ni fourrage pour la nourrir.

— Dans ce cas, c'est différent.

Le beurre fut mis sur une assiette, dans le panier d'Amy, à côté du pain qu'il venait d'acheter.

— Que dois-je payer? demanda-t-il.

— Quatre-vingts centimes.

— Les voilà. Combien coûte le pot de lait?

— La Société ne le vend pas au pot, répondit le maître de céans. Le prix est fixé à dix centimes la mesure: trois de ces mesures font un peu plus que le pot fédéral.

— Tout également, dit Joaquint, resté bouche close et immobile jusqu'ici, oui, tout également, monsieur Julliard, je trouve que c'est trop cher, soit pour le beurre, soit pour le lait. Il faut la justice partout: or, dix centimes la mesure, pour nous autres qui achetons le lait, c'est vraiment trop. A Cressonne on ne le vend que vingt-deux centimes le pot, ni plus ni moins.

— Il vous faut alors en acheter à Cressonne; moi, je n'en vends ici, quand c'est à mon tour de faire le fromage, absolument que pour rendre service.

— Je pense, dit Amy, que tout a renchéri au village depuis le temps où je l'habitais. C'est la même

chose partout. L'argent a moins de valeur qu'autrefois, et la consommation des choses nécessaires à la vie a augmenté avec les besoins nouveaux et l'accroissement de la population.

— C'est bien évident, fit Julliard en regardant Joaquint d'un air dédaigneux.

— Evident! reprit celui-ci, je n'en sais trop rien. En tout cas, si c'est évident à Croset, où le nombre des habitants est à peu près le même depuis vingt ans, il ne paraît pas que ce soit la même chose à Cressonne. — Voilà dix centimes pour les *dames;* serviteur à ces messieurs.

Ayant répondu de la sorte, Joaquint suivit Amy Lorand qui venait de sortir.

— Je veux pourtant vous souhaiter une bonne arrivée, lui dit-il. René m'a annoncé votre retour définitif parmi nous. Ça me fait plaisir. Mais comment ferez-vous pour vivre seul? Si vous ne prenez pas une domestique, il vous faudrait au moins une femme de ménage.

— En effet; il me faudra chaque jour quelqu'un, pendant une ou deux heures. Je n'ai pas encore eu le temps de chercher.

— Ma femme irait très volontiers, comme elle le faisait pour feu monsieur le notaire Ferluche.

— Eh bien, dites-lui de venir me parler aujourd'hui après dîner.

— Elle ira, vous pouvez y compter.

Amy Lorand dîna de pommes de terre avec du beurre frais et quelques œufs. Pour le premier jour,

il se passa de vin, dont il buvait peu. Sur ce léger repas il fuma un cigare, vieille habitude journalière contractée avec M. de Pontal dans leurs voyages, et qui d'ailleurs convenait à son estomac. Le soleil étant agréable en ce moment, Amy prit une chaise et vint s'asseoir devant chez lui, son cigare à la bouche et un journal à la main. Vie singulière que la sienne, depuis qu'il était son maître. Mais il saurait se créer des occupations. Il était donc là, parcourant sa feuille imprimée, lorsque la femme de Joaquint Meroud se trouva devant lui. Elle se nommait Souky. Une petite vieille de soixante ans, aussi agile, aussi éveillée que son mari était lent et endormi dans tout ce qu'il faisait et disait. Souky Meroud avait le visage rond, de petits yeux ronds bien ouverts, quelque chose de propre, de soigné dans toute sa personne; un air à vivre cent ans, et la langue inusable.

— Bonjour, monsieur Amy, dit-elle. Vous voilà donc de retour au pays. Mon mari m'a dit que je devais venir chez vous aujourd'hui.

Amy Lorand se leva et lui offrit sa chaise.

— Non, non: restez à votre place, merci.

— Entrons plutôt chez moi; nous serons mieux. Je voulais vous demander, reprit-il, lorsqu'ils furent dans la maison, si vous pourriez soigner mon ménage et préparer ma soupe dans la matinée; puis, de temps en temps, mettre un morceau de viande sur le feu.

— Parfaitement; rien de plus facile. Pendant que je m'occuperai de votre dîner, Joaquint surveillera le nôtre.

— Il faudrait aussi revenir un moment dans l'après-midi.

— Je reviendrai. En hiver, les femmes ne travaillent pas aux champs ou à la vigne. Je ferai aussi votre déjeuner et votre souper.

— Non, ce n'est pas nécessaire ; je me chargerai de ce soin. — Combien devrai-je vous payer pour le temps employé chez moi ?

— Ce que vous jugerez raisonnable, monsieur Amy. Mon mari ne gagne presque plus rien; il faut donc, moi qui suis plus forte, que je travaille pour deux.

— Nous nous mettrons d'accord au bout d'une semaine. Venez commencer demain.

— C'est entendu. Et si je donnais un coup de balai tout de suite, puisque je suis là ? Vous avez de l'eau sur le feu ; je vais laver vos deux assiettes. Voici un linge ; j'ai tout ce qu'il me faut.

Amy la laissa faire ; il s'assit au foyer pour la voir à l'œuvre, tout en continuant de fumer.

— Et comment retrouvez-vous notre village ? lui demanda-t-elle, pendant qu'elle essuyait la vaisselle et faisait siffler le verre sous la pression rapide du linge. Quand vous êtes parti, monsieur Amy, je n'avais guère que trente-cinq ans. Depuis ce temps-là, j'ai vu bien des choses. Je me suis mariée avec Joaquint, un brave et digne homme, mais une lanterne qui n'a jamais tout expliqué s'il veut raconter quelque chose. Trois de nos enfants sont morts ; la fille qui nous reste a épousé le cordonnier Savouin de Cressonne, et ils ont déjà deux filles, aussi noires que des corbeaux. A Croset,

j'ai vu mourir bien du monde, entre autres ce brave Louis Pasche, que j'ai soigné plus d'une fois. Un ami des pauvres, celui-là. C'était Joaquint qui lui coupait les cheveux deux fois par an, et lui faisait la barbe le jeudi et le dimanche. Sa veuve et sa fille Rosette sont bien ce que nous avons de mieux au village, pour le caractère et la fortune, et aussi pour le cœur. Votre neveu René a chez elles une place de confiance ; il fera bien de s'y tenir. C'est un brave garçon, passablement prompt et emporté. S'il est une fois de travers, il ne fait pas beau autour de lui ; mais, malgré ce défaut, il est bien gentil.

— Lui avez-vous vu commettre des actions répréhensibles ?

— Non, monsieur Amy ; oh ! pour ça, non. Je veux seulement dire que, s'il se fâche, il crie et se débat d'une belle manière. Ensuite, il redevient doux comme un mouton.

— Qui est un homme avec lequel votre mari parlait à la laiterie ce matin ? Il s'appelle, je crois, Julliard. Je l'ai vu pour la première fois.

— Jules-Adam Julliard ? c'est celui qui a acheté la maison et le terrain des Cormond, quand ils ont dû tout vendre pour payer leurs dettes. Julliard est d'une commune au-dessus des monts de Lavaux ; je n'en sais pas le nom, mais on dit que c'est un vrai pays de loups. Il brocante beaucoup de bétail, surtout des vaches, sur lesquelles on dit qu'il gagne assez d'argent. Son fils aîné, Jean-Jules, fait déjà le même commerce. Malgré ça, ils n'ont pas beaucoup d'amis au

village. On trouve que le père Julliard aurait pu laisser le bien des Cormond aux gens de l'endroit. Voilà, j'ai fini ceci, monsieur Amy. Je vais prendre un *époussoir*, maintenant. — Ce Jules-Adam Julliard, dit-elle à voix basse, en secouant un peu le crin du balai, passe, à tort ou à droit, pour viser à Rosette Pasche, non pas pour lui, bien entendu (quoique veuf, il est trop vieux), mais pour son Jean-Jules. Voilà ce qui se dit; je n'en sais pas davantage. C'est un homme assez dur et sensiblement intéressé ; quand c'est lui qui a le fromage à la laiterie, on peut compter que tout est à vendre, rien à donner. Au reste, il est le maître de ce qui lui appartient. Ce que j'en dis, c'est uniquement pour répondre à votre question, monsieur Amy. Il vous faudrait me laisser balayer la cuisine; je vois des toiles d'araignée là-haut, dans les angles du plafond et autour de la corniche du buffet. On s'aperçoit bien que la maison n'a pas été habitée depuis l'année dernière. Dans quelques jours, ça prendra un peu meilleure façon par là.

CHAPITRE V

UN HOMME A CONVICTIONS

Vers la fin de la semaine, Amy Lorand commençait à se trouver bien chez lui et à s'établir tout de bon pour l'hiver. Il avait acheté du bois de chauffage, des provisions de légumes, un petit tonneau de vin. Bien épousseté jusque dans les plus petits recoins, son appartement faisait plaisir à voir; on y respirait un bon air, renouvelé de l'extérieur quand le soleil se montrait, et régulièrement chaque matin. Depuis le premier soir de son arrivée, René n'était pas revenu chez son oncle. Peu visiteur de sa nature, et la journée étant finie, il causait un moment avec Mme Pasche sur les travaux du lendemain. A moins d'avoir un ouvrage pressant à expédier dans la maison ou quelque rendez-vous au village, il allait ensuite dormir.

Amy Lorand avait fait déjà plusieurs visites chez ses

voisins Maubert. Il désirait se rendre utile au paralytique, soit par un service quelconque en l'absence de Charles, soit par une causerie amicale ou une lecture. Il lui fallut peu de temps pour se convaincre que, ni le malade, ni Charles non plus, n'avaient reçu l'Evangile dans le cœur. L'un et l'autre se contentaient d'une connaissance froide et sans vie des vérités chrétiennes, bien que le père eût fréquenté le culte public pendant qu'il pouvait y aller, et que le fils manquât rarement plus de deux dimanches de suite de s'y rendre. Christ, le Sauveur, n'était pour eux rien de plus qu'un personnage mystérieux, appelé dans la Bible fils de Dieu et fils de l'Homme. Ils n'avaient pour lui qu'une admiration stérile. En parlant de Jésus, ils disaient bien, « Notre Seigneur, » mais ce Seigneur-là n'était pas pour eux celui qui donne la paix à l'âme affamée de justice et qui dit au pécheur repentant : Va, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. Ils ne croyaient ni à la nécessité d'une vie nouvelle, ni à la possession gratuite du salut. Cette orthodoxie froide, qui consiste à accepter ce qu'on lit dans la Bible et ce qui se prêche dans les temples ou dans les chapelles, sans rien de plus, sans rien qui pousse réellement le cœur vers Dieu, est la ruine des églises ; c'est ce qui endort les auditeurs et les fige dans le tombeau des croyances mortes.

A l'époque de notre récit, le village de Croset se tenait encore à l'écart du réveil religieux qui s'est produit assez généralement dans notre pays. La vie matérielle absorbait les habitants. Il n'y avait pas de

temple dans la commune ; c'était à Cressonne, une demi-lieue plus à l'ouest, que le culte public avait lieu. Aucun dissident de l'ancienne *séparation* ne se trouva jamais à Croset ; aucun *darbyste* non plus ; et quand vint la crise ecclésiastique de 1845, puis la formation d'une église libre, les gens de Croset s'en émurent fort peu. Comme du passé, ils continuèrent à bien vivre, à bien travailler, à aller au sermon de temps en temps. Ils restèrent absolument les mêmes, ne s'inquiétant d'une autre vie que pour mettre en règle les affaires de ce monde avant de mourir. Seules peut-être parmi les femmes dans cette petite communauté routinière, Mme Pasche et Rosette avaient une connaissance un peu vivante de l'Evangile, mais c'était encore à l'état d'informes rudiments. Ainsi que les Maubert, elles lisaient la Bible et s'étaient abonnées à un journal religieux. Sauf pour visiter les malades et assister aux enterrements, le pasteur officiel venait rarement à Croset.

Le samedi au soir, Amy Lorand vint chez Mme Pasche. Les trois habitants de la maison étaient à la cuisine, René ouvrant des châtaignes et les deux femmes occupées de travaux à l'aiguille. Rosette offrit une chaise au visiteur, près du foyer.

— Je viens, dit Amy, vous demander à quelle heure est le culte demain matin : je tiens à m'y rendre, puisque c'est le premier dimanche que je passe au pays.

— C'est à dix heures, répondit Mme Pasche.

— Les gens peuvent ainsi être de retour pour le dîner, reprit Amy. A-t-on conservé ici, je ne dirai

pas le besoin, mais au moins l'habitude d'aller à l'église ? Je me souviens qu'avant mon départ de Croset, il y a vingt-six ans, le chemin de Cressonne était rempli de gens de tout âge, qui se rendaient au culte public chaque dimanche.

— Oh bien ! dit René en marchant sur un gros chaton épineux pour en dégager les deux châtaignes emprisonnées, c'est tout au plus si vous verrez demain une dixaine de personnes de Croset à l'église. On n'est plus tant zélé maintenant.

— Pourquoi cela ? demanda l'oncle.

— Parce que c'était bon autrefois ; aujourd'hui, les idées sont différentes. Ceux qui vont beaucoup à l'église, excepté Mme Pasche et Rosette, ne valent pas mieux, peut-être moins, que ceux qui n'y vont presque jamais. A présent, chacun pense avant tout à ses affaires : c'est l'essentiel.

— Oui, bien pour ce monde, René ; mais s'il y a une vie après celle-ci, une vie sans fin, dont la préparation doit se faire ici-bas, vie heureuse ou malheureuse ?

— Comme vous dites, mon oncle : *si*. Eh bien, s'il y en a une, on verra ce que c'est.

— René, je suis affligé de t'entendre parler de cette manière. Ne comprends-tu pas que j'ai dit *si*, pour entrer dans ton raisonnement ? Ne crois-tu pas que l'âme demeure vivante après la mort du corps ? Ne crois-tu pas à la résurrection, au jugement de Dieu, à la vie éternelle ? On t'a certainement enseigné cela quand tu allais au catéchisme.

— Oui, on nous en a parlé, et de beaucoup d'au-

tres choses tout aussi obscures. A seize ans, on se borne à écouter; plus tard on pense, on réfléchit soi-même, et l'on voit ce qui est bon à prendre ou à laisser.

— Sans doute; la raison, plus forte et plus mûre, devrait venir au secours de notre esprit; mais souvent elle se trompe, ou, se liguant avec notre orgueil, elle nous est un piége : au lieu de soutenir la foi, elle nous rend incrédules. Voudrais-tu m'expliquer franchement ici, en présence de ces dames, en quoi consistent tes convictions actuelles? Après ce que tu viens de nous dire, j'ai grand besoin de savoir où tu en es à cet égard.

René se baissa de nouveau pour écraser un *pillon* de châtaignes et attendit un moment avant de répondre. A la fin, il dit, d'un ton assez bourru :

— Est-ce que les protestants français ont l'habitude de se confesser?

— Qui te parle de confession? Ce que je te demande n'en est pas une. Peut-être es-tu plus éclairé que moi sur cette grande question de notre sort à venir. Tu dis que tu as réfléchi sur ce qu'on t'a enseigné dans ta jeunesse; fais-nous donc part de tes réflexions. Je ne demande que cela, et il me semble que j'en ai le droit, même le devoir, vu notre degré de parenté et ta position d'orphelin.

— Eh bien oui, j'ai réfléchi, reprit René avec une certaine assurance. J'ai réfléchi à la Bible. Je crois que c'est un livre où il y a du bon, mais qui raconte des choses impossibles, que jamais homme n'a vues ni ne verra. Je crois qu'il y a un Dieu. C'est lui qui

a fait le monde et tout ce qui subsiste ; mais je ne pense pas qu'il s'occupe de nous, ni pendant notre vie, ni après notre mort. Voilà ce que ma raison me dit ; tant pis si ce n'est pas ce que vous entendez.

— Si c'est là, en effet, toute ta croyance religieuse, tu n'es guère plus avancé que les sauvages. Les Indiens de l'Amérique du nord n'ont pas la prétention d'être chrétiens ; mais ils croient pourtant au Grand-Esprit, qui leur prépare des territoires de chasse dans l'autre monde ; tandis que, selon toi, Dieu nous aurait donné seulement la vie comme aux animaux destitués de raison, ou aux plantes qui naissent, vivent et meurent, après quoi tout est fini pour elles. Est-ce que la généralité des jeunes gens de Croset partagent les mêmes idées ?

— Je n'en sais rien ; mais c'est probable.

— Alors, je comprends qu'ils ne se rendent presque plus au culte chrétien. Qu'iraient-ils y faire ! Mais c'est une décadence complète de la foi de nos pères, de l'église de nos pères, à laquelle pourtant ils font profession d'appartenir. Les Maubert, avec lesquels je parlais de cela hier au soir, sont restés fidèles à la croyance de l'église évangélique vaudoise : c'est bien différent.

— Oh ! sans doute, dit René. Charles est *zélé ;* il a de la tendance à la mômerie. Depuis que son père est paralysé, il ne va plus avec la jeunesse. En vaut-il mieux ? ma foi, non, ajouta-t-il en regardant Rosette.

Celle-ci planta son aiguille et s'arrêta de travailler. Elle était tout oreilles. On voyait que la conversation

entre l'oncle et le neveu l'intéressait vivement. La mère en paraissait aussi toute préoccupée.

— Monsieur Lorand, dit Rosette, ne trouvez-vous pas que Charles Maubert a raison, dans la position actuelle de son père, de ne pas se mêler aux fêtes de la jeunesse? Moi, je sens qu'à sa place, je ferais comme lui.

— Certainement, reprit l'oncle. Charles Maubert se conduit en bon fils et on ne peut que l'approuver. Il existe cependant des motifs encore plus élevés que les siens, pour ne pas participer à des plaisirs qui, la plupart du temps, dégénèrent en orgies, — si ce qu'on en raconte est véritable.

— Quelles orgies? fit René avec vivacité. Quoi! quelques verres de vin de trop? Dans les grandes maisons, chez les riches, lorsqu'il y a des bals et des festins, chaque invité ne se borne sans doute pas à une petite ration? Mais parce que nous sommes des garçons de village et non des messieurs en gants jaunes, on trouvera mauvais qu'on boive un peu plus que d'habitude. Ah bah! je vous dis que c'est partout la même chanson. Les jeunes gens doivent s'amuser pendant qu'ils le peuvent.

— Ces motifs élevés dont vous parlez, monsieur Lorand, quels sont-ils à vos yeux? demanda Rosette.

— Ce sont ceux qui découlent d'une foi chrétienne vivante, de la connaissance de notre nature déchue et mauvaise, de l'obligation où se trouve tout chrétien sincère de fuir les tentations et d'obéir aux commandements de Dieu.

— Est-ce que vous condamnez formellement la danse ?

— Non. En soi, la danse n'a rien de condamnable dans la jeunesse ; c'est peut-être même un très bon exercice pour le corps. Ce que je blâme, c'est la manière dont on en use et abuse dans les villages, et ce qui en résulte pour les mœurs. Je suis effrayé de tout ce que j'ai déjà appris à ce sujet depuis mon retour. Si cela continue, nous marchons certainement à un état de corruption effrayante. Je me souviens d'avoir dansé à vingt ans ; mais la salle du bal se fermait à dix heures ; filles et garçons rentraient alors chez eux. Le lendemain, nous allions nous promener dans les villages voisins ; on organisait une petite représentation comique à la rue, et tout se terminait le soir.

— Vous ne blâmeriez donc pas aujourd'hui une fête pareille ?

— Entendons-nous, mademoiselle Rosette : tout dépend de la position spirituelle et morale des individus. Un jeune homme, une jeune personne qui n'ont pas de besoins religieux et ne voient aucun mal aux divertissements en question, peuvent, je le crois, y participer sans scrupule de conscience. Ces amusements ne leur feront aucun bien, c'est évident ; mais il n'est pas probable qu'ils leur soient en piége plus que tout autre récréation, et peut-être moins qu'une causerie dont nul n'aurait l'idée de se scandaliser. Mais si ce jeune homme et cette jeune fille ont compris déjà quelque peu le sérieux de la vie et la puissance du mal sur le cœur naturel, alors, ils sont bien imprudents s'ils

cèdent à l'attrait de plaisirs bruyants et nocturnes, surtout s'il y a danger pour le garçon à boire trop de vin. Moi, par exemple, si je n'avais que vingt-cinq ans comme René, et cependant la même connaissance de ma faiblesse et du mal qui domine en nous tous, je commettrais une chute morale, un véritable péché, en me joignant de plein gré aux plaisirs publics dont nous parlons. Je ne sais si je vous ai bien rendu ma pensée ?

— Je crois que oui. Votre manière de voir revient à dire comme saint Paul : Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal.

— C'est cela, exactement : si vous êtes chrétien, conduisez-vous comme tel. — Charles Maubert, qui me paraît être un brave garçon, ne se place pas à ce point de vue élevé. Il se prive des fêtes de la jeunesse pour ne pas laisser son père seul. C'est très bien de sa part; mais il ne comprend encore que la moitié de la question. Plus tard, j'espère qu'il la comprendra tout entière.

— J'espère pourtant, mon oncle, dit René en se radoucissant, que vous n'allez pas nous empêcher de faire notre *nouvel-an*[1] dans quelque temps. Nous avons un tonneau de vin, et, sauf Charles Maubert, tous les autres garçons et les filles comptent se divertir ensemble à ce moment-là.

— Je n'empêcherai personne, tu peux en être cer-

[1] Ces fêtes portent le nom de *nouvel-an*, même lorsqu'elles ont lieu à d'autres époques de l'année.

tain : je ne le ferais pas, lors même que j'en aurais le droit. Pour ce qui te concerne, tu es majeur et tu sais ce que te dit ta conscience. En outre, tu ne me demandes pas conseil. Donc, tu es ton maître. Si j'étais marié et que mes enfants fussent en âge de se mêler aux fêtes de la jeunesse, mais mineurs encore, je leur dirais : puisque vous désirez danser avec les autres, allez; vous serez de retour à la maison à dix heures du soir.

— A ce compte-là, j'aimerais autant rien qu'une permission pareille ; je préférerais ne pas aller.

— Eh bien, tu n'irais pas. Ton père et toi vous vous en trouveriez mieux tous les deux.

— Il me semble que votre oncle a bien raison, dit Mme Pasche, qui jusqu'ici s'était bornée à écouter la conversation. Si vous êtes sage, vous suivrez un si bon conseil.

— Si Rosette veut être du *nouvel-an*, je consens volontiers à revenir avec elle à dix heures, le premier soir.

— Je ne suis pas décidée encore sur ce que je ferai, répondit Rosette. Je veux y réfléchir. La manière de voir de votre oncle est quelque chose de tout nouveau pour moi. En tout cas, si j'allais, je prends ici l'engagement de ne pas rester à la danse plus tard que l'heure dont vous parlez.

— Ne prenez point d'engagement de cette nature, mademoiselle Rosette, dit Amy ; suivez simplement ce que votre conscience vous dira et ce que la Bible vous conseille.

— Je vous remercie, monsieur Lorand.

— Mais, reprit René qui n'en voulait pas démordre et riait à moitié, les Juifs dansaient comme des fous, quand ils s'y mettaient. Le roi David ne sautait-il pas autour de l'arche? il me semble avoir lu cela autrefois.

— Oui, les Juifs, le roi David, et bien d'autres rois après lui, ont dansé et donné des fêtes. Mais cela n'est pas présenté comme exemple, tant s'en faut. Ce qu'on peut dire, c'est qu'aux peuples enfants, il faut des amusements d'enfants. Jusqu'à la venue de Jésus, la lampe divine éclairait dans un lieu obscur. Depuis que le Fils de Dieu est venu apporter le salut aux pécheurs, et avec le salut la lumière du Saint-Esprit, toutes choses ont été faites nouvelles pour le croyant.

— Si ce qu'on dit est vrai, Jésus-Christ aurait pourtant assisté à des noces et changé l'eau en vin, vers la fin du souper.

— Et pourquoi n'aurait-il pas soupé, un soir de noces, chez des connaissances qui l'avaient invité avec sa mère? Il a changé l'eau en vin, à Cana, c'est vrai; en quantité sans doute peu considérable, comparativement à votre tonneau. En Orient, l'eau est rare, le vin aussi. Mais as-tu vu qu'il ait engagé aucun des convives à boire plus qu'il ne fallait? même simplement à boire? Il s'est borné à faire porter du vin au maître d'hôtel.

— Oh! je ne vous dis pas qu'il ait fait quoi que ce soit de mal.

— En venant causer un moment avec vous ce soir, reprit Amy Lorand, je ne m'attendais guère à une conversation aussi longue et aussi sérieuse sur les diver-

tissements de la jeunesse. Je crains de vous avoir fatiguée, madame Pasche ; et je ferais presque des excuses à mademoiselle Rosette pour la moitié de ce que j'ai dit, si je n'avais la conviction très arrêtée qu'il y a de grands changements à apporter dans la manière dont ces fêtes ont lieu maintenant, du moins d'après ce qu'on m'en a raconté, car je n'en ai vu aucune depuis un grand quart de siècle.

— Vous verrez la nôtre, mon oncle, dit René, et vous pourrez vous convaincre que nous savons nous amuser comme il faut. Si seulement Rosette veut en être aussi !

— Bonsoir, mesdames. Adieu René. Bonne nuit.

Amy Lorand s'était levé. Rosette prit la lampe et l'accompagna jusque sur l'escalier. Là, elle lui tendit sa main libre, en disant :

— Merci pour vos paroles de ce soir. Revenez causer avec nous de temps en temps. Cela nous fera plaisir et aussi du bien.

CHAPITRE VI

DEUX ICI ET DEUX LA

Le dimanche matin, lorsque le bétail fut soigné, René vint à la cuisine. Sa maîtresse et Rosette avaient déjà pris leur café. Celui du jeune homme était préparé dans un pot qui se tenait chaud sur le foyer. Pour faciliter les choses dans la maison ce jour-là, on ne faisait pas de soupe.

Sur la table, il y avait un petit panier, plein des plus grosses châtaignes ouvertes la veille. Fraîches, la peau brillante comme les cheveux de Rosette, elles étaient remarquablement belles.

— Si vous voulez aller à l'église avec votre oncle, dit la veuve, vous le pouvez très bien ce matin. Portez-lui ces châtaignes de ma part.

— Je vous remercie ; elles lui feront plaisir. Rosette va-t-elle aussi au sermon ?

— Non. Allez chez votre oncle dès que vous aurez fini votre café, et accompagnez-le à Cressonne. Je trouve, soit dit en passant, que vous avez bien peu de déférence pour ses opinions. Il remplace pourtant votre père; votre simple devoir est de suivre ses conseils.

— Si mon oncle a ses idées, j'ai aussi les miennes.

— Oui, René, vous avez les vôtres, malheureusement.

— Elles sont donc bien mauvaises? il me semble cependant que je remplis mon devoir et que je travaille!

— Oui, vous êtes un bon ouvrier; mais je ne vous parle pas de travail. Hier au soir, vous avez mécontenté votre oncle, j'en suis sûre.

— Préférez-vous que je sois un hypocrite avec lui? que je fasse le *mômier*, peut-être? Ce serait quelque chose de beau. On dirait bien vite que je vise à ses écus. J'entends rester libre.

— Oui, oui, on le sait. Faites seulement un bon usage de votre liberté.

René trouva son oncle se préparant à partir pour le culte.

— Viens-tu avec moi? lui dit Amy. Tu as encore le temps de t'habiller; je t'appellerai en passant.

— Puisque cela vous fait plaisir, je veux bien.

— Va donc vite. Remercie Mme Pasche de ses belles châtaignes.

Amy Lorand ne tarda pas à se mettre en route avec Charles Maubert. René les attendait devant la maison Pasche.

— Rosette ne vient donc pas avec nous? demanda de nouveau René à sa maîtresse, qui les saluait de la fenêtre.

— Non, pas aujourd'hui.

Les trois hommes marchaient de front, Amy tenant le milieu du chemin. Il était plus grand que les garçons, tous deux cependant de bonne taille et bien découplés. Pour se rapprocher du costume citadin de son oncle, René avait mis des habits de drap; tandis que Charles s'était contenté de milaine, comme les campagnards en portent le dimanche, quand ce n'est pas un jour de communion ou de grand gala.

C'était une belle matinée d'automne, claire, sereine sur tout le bassin du Léman, avec de légères vapeurs sur les pentes des montagnes. A cet air matinal déjà un peu vif, Amy Lorand se sentait encore plein de force. Les deux jeunes gens portaient leurs vingt-cinq ans avec l'énergie que donnent une bonne constitution et l'habitude régulière du travail.

— Voilà votre plantage, dit René à son oncle, en se tournant du côté d'un petit fonds de terre, clos d'une haie très élevée. Il est dans un triste état. Celui qui le louait est un paresseux fini, une vraie *charoupe*. J'ai pensé que je pourrais y faire un petit minage cet automne, en venant y travailler le dimanche matin, d'abord après avoir soigné mon bétail. Jusqu'à l'heure du sermon, j'aurai bien le temps de faire une toise ou deux.

— Je te remercie de la pensée; mais tu peux être sûr que je n'accepterai pas ton offre. D'abord, je ne

voudrais pas t'autoriser à donner un mauvais exemple dans le village : je suis de ceux qui croient qu'à moins de nécessité, on ne doit pas travailler le dimanche. Ensuite, je suis tout aussi persuadé que tu dois avoir besoin de repos ce jour-là, quand tu as fait ton devoir de domestique pendant la semaine. Un peu de travail des bras me conviendra; j'ai donc l'intention de faire ce minage moi-même, ou, si cela me fatigue trop pour commencer, je le donnerai à quelque ouvrier.

— Je m'en chargerai volontiers, dit Charles.

— Eh bien, nous verrons.

Il y avait, en effet, peu de personnes au culte public. Amy Lorand fut frappé de l'aspect désert de tant de bancs autrefois garnis d'auditeurs de tout âge. La prédication elle-même, quoique orthodoxe et bonne certainement, avait quelque chose de retenu, de froid ou de conventionnel, dont il ne se souvenait plus. Les assemblées libres, auxquelles il avait assisté en Amérique et en France, ne ressemblaient guère à ce qu'il voyait à Cressonne. Là, on avait le sentiment instinctif d'un auditoire indifférent, venant chanter un psaume, écouter le sermon et la liturgie pour l'acquit de sa conscience, beaucoup plus qu'avec joie et bonheur. Cela doit être ainsi, chaque fois que la religion remet tout au pasteur. Si l'on vient toujours chercher sans rien apporter soi-même, on ne vit guère que d'un christianisme d'emprunt, sans nerf et sans séve propre.

Chacun peut s'examiner à cet égard, aussi bien dans les églises séparées de l'état, que dans celles qui lui demeurent encore unies.

Comme les gens sortaient du temple, un jeune homme conduisant un joli cheval attelé à un char à banc, passait à la rue. C'était Villioud. Apercevant René, il l'appela par son nom.

— Bonjour ! lui dit-il ; et cela va bien ?

— Oui ; toi aussi ?

— Pas mal, comme tu vois.

— Où va-t-on comme ça ?

— A Croset. Par la même occasion, je voudrais revoir le cheval de Mme Pasche ; mais il faut que je m'arrête ici un moment. Tu devrais m'attendre. Nous irons vite piquer un verre.

— Si tu ne restes que cinq minutes, je veux bien.

— Mais, dit l'oncle en s'adressant au conducteur du char, et à René en même temps, Mme Pasche ne veut pas vendre son cheval.

— C'est un échange que j'ai l'intention de lui proposer, repartit à l'instant Villioud. Attends-moi donc, Lorand ; tu verras au moins trotter ma bête, et tu pourras en parler chez vous.

— Soit, dit René plus ou moins flatté par ces dernières paroles ; mais je n'attends qu'un moment : ainsi dépêche-toi.

— Je n'ai qu'un mot à dire chez l'aubergiste ; dans un instant, ce sera fait.

— Allez toujours avec Charles, mon oncle, reprit René ; nous vous rejoindrons en chemin.

— Tu ferais mieux de ne pas t'arrêter ici, dit Amy à voix basse.

— C'est que j'ai aussi quelque chose à lui dire.

— Eh bien, Charles, continuons nous deux, puisque René nous abandonne.

Déjà devant l'auberge, Villioud mettait sur son cheval blond une jolie couverture chamarrée. Il entra bientôt dans une salle du rez-de-chaussée, suivi de René.

— Nous voulons vite boire une bouteille, dit-il à l'hôte, mais du bon.

Puis il le suivit dans le corridor et eut avec lui une conversation dans laquelle il fut question de bois de chauffage et de foin. En rentrant à la salle, il posa son fouet en travers sur la table. Quand il y eut du vin versé.

— A la nôtre, dit-il à René. C'est probablement ton oncle, ce grand monsieur qui était avec toi ?

— Oui.

— Un bel homme, pour son âge. Il a l'air de n'être pas brouillé avec les écus ? A-t-il une famille ?

— Non; mon oncle est resté garçon; je suis son seul parent un peu rapproché.

— Alors c'est toi qui auras la *grenouille :* tant mieux. Où l'a-t-il pêchée ?

— A l'étranger.

— Dans le commerce ?

— Non, mon oncle a passé vingt-cinq ans dans une famille, avec laquelle il a beaucoup voyagé.

— Je t'en fais compliment. Quoique je n'en aie pas besoin précisément, dit-il en sortant de son gilet une belle montre retenue à la boutonnière par une grosse chaîne d'argent, — je ne serais pas fâché d'avoir deux

ou trois oncles pareils. Mais il s'agit d'autre chose. Tu vas me donner un coup de main pour le troc de mon cheval.

— Ah ! non, vois-tu. Ça ne se peut pas. Mme Pasche tient à garder le nôtre, et sa fille ne veut pas qu'on le vende.

— Mais si elles font un bon marché avec moi ?

— Ça m'est égal. J'ai essayé d'en dire un mot ; j'ai parlé d'un grand prix pour Coco ; elles ne veulent pas s'en défaire.

— Enfin, allons toujours le voir ; ça ne coûte rien. Veux-tu fumer ? voilà des *Ormond* qui ne sont pas mauvais.

René prit le cigare ; Villioud lui tendit son allumette enflammée, et nos deux compagnons achevèrent leur bouteille en fumant. Cela leur prit vite une demi-heure, si bien que l'oncle Amy et Charles Maubert étaient arrivés à Croset avant que le cheval de Villioud eût quitté la cour de l'auberge de Cressonne. Il est bien permis de supposer que la prédication entendue au temple n'avait fait qu'entrer par une des oreilles de René, pour s'échapper aussitôt par l'autre.

Il n'en avait pas été de même pour Amy Lorand et Charles Maubert. Chemin faisant, ils parlèrent du sermon, et cela conduisit Amy à exprimer franchement ses convictions religieuses devant son jeune compagnon. Charles, de son côté, lui fit diverses questions auxquelles Amy répondit avec plaisir. Il se montra simplement ce qu'il était : un chrétien, dont le bonheur suprême est la possession de la paix avec Dieu, par

notre Seigneur Jésus-Christ. Croire aux promesses renfermées dans les saintes Ecritures, se sentir conduit par un Esprit qui change le cœur et le sanctifie, vivre en la présence de Dieu, aimer tous les hommes d'un amour véritable, voilà l'état d'un vrai croyant. Sans doute, c'est un devoir d'assister au culte, et c'est aussi une bénédiction; mais les cultes publics et les cultes en famille peuvent laisser l'homme bien éloigné du salut. Dieu nous demande plus que des actes extérieurs; ce qu'il veut, c'est notre cœur, notre obéissance filiale. Dès que nous l'aimons véritablement, nous devons être renouvelés dans nos cœurs et dans nos esprits qui lui appartiennent. Les choses vieilles sont passées. Nous nous sentons bourgeois des cieux.

Charles Maubert n'avait jamais cru à l'Evangile de cette manière. Il allait à l'église par devoir; il lisait la Bible par devoir; il récitait ses prières ou en faisait, par devoir. L'amour de Dieu à notre égard ne l'avait pas encore saisi. Sa conscience l'approuvait certainement, mais il manquait de cette joie, de cette paix profonde qui résultent de l'assurance du salut. Sans se l'avouer, peut-être même sans y avoir jamais réfléchi, il agissait dans le but de *faire* son salut, de le *mériter*, au lieu de l'accepter comme une grâce, comme un don de Dieu accordé au pécheur, toujours incapable de se justifier par lui-même. Charles se plaçait beaucoup plus sous la loi dure, inexorable, du Sinaï, que sous le joug aimable de l'Evangile. Un très grand nombre de protestants font la même chose, et c'est là un reste

de catholicisme romain, ou d'orgueil naturel, très difficile à déraciner.

Pour Charles Maubert, cette conversation avec Amy Lorand fut un trait de lumière. Il s'avoua que, jusqu'à ce moment-là, il n'avait rien compris à ce qu'est vraiment pour nous le Sauveur.

— Vous qui croyez sincèrement ce que vous venez de m'expliquer, dit-il à Amy, vous devez être bien heureux ?

— Oui, grâce à Dieu, j'ai la paix. Mais je porte aussi en moi un cœur d'homme, les restes de ma mauvaise nature, et j'ai à lutter souvent contre le mal. Vous ferez aussi vos expériences, à mesure que vous avancerez dans la vie chrétienne. Regarder à Jésus, pour tout absolument, c'est notre force.

Comme ils arrivaient au village, Amy demanda à Charles s'il connaissait le jeune homme avec lequel René s'était arrêté à Cressonne.

— C'est un garçon nommé Léon Villioud; il habite le hameau de la Varaude, un peu plus haut que Franc-Quartier. Je crois que René a fait sa connaissance au camp de Bière. On le dit riche pour un paysan.

— Est-il marié ?

— Non, pas que je sache. Parmi les jeunes gens, il a la réputation d'être ce qu'on appelle un *bon vivant*. Dans la commune dont il fait partie, les garçons riches ont assez l'habitude, le dimanche, de se promener en char dans d'autres villages, pour y visiter leurs amis ou traiter des affaires d'agriculture. Ils font des marchés de bétail, de denrées diverses ; ou bien ils se bornent

à recueillir des renseignements qui peuvent leur être utiles.

— Des relations de ce genre ne doivent pas être bonnes pour mon neveu, qui n'a pas d'argent à dépenser dans les auberges. C'est d'ailleurs un mauvais emploi du jour de repos.

Tel avait été le sujet de la conversation entre Amy Lorand et Charles Maubert, pendant que René et Villioud buvaient leur bouteille au cabaret de Cressonne.

CHAPITRE VII

DIMANCHE BIEN EMPLOYÉ

Il était bien près de midi, lorsque Villioud et René arrivèrent en char dans la cour de la maison Pasche. Amy Lorand et Charles Maubert s'y étaient arrêtés un moment à causer avec Rosette et lui avaient expliqué la cause du retard de René.

— C'est pourtant un peu fort, dit-elle, qu'on ne puisse avoir un cheval, sans qu'un étranger ne veuille essayer de nous le prendre. Il faut que j'aille encore en parler avec ma mère, afin qu'elle se tienne sur ses gardes. Merci de l'avis, monsieur Lorand. Bonjour, Charles.

Rosette entra dans la maison, échangea quelques mots avec sa mère et passa dans sa chambre pour donner un coup d'œil à sa toilette, avant l'arrivée du marchandeur. Peut-être se disait-elle que le cheval

n'était qu'un prétexte et cachait un dessein plus sérieux.

— Ce Villioud, lui demanda sa mère quand elle revint à la cuisine, le connais-tu ?

— Non, pas précisément. Je l'ai vu à la danse, il y a trois ans.

— René dit qu'il est très riche, fils unique. Sa mère est morte et il vit avec son père. Crois-tu qu'il faille l'inviter à dîner ?

— Il faut, au contraire, bien t'en garder ; il peut aller à l'auberge. Je trouve que René ferait mieux de ne pas se lier avec des garçons riches ; il dépense avec eux son argent et n'en devient que plus vaniteux.

— Tais-toi ; les voici qui arrivent.

René sauta du char sur le pavé et monta l'escalier en courant.

— Léon Villioud est là, dit-il en ouvrant brusquement la porte. Je lui ai dit que vous ne vouliez vous défaire du cheval à aucun prix. Il m'a répondu qu'il vous proposerait un échange avec le sien, qui est un trotteur distingué. Nous sommes venus en dix minutes, et sa bête n'a pas un poil mouillé. Regardez, Rosette.

Celle-ci s'approcha de la fenêtre ouverte et donna un coup d'œil au cheval, que Villioud caressait de la main.

— Oui, dit-elle, il est joli pour un cheval blond.

— Que faut-il répondre ? reprit René à voix basse.

— Ce que vous voudrez, dit Mme Pasche. Pourquoi nous avoir amené ce garçon ?

— Ce n'est pas ma faute s'il est là. Mais on ne peut pas être impoli avec lui; il faut au moins descendre et dire un mot de simple honnêteté.

— Eh bien, descendons, continua la mère. Allez toujours le premier.

René rejoignit son camarade, et bientôt les deux femmes vinrent aussi à la rue.

— Madame et mademoiselle, dit Villioud en se découvrant, j'ai l'honneur de vous saluer. Mon ami Lorand m'apprend que vous ne voulez, à aucun prix, vendre votre cheval. Si un échange avec le mien pouvait vous convenir, je vous offrirais en surplus de la bête une bonne poignée d'écus.

— Pourquoi ne gardez-vous pas celui-ci? répondit hardiment Rosette?

— Parce que nous en avons un qui ferait la paire avec le vôtre: même manteau, même taille, même âge; les membres encore plus nerveux peut-être. Voyons, je suis de bonne foi. Voulez-vous cent francs de retour, uniquement pour le manteau, et sauf la visite du vétérinaire, bien entendu?

— Merci, monsieur, continua Rosette qui craignait une indécision de sa mère; c'est inutile.

— Tout à fait inutile? demanda Villioud en regardant fixement la jeune personne.

— Oui, monsieur.

— En ce cas, n'en parlons plus. J'aime les gens qui sont décidés comme vous. — Il y a une écurie à l'auberge, n'est-ce pas, Lorand?

— Oui, mais assez froide.

— Oh! cela ne fait rien; j'ai une couverture, et d'ailleurs mon cheval n'a pas chaud. Bonjour, madame et mademoiselle. Au revoir, Lorand.

— Si vous avez quelque chose à faire au village, dit Mme Pasche, vous pourriez mettre votre cheval à côté du nôtre; il y serait mieux qu'à l'auberge.

— Vous êtes bien aimable, madame. Puisque vous voulez recevoir Blondin sous votre toit, je vais le dételer pour une demi-heure.

Les deux garçons enlevèrent les traits, débouclèrent les courroies, et bientôt le blond de Villioud se trouvait à côté du gris pommelé de la veuve, celui-ci hennissant d'aise d'avoir un compagnon.

Son grand fouet toujours à la main, Villioud prit le chemin de l'auberge. René monta pour dîner.

— C'est clair que je n'ai rien à dire, fit-il en s'asseyant à table, mais je crois que M. Villioud aurait volontiers mangé quelque chose avec nous. Il ne peut retourner chez lui sans avoir dîné. Je suis sûr qu'il va se commander une omelette au cabaret. Au reste, ajouta-t-il d'un air maussade, il est en mesure de la payer; mais s'il m'avait rencontré à la Varaude, il m'aurait certainement invité chez lui. Pour vous, c'est différent, j'en conviens.

— Avez-vous eu un bon sermon? demanda Mme Pasche, pour changer de conversation.

— Je crois que oui; mais, au fond, je n'en sais rien. Il faudra demander cela à mon oncle.

— Sur quoi le pasteur a-t-il prêché? continua la veuve.

— Je l'ai oublié. Villioud s'est trouvé là comme on sortait du temple ; il m'a offert, ou plutôt il m'a demandé de l'attendre un moment. Nous avons pris un verre de vin, et j'avoue que je n'ai plus pensé au sermon.

— Vous auriez mieux fait de continuer avec votre oncle et Charles Maubert, dit Rosette.

— C'est possible. Je n'avais pas engagé Villioud à venir aujourd'hui, bien le contraire. Pourquoi s'est-il trouvé là et m'a-t-il invité ? Je crois, Rosette, que vous iriez bien avec mon oncle pour les idées ; il m'a dit la même chose que vous.

— En effet, continua-t-elle en souriant, je l'aime déjà pas mal. Peut-être va-t-il me faire la cour un de ces quatre matins !

— Mais, Rosette, dit sa mère d'un air presque fâché, comment peux-tu plaisanter de cette manière ? René est capable de le répéter, et ce serait alors quelque chose de beau !

— Pourquoi non, ma mère. M. Lorand ne serait-il pas un excellent mari ?

Mme Pasche n'ajouta rien ; elle se leva de table la première et entra dans une chambre voisine, où elle poussa deux ou trois soupirs. René et Rosette restèrent seuls ainsi un moment sans parler. René rompit le silence.

— Vous avez fait de la peine à votre mère, dit-il, et à moi aussi, en parlant de mon oncle. Ce n'est pas joli de votre part.

— Si j'avais fait de la peine à ma mère, ce serait

très mal, répondit-elle; mais je ne vois pas en quoi j'aurais pu la blesser dans ce que j'ai dit il y a un instant.

— *Si fait* bien moi, je le vois.

— Comment donc?

— Je te le dirai quand nous reviendrons un soir de de la danse, à la fête prochaine.

— Pourquoi pas tout de suite? Si c'est vrai, j'irai m'excuser immédiatement.

— Oh! tu n'as pas d'excuses à faire. — Il n'y a de la faute de personne aujourd'hui.

— Ecoutez, René : je vous ai demandé de me parler d'une autre manière; veuillez ne pas l'oublier.

— Quand nous sommes seuls, je croyais que je pouvais vous tutoyer.

— Non, encore moins qu'en présence d'autres personnes.

— Soit; mais c'est un chagrin de plus.

— Comment vous en ai-je causé tout à l'heure?

— Il me semble que c'est facile à comprendre. Si mon oncle allait se mettre dans l'esprit de se marier et de penser à vous, Rosette, et que vous l'acceptassiez pour votre mari, comme vous avez dit, je ne m'en consolerais jamais. Dans mon désespoir, je serais capable de me faire un mauvais coup. Moi, je pense à vous jour et nuit; je ne serai heureux que...

— Chut.... Voici ma mère qui revient. — N'allez-vous pas faire boire le cheval de votre ami Villioud?

— Oui, sans doute, et le nôtre aussi.

— Prenez de l'avoine pour les deux, dit la mère,

qui entendit la dernière question de sa fille et la réponse de René.

Pendant que Mme Pasche allait donner du grain aux poules, qui venaient *cocoter* jusqu'au bas de l'escalier, Rosette se mit à lever la table. Elle était préoccupée de ce qu'avait dit René durant leur entretien. Non pas qu'elle se souciât bien sérieusement des déclarations de l'emporté garçon : elle y était quelque peu habituée. Ne sentant rien dans son cœur pour lui, elle le remettrait à sa place tant qu'il serait dans la maison. Mais s'il persistait à se poser en prétendant sérieux à sa main, il faudrait qu'il s'éloignât. Si elle finissait par s'attacher à René, avec l'oncle Amy pour appui moral, la position deviendrait bien plus délicate: cela nécessiterait un arrangement entre les deux familles. Or, comment une fille de sens et de cœur pourrait-elle aimer un jeune homme aussi brusque, aussi passionné pour le plaisir, aussi peu aimable de caractère? Elle sentait instinctivement que cela ne viendrait jamais. Voilà pourquoi elle avait lancé, un peu à l'étourdie et uniquement pour engager René à faire la comparaison, les quelques mots relatifs à M. Amy Lorand. René était assez perspicace pour l'avoir compris, et peut-être profita-t-il de l'air fâché de Mme Pasche, pour donner à supposer qu'il était en possession d'un secret que Rosette avait intérêt à connaître.

Lorsque sa mère fut de retour dans la maison, Rosette lui dit d'un air sincère et très naturel :

— J'ai bien du regret si vraiment je t'ai fait de la

peine parce que j'ai dit en badinant pendant le dîner. Tu comprends que j'ai voulu faire sentir à René la grande différence qui existe entre le caractère de son oncle et le sien. Mais tu peux être sûre que M. Amy ne songe pas plus à se marier que s'il avait quatre-vingts ans; et d'ailleurs, un homme de son âge n'épouserait pas une jeune fille qui a de tout autres besoins que lui, et sans doute des idées bien différentes. S'il prenait réellement un jour la résolution de se marier, ce ne pourrait être qu'avec une femme de trente-cinq à quarante ans, pieuse comme lui, et qui eût des habitudes citadines : une vieille demoiselle, en un mot.

— Ah! ma chère, ne te fie pas aux apparences. Elles sont parfois bien trompeuses. Combien n'a-t-on pas vu d'hommes plus âgés que l'oncle de René se passionner pour une jeune fille et faire tout ce qui dépendait d'eux pour l'obtenir! A cinquante ans, chez un homme, l'amour est quelquefois plus fort, plus violent que dans la jeunesse. Il suffirait du mot inconsidéré que tu as dit aujourd'hui, s'il venait à être répété à M. Lorand, pour l'enflammer peut-être bientôt de ton côté. Et alors, vois où cela nous mènerait. Nous serions dans de beaux draps, soit que tu disses oui, soit que ta réponse fût un non. Et encore avec René dans la maison! Si tu dois épouser l'un des deux, c'est le neveu et non pas l'oncle.

— Je n'épouserai ni l'un ni l'autre, ma bonne mère; tu peux te tranquilliser à ce sujet. Mais le mieux pour tous sera que René nous quitte à la fin de l'année, et

de le remplacer par un domestique d'âge plus raisonnable.

— Et alors que deviendra-t-il? où ira-t-il?

— Son oncle lui trouvera une place à l'étranger. C'est d'ailleurs lui rendre service que de l'éloigner de Croset.

— Réfléchis pourtant à ce que son oncle peut et veut faire pour lui. René connaît parfaitement la culture de nos terrains ; il travaille autant que deux. Si son oncle le fait héritier, il se trouvera un jour dans une belle position. J'admets qu'il ait des défauts, mais tous les hommes en ont. Quand on les connaît et que ces défauts ne sont pas graves, ce n'est pas si terrible, après tout.

— Eh bien, puisque tu le désires, je réfléchirai encore et ne prendrai aucune décision contraire jusqu'à nouveaux faits. Mais je suis étonnée que M. Villioud ne revienne pas. René devrait aller voir où il est. C'est peu naturel de laisser ainsi longtemps son cheval chez nous.

— René ! cria la veuve par la fenêtre.

— Je suis à la grange, répondit-il en brassant le foin pour le bétail.

— Quand vous aurez fini, reprit-elle à voix basse et comme il se montrait sur la porte une fourche à la main, allez voir où est M. Villioud.

— J'y ai déjà pensé.

— Un instant après, ayant remis son habit, brossé ses cheveux et placé un bonnet bleu sur sa tête, René

prit le chemin de l'auberge. Villioud n'y avait point paru. L'hôtelier dit qu'on avait aperçu dans la rue, à midi, un jeune homme comme ça et comme ça, causant avec le dragon Lothaire Belot, et qu'ils avaient pris ensemble la direction de la maison de celui-ci.

Sur ce renseignement, René se rendit chez Belot. Comme il allait ouvrir la porte; un bruit de voix et d'éclats de rire parvint à ses oreilles. Il entra sans demander permission.

— Il paraît qu'on ne s'amuse pas mal ici, dit-il en secouant la tête. Heureusement que M. Villioud a un palefrenier à ses ordres; sans cela, Blondin chanterait misère.

— Ah bah! répondit Villioud sans se déconcerter, je savais bien que tu le ferais boire, et même que tu lui donnerais un demi-quarteron d'avoine. N'est-ce pas comme ça?

— Oui, à peu près.

— Assieds-toi, René, dit le dragon; tu prendras un verre avec nous. Cornélie donne un verre.

Une grande fille avança une chaise à René, et plaça un verre sur la table.

— Merci, toute belle, dit René en lui adressant un gracieux sourire.

La famille Belot se composait du père, et de quatre enfants, savoir Lothaire, Cornélie, et deux autres, de quinze et douze ans, fille et garçon comme les aînés. Une vieille tante, sœur de la mère qui était morte, se tenait assise près du foyer. On choqua bientôt les verres.

— Oui, dit Villioud, j'ai rencontré l'ami Lothaire, comme j'allais demander un œuf à la coque à l'auberge, et forcément il m'a emmené dîner avec lui. Tu vois, Lorand, que je suis encore là, en bonne et aimable compagnie, ajouta-t-il en inclinant son verre du côté de Cornélie. Dans un instant, nous avons fini. Attends-moi, afin que tu puisses atteler ma bête. Je te donnerai vingt centimes de bonne main. — Voyons, père Belot, pour ces deux chars de foin et regain, sommes-nous d'accord.

— Comme je vous ai dit, fit le maître de céans : cinq francs le quintal, pris à la maison et le pesage à vos frais.

— C'est diastrement cher, savez-vous ?

— Et encore, je me réserve que le fourrage sera pesé avant un mois dès aujourd'hui.

— Il faudra donc en passer par là, puisque c'est votre dernier mot. Si je me décide, c'est bien parce que nous sommes un peu chargés de jeune bétail. Sans cela, pour nous, ce serait beaucoup trop d'argent. On prendra donc les deux chars dans le courant du mois, payables comptant.

Lothaire finit de verser ce qui était dans la bouteille et se leva ensuite pour aller à la cave.

— Ne cherchez pas de vin pour moi, dit Villioud, je vais partir.

— Vous n'avez rien qui presse, dit le père Belot. *Rassoyez*-vous. Lothaire, tire au gros tonneau; je suis curieux de le faire goûter à ces messieurs.

Villioud se rassit et entama une conversation avec

Cornélie, pendant que Lothaire *guillonnait* au tonneau en question.

Cornélie Belot était un de ces types féminins qui deviennent de plus en plus rares dans la génération actuelle. Grande, nous l'avons dit; les épaules larges, la tête bien portée ; des traits réguliers, intelligents, mais sans l'expression fine et gracieuse de ceux de Rosette; un teint brun superbe; les sourcils bien placés; le front déterminé ; des cheveux noirs abondants, — tel était l'extérieur de Cornélie Belot : une belle et forte fille de vingt-deux ans, l'esprit porté à la plaisanterie , et un air de santé, de vigueur corporelle qui ne laissait rien à désirer. Depuis la mort de sa mère, Cornélie dirigeait le ménage et commandait aux deux cadets non encore sortis des écoles. Le père Belot était fort à l'aise dans ses affaires; mais c'était un cerveau étroit, paysan terre à terre pour les idées, ou plutôt toujours dans la terre. Son fils aîné, le dragon, travaillait ferme et s'amusait tout autant, quand il en trouvait l'occasion. Rencontrant Villioud qu'il connaissait pour l'avoir vu aux danses, il l'amena dîner chez eux, lui fit manger de la saucisse trop salée, avec de la choucroûte aux raves, sur quoi il était absolument nécessaire de boire un verre ou deux, c'est-à-dire au moins huit. Tout en causant avec Pancrace Belot entre deux fourchetées, Villioud découvrit qu'il avait du foin à vendre.

Une nouvelle demi-heure se passa autour de la dernière bouteille de vin, laquelle était un de ces anciens *pots* vaudois d'une capacité étonnante. — Quand

on eut bien trinqué et tout bu, Villioud se leva pour saluer la famille. Il serra la main à tous : à la vieille tante Jeanne comme à la jeune Lise, mais surtout à Cornélie, dont il ne pouvait détacher son regard. Il lui demanda la promesse d'une valse ou deux à la danse prochaine.

— Très volontiers, répondit-elle ; j'espère que nous aurons le beau temps.

René et Villioud revinrent ensemble à la maison Pasche. En chemin, ils rencontrèrent Jenny.

— Qui est cette jolie blonde ? demanda Villioud.

— C'est la fille d'un nommé Gottrau ; elle demeure là, dit-il, en montrant une habitation de chétive apparence. Ce sont de pauvres gens.

— Pauvre ou non, c'est une charmante bourgeoise. Je m'aperçois que vous êtes bien montés en filles dans ton village. Ce n'est pas partout comme ça, tant s'en faut. Chez nous, elles sont laides à faire peur. Courtes, ramassées sur elles-mêmes, elles marchent comme des canards : patin patâ. Celle-ci est vraiment *bijoute ;* la grande sœur de Lothaire, une reine du Midi ; et quant à la vôtre, c'est une délurée commère, ou je suis bien trompé. Elle tient plus à son cheval gris qu'aux garçons disposés à lui faire la cour. Tu m'en diras plus tard des nouvelles. Au fait, je suis bien content d'avoir trouvé du foin ; nous en avons besoin positivement. Si j'étais allé au sermon ce matin à Francquartier avec ceux de chez nous, et que j'eusse passé le reste du dimanche à jouer aux cartes dans une écurie ou à lire l'almanach au coin du feu, je n'aurais

rien fait de bon, et pas appris grand' chose. Il faut absolument sortir un peu de chez soi le dimanche, quand on a char et cheval à sa disposition. A la Varaude, vous avez beau ouvrir les yeux aussi grands que des verres de montres, vous ne voyez que le ciel, quand il est clair, et des étangs tout remplis de grenouilles. Mais c'est pourtant un riche pays. Ce vieux Pancrace m'a fait boire un verre de trop ; je commence à divaguer, n'est-ce pas?

— Oh que non! mais il est de fait que son vin est d'une force remarquable.

Ce disant, ils arrivaient. Blondin fut mis au char. Mme Pasche et Rosette, étant venues à la cour pour saluer Villioud, il s'empressa de les remercier :

— Madame et mademoiselle, dit-il, je vous suis bien reconnaissant de l'hospitalité donnée à ma bête ; je regrette seulement qu'il ne vous convienne pas de faire un échange avec moi. Quand je viendrai chercher le foin acheté du père Belot, dans un mois de temps, nous en reparlerons.

CHAPITRE VIII

UNE SOIRÉE

Ce même dimanche, lorsque Amy Lorand eut pris son repas du soir, il vint à la rue fumer un cigare. Il faisait nuit, non pas noire, mais assez sombre pour que les gens ne se vissent qu'à une faible distance. L'ancien domestique, maintenant son maître et rentier de profession, endossa un pardessus de chaude étoffe, et, les mains dans ses poches, il se promenait à pas lents dans le chemin public. Dans cette partie du village, le sol n'avait presque pas d'inclinaison ; entre les bâtiments qui se suivaient des deux côtés, la voie était bien entretenue. De petits jardins séparaient, çà et là, les habitations, et montraient encore quelque verdure. Mais l'air était vif ; déjà il faisait bon autour du foyer. De leur fenêtre, les Maubert voyaient aller et venir le

solitaire promeneur, chaque fois qu'il passait devant la maison. Si Charles l'avait osé, il l'aurait bien engagé à entrer chez eux pour y achever son cigare tout en causant; mais il se dit que, sans doute, M. Lorand préférait être seul.

En effet, c'était le recueillement que le vieux garçon cherchait à cette heure. Dans l'après-midi, il avait éprouvé un ennui profond. Lui, qui, dans la matinée, avait expliqué avec tant de bonheur le plan du salut à Charles Maubert, il s'était trouvé tout à coup aux prises avec son cœur naturel et le temps présent. Cela lui était venu on ne sait comment : ou par un retour sur le passé, ou par une sorte de pénétration imprudente dans l'avenir. Il s'était vu seul, ne pouvant compter sur rien ici-bas, pas même sur l'affection de son neveu. René paraissait vouloir n'écouter que sa tête, et se nourrir aussi peu que possible de vérité chrétienne. La jeunesse, le plaisir (et le travail aussi, pour être juste il faut le dire), lui suffisaient. Son oncle sentait qu'on n'exercerait aucune bonne influence sur lui tant que Dieu ne toucherait pas ce cœur léger, sujet à tous les emportements de l'âge et du caractère. Il avait espéré autre chose, et maintenant il était déçu. Sa propre vie lui semblait décolorée. Il entrevoyait la vieillesse avec les infirmités, dans un isolement toujours plus profond. Dépendre complétement d'autrui, peut-être de mercenaires, cela lui paraissait dur. Chez cet homme sensible, au cœur aimant, la foi, réelle et forte à bien des égards, était en ce moment obscurcie par un nuage terrestre et malsain. Amy Lorand subis-

sait une tentation de son propre cœur et de l'esprit de défiance. Selon l'expression du psalmiste, il « allait à travers champs. »

Devait-il abandonner son neveu à lui-même? Se marier, il le pouvait encore. Combien d'hommes se marient à cinquante ans, sans faire pour cela une folie! Mais il n'avait jamais aimé qu'une seule femme, et il n'était pas de ces gens qui épousent une personne pour bien vivre avec elle seulement, et parce qu'elle possède quelque fortune. Puis, il avait déjà compris que René visait à obtenir un jour la main de Rosette; si cela devait avoir lieu, ce ne pouvait être qu'en assurant son bien à cet unique neveu. Il est probable que Mme Pasche voyait la chose ainsi, puisqu'elle gardait René dans sa maison, comme domestique de confiance. Tout cela préoccupait Amy Lorand; aussi ne se sentait-il pas disposé à passer la soirée ailleurs que chez lui. — Un rayon bienfaisant vint pourtant dissiper une partie des ténèbres morales qui l'entouraient: ce fut ce que lui avait dit Charles Maubert, à la suite de leur conversation du matin. S'il trouvait un jour chez René cette ouverture de cœur et cette droiture, combien il en serait heureux!

— Bonsoir! lui dit, d'une voix grave, un homme qu'il rencontra dans le chemin.

— Bonsoir! fit-il à son tour.

— Eh! reprit l'autre, je crois bien que c'est M. Amy Lorand. De nuit j'ai peine à reconnaître le monde. Ne trouvez-vous pas, monsieur Amy, qu'il fait froid, tout également?

— Je ne m'en aperçois pas dans un gros habit, et l'on se réchauffe en marchant.

— Sans doute ; mais ça ne sent rien bon du côté de la montagne, tout également.

La conversation entre les deux hommes fut interrompue par l'arrivée de trois jeunes filles, qui les saluèrent en passant. Elle se donnaient le bras, riant et causant à haute voix.

— Bonsoir à vous trois, leur dit Joaquint; vous êtes bien joyeuses ?

— Pourquoi pas? Il vaut mieux rire que pleurer, répondit une des trois.

— Ces jeunes personnes sont-elles du village? demanda l'oncle de René.

— Oui ; j'ai cru reconnaître Adeline Barnet, Louise Relèche et la petite Constance Jaquemot.

— Que font-elles dans la rue à une heure aussi tardive et par la nuit sombre?

— Pardine ! elles se promènent. Le dimanche au soir, c'est leur habitude. Je ne trouve pas cela bien convenable, quand même elles sont trois. Elles s'occupent sans doute de leurs toilettes pour la fête qui aura lieu dans quinze jours. Au revoir, monsieur.

— Bonsoir, Joaquint, Voulez-vous dire à votre femme de venir un peu de bonne heure demain ?

— Parfaitement.

Joaquint Meroud continua dans la direction de sa demeure ; Amy Lorand prit d'un autre côté. Cette fois-ci, sa promenade le conduisit devant la maison Pasche. Il n'y avait de lumière qu'à la chambre de la

veuve, et il n'aperçut pas René par là. Descendant le chemin, il revint à l'autre bout du village, par un embranchement différent qui le ramenait à son point de départ. Comme il passait le long d'un mur de jardin, il entendit chuchoter dans une encoignure. C'était à dix pas de lui, tout au plus, en sorte qu'il put distinguer un garçon et une fille causant à voix basse. Le jeune homme lui tournait le dos, mais la forme particulière du chapeau lui fit reconnaître son neveu dans ce personnage. Amy continua sans rien dire, puis revint sur ses pas au bout d'un moment. Il rencontra René seul.

— C'est bien toi qui causais là avec une fille? lui demanda-t-il.

— Oui, mon oncle.

— Trouves-tu que ce soit bien pour elle et pour toi? Mais d'abord, qui est-ce?

— Jenny Gottrau.

— Et qu'as-tu, je te prie, à causer avec elle?

— Une chose très simple. Elle me demandait si Rosette viendrait à la fête. Je lui ai dit que je l'espérais, sans cependant en être certain.

— Pourquoi tient-elle à le savoir?

— Parce que si Rosette ne danse pas, Jenny comptera sur moi pour la conduire au bal.

— Je te trouve bien inconséquent, René, et cette Jenny bien imprudente. Si tu avais à lui parler, pourquoi ne pas le faire de plein jour, chez ses parents?

— On se voit quand on peut, et l'on n'aime pas à dire cela devant père et mère ; d'ailleurs, j'ai dû

faire compagnie à Villioud, soigner son cheval après midi, avant de m'occuper de notre bétail.

— C'est égal ; il n'est pas convenable de s'arrêter ainsi de nuit comme vous le faisiez là tout à l'heure.

— Tant pis pour ceux qui veulent y voir du mal. Jenny est une brave et honnête fille, et je suis un honnête garçon. Ici, filles et garçons se promènent ensemble dans la soirée. Nul ne le trouve mauvais. Nous ne sommes ni à Paris ni à Genève.

— Oui, la différence est grande ; mais si tu tiens à me faire plaisir, tu t'abstiendras de ces causeries nocturnes.

— Même si c'était avec Rosette ?

— Même avec elle. Du reste je pense que Rosette Pasche ne prendrait point une telle liberté.

— C'est pourtant terrible, si l'on ne peut se dire un mot sans que tout l'univers l'entende.

— Crois seulement que je te donne un bon conseil. Adieu.

L'oncle revint chez lui. Ne sachant trop que faire, René alla chez Lothaire, où il trouva la famille réunie dans la cuisine. Le dimanche, Mme Pasche et sa fille passaient ordinairement la soirée dans leur chambre, à lire chacune pour soi. Quelquefois, mais rarement, il leur venait une visite. René devait alors se tenir à la cuisine, seul à *crulionner* le feu, ou à retourner ses pensées dans sa tête. Il n'aimait pas à lire. C'était fatigant d'avoir les yeux toujours fixés sur le papier noirci, et d'ailleurs, disait-il, c'est bon pour les gens d'église ou pour ceux qui ont l'esprit romanesque.

René se considérait comme fort au-dessus de ces sortes de personnes. Quand donc il s'ennuyait trop le dimanche au soir, il allait causer dans quelque maison du village. Cornélie lui demanda, au bout d'un moment, si Rosette avait quelqu'un chez elle.

— Non, elle est seule avec sa mère: l'une *déblotte* la *Feuille religieuse,* dont elles ont un grand coffre tout plein au grenier; l'autre dévore quelque nouveau livre intéressant; car elles ne savent faire que ça le dimanche, après souper.

— Je vais voir, reprit Cornélie, si tu dis la vérité, beau monsieur, et demander à Rosette ce qu'elle a décidé pour la fête. Il s'agit pourtant de nous entendre ; c'est le moment.

— Tâche au moins qu'elle dise *oui,* fit René.

Et Lothaire ajouta :

— J'offre de la conduire à la danse.

— Bien obligé, mon cher dragon, lui répondit René ; ce soin me regarde. Je suis de la maison. — Tu vas seule, Cornélie ?

— Oui ; ce n'est pas si loin.

— Pas de ça ! je retourne avec toi ; tu pourrais faire *un mauvais* rencontre. Adieu, Lothaire ; bonsoir à tous.

Cornélie et René s'acheminèrent donc ensemble chez Rosette. Le père Belot trouvait cela très naturel, ou n'y mettait aucune importance. — Monté du lac jusqu'aux premières collines du Jura, le brouillard rendait maintenant la nuit très sombre, en sorte que les deux jeunes gens marchaient à côté l'un de l'autre, aussi

256083B

rapprochés que possible. Comme ils arrivaient à vingt pas de la maison Pasche :

— Prends garde, dit subitement René; il y a là un tas de branches; tu pourrais t'égratigner le visage. Il fait aussi noir que dans un four.

Afin d'empêcher un accident du reste peu probable, René passa vite un bras à la taille de Cornélie et la serra contre lui en obliquant à gauche; puis il la conduisit ainsi jusqu'à la porte. Lorsqu'elle fut entrée chez Rosette, René s'assit à la cuisine, afin d'être prêt à l'accompagner de nouveau quand elle sortirait.

— Je viens, dit Cornélie après quelques mots échangés de part et d'autre, demander à Rosette si nous pouvons compter sur elle pour la fête : c'est-à-dire, nous y comptons.

— Que me conseilles-tu, ma mère? dit Rosette.

— Je te laisse libre; c'est à toi de décider. Tu n'es plus en deuil. Si tu veux être de la jeunesse, fais ce que tu croiras pour le mieux. A ton âge, je sais bien que j'en étais chez nous.

— Si je vais avec vous, reprit Rosette en s'adressant à Cornélie au bout d'un moment de silence, je veux être libre de quitter la danse quand cela me conviendra. Je n'entends pas du tout m'engager à passer la nuit hors de la maison.

— Mais, c'est bien clair! ma chère; on en prend ce qu'on veut. Moi, je ne m'engage à rien non plus; je veux pouvoir aller et venir comme il me plaira. Par exemple, nous dînons tous ensemble à midi, le premier jour; cela se doit aux garçons, comme ils accep-

tent, le lendemain, le déjeuner que nous leur offrons. Le soir, chacun soupe où il veut.

— Et comment s'habille-t-on ?

— Le dimanche, pour l'ouverture du bal, on a décidé qu'on serait en cheveux, robe blanche et bras nus. Le lendemain, on se met simplement, selon son idée.

— Tu me montreras ta robe, pour que je voie si la mienne peut encore aller.

— Oh ! ma chère, que nous dis-tu là ! Dans ta position, il te faut une robe neuve, et une toute belle encore. La tienne n'est plus assez ample ; je me souviens qu'elle avait déjà l'air étriqué il y a trois ans. — C'est donc entendu que tu viens ; ça fera bien plaisir aux autres. Alors, avec quel garçon vas-tu ? Mon frère se met sur les rangs, si cela peut t'être agréable.

— Remercie-le de ma part ; j'accepterais avec plaisir, mais René compte positivement sur moi. Je ne voudrais pas lui donner l'idée que je ne me soucie pas d'aller avec lui, parce qu'il est le domestique de ma mère. Bien que je n'attache aucune importance à cela, il me paraît plus naturel que René soit mon cavalier.

— C'est bien aussi ce que nous avons pensé. Nous voilà donc d'accord.

— Et toi, Cornélie, avec qui vas-tu ?

— Eh donc ! avec le grand Jean-Jules Julliard. Lothaire avec Jenny Gottrau, puisque tu n'as pas besoin de lui. As-tu remarqué comme elle devient jolie cette Jenny ? En toilette, elle sera ravissante, tu verras. Adieu, Rosette ; nous nous reverrons pour causer de

cela, et si tu veux que j'aille avec toi faire tes emplettes, tu n'as qu'à dire. Bonsoir, madame Pasche. A propos, l'oncle de René est un rigoriste. Il condamne les amusements, la danse, tous les plaisirs de la jeunesse. Pour nous autres, il est trop grand monsieur. On dit pourtant que M. Amy Lorand était un fameux danseur dans sa jeunesse : à vingt ans il faisait le double entrechat dans les balancés des contredanses de ce temps-là. C'était le plus beau garçon de tout Croset, à ce que dit mon père. Il est encore si bien, maintenant qu'il est presque vieux. On assure qu'il est vraiment très bon, mais disposé à la tristesse. Adieu encore ; bonsoir.

René se tenait prêt à accompagner la belle visiteuse. Au moment de sortir de la maison, elle lui dit :

— Reste seulement à te chauffer ; je connais le chemin et je ferai attention, cette fois, au tas de branches vers le coin de la maison.

— Non, non, je ne veux pas que tu t'en retournes seule.

— Je t'assure, mon cher ami, que je n'ai pas le moindre besoin de ton secours.

— C'est égal ; je sais ce que j'ai à faire.

— En ce cas, passe-t-en la fantaisie. Lothaire te fera boire un verre de vin pour ta peine, mais il va être furieux contre toi.

— Pourquoi ?

— Parce que Rosette vient avec nous et te prend pour son cavalier.

— Elle s'est enfin décidée ?

— Oui ; — tiens-toi seulement plus à droite ; je distingue parfaitement les fagots.

— Prends donc le bras que je t'offre, Cornélie ; si tu savais combien je suis content que Rosette consente à être des nôtres !

— Et moi aussi. Quant au bras, réserve-le pour elle. Je te dis que j'y vois clair comme à midi. Mais ton oncle, que dira-t-il de tout ça ?

— Il ne dira rien. Mon oncle est pour que chacun agisse selon qu'il est persuadé en son esprit. Il cite assez souvent ce passage de la Bible.

— Peut-être fait-il mieux que nous ?

— Allons donc ! s'il n'avait que vingt-cinq ans au lieu de cinquante, crois-tu qu'il ne serait pas le premier à se mettre en branle ? L'âge est là maintenant pour lui ; c'est bien différent.

— C'est possible. Et Charles Maubert ? il n'est pas si vieux, lui. On dit qu'il prend les mêmes idées religieuses que ton oncle. Ce matin ils sont revenus ensemble du sermon. Tu devrais essayer de ramener Charles avec nous.

— Je vais aller chez lui un moment pour finir la soirée. Adieu, Cornélie ; bonne nuit. Voilà votre maison ; tu ne risques plus rien.

De ce pas, René s'en vint à la porte des Maubert. Le père était seul ; neuf heures sonnaient à la pendule.

— Et Charles ? demanda notre garçon.

— Chez votre oncle depuis un moment ; il va sans doute rentrer : prenez une chaise.

— Merci. Je crois, dit René en se grattant l'oreille, que j'irai dire bonsoir de l'autre côté.

Ayant retiré la porte après lui, René traversa la rue et entra chez son oncle.

— J'avais une commission pour Charles, fit-il ; sachant qu'il était ici, je suis venu pour vous dire bonsoir.

— Tu as bien fait, répondit l'oncle. Assieds-toi entre nous deux. Tu écouteras avec nous quelques versets que nous allions lire, lorsque tu as ouvert la porte. Ce sera pour nous trois la meilleure manière de terminer la journée.

Prenant une Bible, Amy Lorand lut d'une voix ferme et grave :

« Toi donc, mon fils, fortifie-toi dans la grâce qui est en Jésus-Christ. Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse des affaires de la vie. Il faut que le laboureur travaille avant de recueillir les fruits. Considère ce que je te dis, et que le Seigneur te rende intelligent en toutes choses. Quiconque invoque le nom de Christ, qu'il se retire de l'iniquité. Fuis les désirs de la jeunesse, et recherche la justice, la foi, la charité et la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. »

Amy ayant fermé le livre, Charles se leva et sortit. René le suivit à la rue.

— Quelle commission as-tu pour moi ? lui dit Charles.

— Oh ! ça ne presse pas. Je reviendrai t'en parler un autre jour. C'est déjà un peu tard. Je suis fatigué et vais me coucher.

CHAPITRE IX

LES CHARGEURS DE FOIN

Malgré ce qu'avait dit Amy Lorand sur les danses publiques dans les villages, Rosette s'était donc décidée à faire partie de la fête qui devait avoir lieu prochainement à Croset. Après deux années de deuil, elle retrouvait sa liberté de jeune fille, et le premier usage qu'elle en faisait, c'était pour retourner à des plaisirs mondains, que, du reste, elle avait quittés d'une manière provisoire, sans aucun engagement pour la suite. Mais, au fond, c'était bien triste. On aurait pu inférer de ses questions adressées à Ami Lorand sur ce sujet, qu'elle comprenait mieux les conseils de la sagesse, et qu'elle n'était pas éloignée de les accepter comme venant de Dieu. Toutefois, dans sa récente décision, il faut tenir compte de sa position particulière et de tout ce qui la préoccupait depuis quel-

que temps. L'idée de se singulariser en ne faisant pas comme les autres filles, n'était point ce qui l'entraînait dans un divertissement public. Non, Rosette, franche comme nous la connaissons, était capable de rompre avec ce que sa conscience lui disait être mauvais, quelle qu'en dût être la conséquence pour elle. Dans le cas en question, elle n'avait pas encore vu, pas encore compris suffisamment, qu'elle mettait le pied dans ce qui a *l'apparence du mal.* Se sentant libre, elle s'avançait du côté qu'elle aurait dû fuir. Et puis, elle voulait examiner René au milieu de toute cette jeunesse, le voir libre, lui aussi, et se faire une idée juste de ce dont il était capable. Enfin elle tenait beaucoup à connaître par elle-même l'opinion qu'on avait de lui dans un cercle pareil. Puisque, deux fois déjà, René s'était présenté comme visant à obtenir sa main, et que sa mère paraissait disposée en sa faveur plutôt que le contraire, Rosette vit presque un devoir à étudier René de plus près, durant deux ou trois jours. Dans cette réunion bruyante et joyeuse, plusieurs autres jeunes hommes pouvaient lui servir de points de comparaison, et l'aider à prendre une décision. Si donc, en cette occurence, Rosette manquait de la sagesse chrétienne qui ne discute pas avec Dieu, mais accepte franchement ce qu'il nous dit dans sa Parole et par son Esprit, on doit reconnaître pourtant qu'elle agissait avec droiture, avec sincérité, même avec une sorte de déférence filiale, recommandable par quelque côté. Nous souhaitons seulement qu'elle ne paye pas trop cher l'expérience acquise.

Peut-être jusqu'à ce jour, moins avancé que Rosette dans la connaissance de Dieu, Charles Maubert avait dès lors fait un pas immense en avant. Il avait suffi de très peu de temps pour un si grand changement. La semence divine était tombée dans un cœur honnête et bon, dans une terre bien préparée. L'enseignement présenté à Charles par Amy Lorand dans la matinée de ce dimanche, avait porté la lumière dans son âme, et maintenant il se sentait adopté de Dieu à cause de Jésus-Christ. C'était la foi jeune, ardente, joyeuse du nouveau chrétien ; le bonheur du fils dans la maison paternelle ; le sentiment de l'esclave auquel on dit : Va, tu es libre ; cours dans le chemin de la vérité et de la paix. — Durant une partie de l'après-midi, après avoir donné à son père les soins réclamés par son état, Charles s'était promené seul dans la campagne, pensant toujours au salut parfaitement gratuit offert à tout homme, mais ne le saisissant pas encore dans son cœur. De retour à la maison, il s'enferma dans sa chambre, se jeta à genoux et demanda au Dieu révélé par Jésus de pouvoir se donner franchement à lui. Il se releva ayant la paix. L'Esprit-Saint descendait en son âme par ce baptême incompréhensible, mais certain, que tout disciple de Christ reçoit et dont il lui est impossible de ne pas éprouver l'influence régénératrice. Le monde appelle cela une émotion religieuse, une manie religieuse, une sorte d'exaltation : nous ne devons pas nous en étonner. Avec l'esprit qui le dirige, le monde ne peut comprendre les choses de Dieu. Elles lui paraissent une folie. Ah !

si seulement les chrétiens étaient tous fidèles à faire valoir le talent qui leur a été confié! Mais combien qui le tiennent soigneusement caché dans un linge ou l'enfouissent dans la terre, tandis qu'ils devraient montrer par toute leur vie la lumière qu'ils ont reçue!

Les conversions si promptes sont rares, en pays christianisés surtout; il s'en produit cependant, à la gloire de Dieu, et l'on peut affirmer que ce ne sont pas les moins belles. Quand on est venu tout d'une fois à l'Evangile, si l'on peut ainsi parler, la vie chrétienne en conserve une touche plus ferme, plus directe; elle parle plus haut que beaucoup d'autres; son action a plus d'autorité sur les incrédules. Mais, hélas! souvent aussi le converti de cet ordre, ne se méfiant pas assez de lui-même, peut faire des chutes profondes, dont le retentissement est d'autant plus grand et produit d'autant plus de mal, que celui qui l'a causé était considéré comme le soutien moral et le directeur de ses frères. Pour être gardé dans la fidélité et l'humilité, la meilleure place est de se tenir aux pieds du Sauveur.

Dans la soirée dont nous venons de parler à la fin du chapitre précédent, Charles Maubert était venu chez Amy Lorand pour lui ouvrir son cœur et lui exprimer sa joie, précisément à l'heure où Rosette s'engageait à danser avec les garçons, et où son futur prétendant passait un bras à la taille de Cornélie pour l'empêcher, disait-il, de se cogner contre un tas de bois.

Dès le lendemain, les travaux de campagne reprirent leur cours. Amy Lorand essaya de remettre en

ordre la clôture de son plantage, et il y réussit. Cela lui prit plusieurs jours. Il est vrai qu'il n'y allait pas avant déjeuner et qu'il en revenait le soir de bonne heure, non pas comme un ouvrier travaillant à la journée, mais prenant son outil ou le laissant, selon qu'il s'y sentait disposé. La haie était épaisse, mal taillée, ayant poussé des rejets de toute espèce, en dedans et en dehors. Les escargots se cachaient dans les feuilles mortes, accumulées sur la terre entre les plantes; les taupes et les mulots y établissaient leurs domiciles souterrains, tandis que le muscardin préparait sur une branche le nid de mousse, rond comme une boule, dans lequel il dort transi pendant l'hiver. La belette avait aussi par là des entrées et des sorties. Malheur aux oiseaux qu'elle surprenait sommeillant ou inattentifs !

Armé d'une pioche que Charles Maubert lui avait prêtée, Amy réduisit sa haie à l'épaisseur d'un demi pied seulement, et la rabattit avec la scie à une hauteur convenable. Dès lors, l'air et le soleil pénétrèrent dans le petit clos. On dira peut-être qu'Amy Lorand se conduisait ici en barbare; que sa vieille haie, haute de huit pieds et large de quatre, aurait dû être conservée en ce bel état. Elle faisait si bien dans le paysage et servait d'asile à tant d'animaux. C'est possible. A bien des égards aussi, je regrette les cépées disparues. Mais il est des cas où le cultivateur ne peut hésiter entre ce dont il a besoin et ce que les animaux réclament. Le labourage d'un champ ne prépare la terre pour le blé, qu'à la condition de détruire des millions d'in-

sectes destinés à lui nuire. Tout ne peut être poésie ici-bas. Et quand l'heure du dîner arrive pour un estomac affamé, le plus grand admirateur de la nature préfère une table bien servie à toutes les magnificences de notre pays.

Lorsque Charles Maubert revenait chez lui vers le milieu du jour et passait à côté du plantage d'Amy Lorand, ils cheminaient ensemble jusqu'à la maison. C'était avec reconnaissance envers Dieu que le vieux serviteur constatait le changement véritable de Charles. Il ne s'en attribuait point le mérite, car il savait bien que Dieu seul peut faire pénétrer dans le cœur l'enseignement des vérités du salut. Mais l'expression du bonheur de Charles était si douce !

La haie une fois terminée, il fut convenu entre eux que Charles ferait le minage de tout le fonds et qu'il s'y mettrait sans retard. Amy Lorand comprit que ce travail exigeait des bras plus habitués que les siens à la grosse fatigue.

Vers la fin de la semaine, Villioud arriva subitement un matin, vers les neuf heures, pour emmener le foin qu'il avait acheté du père Belot. Il venait avec deux chars et désirait repartir tout de suite après dîner. Comme il n'avait pris avec lui qu'un seul ouvrier, et qu'il fallait être au moins cinq hommes pour expédier la besogne en trois heures de temps, Pancrace alla demander du renfort dans les maisons voisines. Il ne trouva personne ; tous les jeunes gens étaient à leurs occupations hors du village, et Lothaire au bois. Belot pestait contre son acheteur, qui, disait-il, aurait

bien pu l'avertir un jour d'avance, au lieu d'arriver ainsi à l'improviste. Dans un de ces moments de mauvaise humeur, il rencontra Charles Maubert, sa bêche à l'épaule.

— Où vas-tu comme ça? lui dit-il.

— Au minage que je fais pour M. Lorand.

— Tu ne serais pas homme à nous tirer d'embarras? On vient chercher deux chars de foin, et je n'ai personne à la maison.

— Est-ce que cela presse?

— Parbleu! je crois bien. Cet animal de Villioud veut repartir à midi. Il me faudrait deux hommes de bonne volonté.

— Pour vous obliger, j'irai volontiers.

— Ma foi, tu es un brave garçon. Je te ferai une *voiture* pour ta peine.

— Merci, cela pourra me convenir aussi quelque jour. Les hommes sont faits pour s'entr'aider. Il vous manque encore un ouvrier?

— Oui.

— Mme Pasche vous donnera bien René, qui fend du bois devant chez elle.

— Saperlote! tu as là une bonne idée. Je n'y pensais pas. J'y vais. Villioud et René sont amis.

Au lieu donc de se rendre au minage, Charles rebroussa chemin, posa sa bêche, avertit son père et lui dit de prendre patience s'il n'était pas là à midi juste; puis il se munit d'une fourche et se rendit à grands pas chez Belot. Comme il tendait déjà du foin à l'ou-

vrier de Villioud sur l'un des chars, le père Belot et René arrivèrent.

— Il faut avouer, dit ce dernier à Villioud, que tu es un drôle d'homme. Pourquoi ne pas m'appeler en passant devant chez nous? Je serais venu tout de suite. Et ça va bien, du reste?

— Parfaitement.

— Est-ce toi qui montes sur le char, ou moi? On fera les deux chars ensemble; ça ira plus vite.

— Si tu veux prendre la fourche, j'arrangerai le foin.

Le second char étant placé à quelque distance du premier, René eut bientôt rempli les échelles, pendant que Villioud ôtait sa blouse et sa montre; après quoi celui-ci grimpa sur le char pour étendre le foin par lits réguliers et serrés. Appelé aussi comme aide, Joaquint prenait le fourrage sur le tas général dans la grange et le lançait de là-haut sur le plancher, d'où le père Belot le poussait dehors. Là Charles et René l'enlevaient avec leurs fourches, au milieu d'une épaisse et lourde poussière qu'ils aspiraient par la bouche et par les narines.

Au bout d'une demi-heure, Cornélie, un petit bonnet blanc sur la tête, apporta du vin pour rafraîchir les hommes, et chasser la poussière qu'ils avalaient. Elle offrit le premier verre à Charles.

— Sers seulement ceux de l'autre char, lui dit-il; je ne suis pas pressé de boire.

— A tout seigneur tout honneur, mon cher, lui répondit-elle. N'es-tu pas venu le premier? le premier tu boiras, ne t'en déplaise.

— A ta santé, Cornélie. Merci ; je n'en veux pas davantage pour le moment.

L'ouvrier de Villioud fut ensuite abreuvé largement, puis Cornélie se rendit vers les deux autres.

— A la tienne, ma toute belle, lui dit René en portant le verre à ses lèvres Donne-m'en un second. Là, merci. — Eh ! là haut ! tu n'as pas soif ?

Villioud répondit du milieu d'une brassée de foin :

— On dirait que tu as envie de m'étouffer ! Tu me lances le foin par-dessus la tête.

— Tu veux donc boire ?

— Certainement, et à la santé de Mlle Cornélie.

— Tiens donc ! *veille-toi* la bouteille.

René la lança de manière à ce que Villioud la reçut dans la main, sans en verser une goutte, bien qu'elle n'eût pas de bouchon. Ensuite, il lui jetta le verre. Cornélie attendit que Villioud pût lui rendre les objets fragiles en se baissant au bord du char. Elle s'approcha pour les recevoir, mais pendant qu'elle avait les bras en l'air, René ne manqua pas de lui passer un des siens autour de la taille, ce qui fit rire Villioud aux éclats.

— Voyez un peu le malin drôle ! dit-il. Je ne te croyais pas si habile à saisir l'occasion. Je parie que tu es coutumier du fait. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Cornélie ?

— Oui, c'est un rusé ; mais on le remettra à sa place, ajouta-t-elle. Et comme René se retournait de l'autre côté, elle lui prit lestement son chapeau et le lança sur le char. Villioud laissa retomber du foin sur

la tête nue de René, et Cornélie lui en jeta à son tour ni peu ni trop, puis elle s'enfuit en courant à la maison.

Lorsque les chars furent *pressés*, Lothaire arriva pour dîner. Il engagea Charles et René à se mettre à table avec la famille et Villioud; mais ils refusèrent, alléguant, l'un, que son père l'attendait ; l'autre, que sa maîtresse ne comprendrait rien à son absence, puisqu'il était venu sans avoir pu l'avertir. Ils partirent donc ensemble, emportant les remerciements du père Belot, et Charles en particulier les salutations amicales de Cornélie.

— Alors, dit René à celle-ci : à moi, rien?

— Tu t'es servi toi-même, mon bel ami, en me jouant un tour.

— Ne me l'as-tu pas rendu ?

— Sans doute, je ne garde jamais ce qui ne m'appartient pas, dit-elle en regardant Villioud.

— Eh bien, à la bonne heure. Sans rancune, au moins ! ajouta-t-il en tendant la main droite.

— Qui parle de rancune? Comme si l'on ne te connaissait pas !

Charles ne disait rien ; il pensait que c'étaient là des manières et un langage peu distingués, qui, selon les caractères et les occasions, peuvent n'avoir aucune importance, ou bien contenir en germe de mauvais principes, dont le développement graduel et irrésistible mène parfois très loin.

Au moment de se séparer de Charles, René lui dit :

— Ah, ça ! ce que j'étais chargé de te dire l'autre soir, c'est que nous comptons sur toi, quand même tu

n'as pas mis de vin au tonneau de la Jeunesse. La chose est entendue ; il y en a assez pour tous.

— Non, merci, René. Mon parti est pris. Je ne rentrerai pas dans les divertissements publics. Ma vie est trop sérieuse : j'ai trop de devoirs à remplir, pour que je puisse les abandonner de cette manière.

— C'est donc tout de bon que tu refuses. Permets-moi de te dire franchement que tu as tort. A ton âge tu ne devrais pas te singulariser. Qu'en auras-tu de plus, en fin de compte? Tu passeras pour *mômier*, voilà tout.

— Ce n'est pas une si grave injure, non méritée d'ailleurs. L'important, pour moi, c'est de devenir un véritable chrétien comme ton oncle. Tu serais si heureux, si tu voulais aussi t'approcher de Dieu sincèrement ; il y a tant de bonheur à l'aimer, à faire sa volonté.

— Mon cher ami, reprit René, mon oncle est un digne et excellent homme ; je l'aime et le respecte comme s'il était mon père ; mais, à notre âge, il était aussi partisan des danses que moi. Crois-tu donc qu'il ne se soit pas amusé pendant sa jeunesse ? Et aujourd'hui, pourquoi trouve-t-il mauvais pour nous ce qui était bon pour lui à vingt ans ? Crois-moi, Charles ; laisse-là toutes ces idées creuses, et viens te divertir avec nous. Nous avons de jolies filles, tu verras comme elles seront charmantes dans leur costume de bal.

— Adieu, répondit Charles. Je connais le chemin dont tu parles ; il est tout bordé de fleurs ; mais il

cache des précipices, et je veux faire mon possible pour ne pas y tomber.

« Il est pris, se disait René en continuant seul ; mon oncle l'a converti. C'est une affaire faite. Quel dommage, pourtant ! et quelle bêtise ! »

CHAPITRE X

UNE OUVERTURE

La décision de Rosette, relativement à la danse, fit de la peine à Amy Lorand. Il avait espéré d'elle autre chose ; mais il se souvenait aussi d'avoir été jeune, adonné aux plaisirs de ce genre, et il savait qu'il faut du courage pour se sortir d'un tourbillon qui vous attire d'autant plus vite que le cœur est, au fond, d'accord avec l'entraînement général. — Mais Rosette avait paru si convaincue de la vérité de ce qu'il dit un soir sur ce sujet ; elle le remercia si cordialement de sa visite et de ses paroles chrétiennes, qu'il avait pu la croire plus avancée qu'elle ne l'était réellement. En voyant son neveu tout joyeux de pouvoir la conduire au bal et d'être chargé de lui faire plaisir, de l'amuser, l'oncle finit par se dire que René plaisait

peut-être à Rosette, et que la mère de celle-ci ne répondrait pas par un refus s'il la demandait pour lui.

Un soir, peu de jours avant la fête, il eut la visite de René. Amy Lorand venait justement de réfléchir à cela et s'en préoccupait. Il faisait froid dehors ; un vent de montagne, soufflant sur la plaine, annonçait l'arrivée de décembre, si bien nommé *frimaire* dans le calendrier de la première république française. Les bois étaient dépouillés; les oiseaux chanteurs, absents ou silencieux. Les bœufs et les vaches mettaient leur manteau d'hiver, ce poil épais, rude, qui se rebrousse en arrière sur le dos et leur donne l'air d'animaux sauvages. Dès ce moment de l'année, le renard tient à sa peau ; il ne se montre plus de jour dans le voisinage des habitations. S'il est chassé dans les bois, il ne sort du fourré que pour traverser un chemin, et encore a-t-il soin de donner un coup d'œil sur la voie pierreuse, avant de descendre le talus et de la franchir lestement. S'il tombe de la neige et qu'elle reste tendre un jour ou deux, les chasseurs montagnards suivent la trace des martes, jusqu'à ce qu'ils en trouvent une dans le vieux nid haut perché d'un écureuil ou d'un oiseau de proie. On ne peut la voir d'en bas ; mais elle y est certainement, car la trace finit au pied de l'arbre. Le nid reçoit une décharge de grenaille, et l'animal, blessé ou seulement effrayé, le quitte à l'instant pour trouver la mort au moment où il met pied à terre. Il vaut la peine de rapporter à la maison cette belle fourrure. Mais c'est une chasse fatigante, d'une réussite douteuse et qui, en tout cas, exige une parfaite

connaissance des localités à parcourir ainsi que des habitudes de ce petit carnassier.

Puisqu'il fait froid à la rue, rentrons chez Amy Lorand. Ecoutons la conversation entre l'oncle et le neveu.

— Bonsoir, mon oncle. Quel temps de chien ! Ah ! vous avez bien fait de mettre le fourneau et de l'allumer. Vous aurez plus chaud, avec moins de bois, que si vous aviez continué le feu sur la plaque de mollasse. Chez nous, Mme Pasche ne me permet pas encore de placer le fourneau. Quand elle a une idée, on ne peut pas facilement la lui ôter. Elle n'aime pas les poëles de fer ; cette forte chaleur lui fait mal à la tête.

— Mme Pasche est bien maîtresse de faire ce qu'elle entend dans sa maison, répondit simplement Amy. Et voilà donc Rosette décidée à te suivre dimanche à la danse ?

— Oui, ça me fait bien plaisir, surtout puisque je suis accepté pour la conduire.

— J'aurais bien préféré pour vous deux une décision plus sage. Mais puisque vous ne voyez pas de mal à vous divertir de cette manière, allez ! Vous ferez vos expériences. Moi aussi, je me suis amusé à votre âge ; si je goûtai parfois dans ces amusements quelque plaisir de peu de durée, j'y trouvai la source de bien des chagrins, dont j'ai souffert pendant longtemps. Mais personne ne me donna le conseil de m'abstenir, et de nourrir mon esprit et mon cœur de choses meilleures. Rosette Pasche et toi, vous avez

été avertis ; malgré cela, vous préférez marcher dans ce que la Bible appelle le chemin large. Plaise à Dieu que vous n'y demeuriez pas toujours !

— Finalement, quel mal voyez-vous à s'amuser comme nous comptons le faire ?

— Aucun, si tout se passe d'une manière honnête et convenable. Ce qui est à redouter, ce sont les tentations, les excès, de quelque nature qu'ils soient. Et il est presque impossible que vous ne fassiez pas des excès. Quand un jeune homme a trop bu, il n'est plus maître de lui-même. Si déjà, lorsque vous êtes de sens rassis, vous avez entre garçons et filles des rapports assez libres, des causeries nocturnes, peut-être même des familiarités peu convenables, comment résisterez-vous aux mauvais penchants, lorsque vous serez excités par le vin ? Toi, René, tu dois plus qu'un autre te tenir sur tes gardes. Je vois que tu t'emportes facilement ; tu es passionné ; rien, dans tes sentiments, ne te pousse à demander à Dieu de te préserver du mal ; tu te crois fort et ne comptes que sur toi-même. Cela me fait parfois trembler pour toi. Réfléchis à ta position et à la mienne. Si tu allais me faire un chagrin, je ne m'en consolerais pas.

— Je n'ai pourtant rien fait, mon oncle, pour que vous ayez de moi une si mauvaise opinion.

— C'est vrai. Mais je connais la faiblesse humaine, et, je te le répète, je vois à Croset des choses qui ne me plaisent pas. — Ces jeunes filles, qui se promènent de nuit, ces causeries un peu dans tous les recoins du village, tout cela n'a guère bonne façon. Si ton

cœur était fixé, si tu avais une bonne et franche inclination, je serais moins en peine.

— Eh bien, puisque vous parlez de ça, mon oncle, je vous avouerai que j'en ai une d'inclination.

— Tant mieux, si c'est vrai; mais peut-être te fais-tu illusion à toi-même?

— Illusion! une drôle d'illusion!

— Penserais-tu vraiment à Jenny Gottrau?

— A Jenny? oh! pour ça, non, quoiqu'elle soit beaucoup plus jolie que Rosette. Je peux bien causer avec Jenny Gottrau, sans que cela porte à conséquence. C'est Rosette que j'ai choisie, et je l'aurai, si ça dépend de moi.

— Tu ne pouvais sans doute faire un choix meilleur; mais c'est placer ton ambition bien haut. Pour une fille de village, Rosette est riche; toi, tu n'as rien, ou à peu près rien.

— Alors, mes bras, mon intelligence, mon travail, tout ce que je fais pour la maison, ce n'est rien!

— Si bien, c'est quelque chose; c'est même beaucoup; mais, au fond, ce n'est que ton simple devoir.

— Vous pensez qu'un domestique ordinaire prendrait les choses à cœur comme je le fais? Allez-en donc chercher de ces domestiques!

— Ceux qui ne le font pas sont de mauvais serviteurs, incapables, maladifs, ou manquant de conscience. Mais nous déplaçons la question. Aimes-tu véritablement Rosette, comme la personne que tu désires de tout ton cœur avoir un jour pour ta femme, c'est-à-dire pour n'être qu'un avec elle?

— Oui, je ne serai content que lorsque je l'aurai.

— Dieu veuille donc te rendre digne d'elle par toute ta conduite, et disposer ses sentiments en ta faveur ! Ce mariage me ferait un vif plaisir. M'autorises-tu, dans l'occasion, à parler de tes intentions à Mme Pasche ?

— Certainement ; je vous en serai reconnaissant.

— Va dormir maintenant, et que Dieu te conduise ! Si tu le prends pour ton guide, tu ne marcheras pas dans le sentier du mal.

— Bonsoir, mon oncle, dit René en se levant ; je veux bien écouter vos conseils, car vous êtes bon pour moi.

Comme il rentrait à la maison, Mme Pasche et Rosette lui trouvèrent quelque chose de plus doux, de plus serein qu'à l'ordinaire. Quand elles surent qu'il avait passé la soirée avec son oncle, elles ne furent plus étonnées de le voir si bien disposé.

Dans l'après-midi du lendemain, à l'heure où les femmes prennent le café au village, Amy Lorand vint chez Mme Pasche avec l'intention de lui en demander une tasse. Il pensait y voir aussi Rosette et causer un peu avec elle ; mais elle était allée avec Cornélie et d'autres jeunes filles à ***, pour acheter divers objets de toilette. Amy ne trouva donc que la veuve. René était occupé à la grange. Le café et le lait fumaient sur la table, prêts à être versés dans des tasses blanches à cercle vert. Soit que le voisinage du foyer allumé y fût pour quelque chose, soit que la visite d'Amy Lorand ne laissât pas d'être agréable à la veuve, il est

de fait que celle-ci avait de belles couleurs aux joues en ce moment, et que toute sa personne conservait encore un grand charme extérieur. Comme sa fille, Mme Pasche savait toujours être bien mise et d'un extérieur irréprochable.

— Monsieur Amy, dit-elle en le voyant entrer, vous prendrez bien une tasse de café avec nous? le voilà sur la table.

— Très volontiers, je venais vous la demander. Mais vous n'avez pas Rosette?

— Non, je suis seule cette après-midi avec René. Il faut l'appeler, ajouta-t-elle en ouvrant la fenêtre : — René! venez goûter.

— Je vais, merci, répondit-il.

— Je suis au moins bien aise, dit Amy, de voir que mon neveu est poli en vous répondant. Il ne l'est pas toujours avec vous, autant que je le désirerais.

— Peut-être ; mais c'est un brave garçon et un excellent travailleur. S'il devait nous quitter, nous aurions bien de la peine à trouver son pareil pour nos affaires.

— J'espère qu'il restera longtemps chez vous, reprit l'oncle, qui cessa aussitôt de parler, car on entendit le pas de René dans la cour, et en deux enjambées il eut grimpé l'escalier.

— Ah! mon oncle, bonjour! Je ne vous savais pas ici.

— C'est bien possible : tu ne sais pas encore tout, et d'ailleurs j'arrive. Par extraordinaire, il m'a pris envie d'une tasse de café au lait, et Mme Pasche a la bonté de me l'offrir.

René eut bientôt avalé sa portion et redescendit l'escalier aussi vite qu'il l'avait monté. Amy Lorand reprit l'entretien au sujet de son neveu.

— Oui, dit-il, René m'a montré hier au soir de la confiance. Je ne demande pas mieux que d'y répondre et de lui être utile, car, après tout, c'est mon unique parent rapproché. Je compte bien lui laisser ce que je possède; mais, quoique sa conduite soit bonne, je voudrais lui voir faire des progrès dans la piété. Son cœur est encore plein de l'amour du monde et de la recherche des plaisirs. Tout serait gagné avec lui s'il comprenait que, sans la connaissance vraie de Jésus, il n'y a pas de bonheur véritable ici-bas. Il en est très loin, le cher garçon.

— René est jeune; il travaille beaucoup; c'est encore assez naturel qu'il aime à s'amuser. Vous savez que Rosette s'est décidée pour la danse?

— Oui, cela m'a fait de la peine, je l'avoue. Une décision contraire eût peut-être engagé René à suivre son exemple, tandis que c'est elle qui suit le sien. Je ne la blâme pas. Chacun doit agir selon qu'il est pleinement persuadé en son esprit. Mais puisque nous parlons de ces jeunes gens, je dois vous mettre au courant de ce que René m'a dit hier au soir. Il m'a avoué qu'il se sent une vive inclination pour votre fille. C'est une chose bien grave, pour vous et pour eux. J'ai pensé que je devais vous en prévenir tout de suite. J'ignore quels sont les sentiments de Mlle Rosette; je ne sais même pas si elle est instruite de ceux de René.

— Oui, elle les connaît; René lui a parlé.

— Et que pense-t-elle ?

— Elle dit qu'elle est tout à fait libre. Je ne crois pas que René lui déplaise formellement ; mais je suis sûre qu'elle ne l'aime pas encore.

— Et quant à vous, madame Pasche, de quelle manière verriez-vous un engagement de cette nature avec mon neveu? Il est important que je connaisse dès à présent votre pensée sur ce point.

— Eh bien, dit la veuve avec une émotion visible, je la laisserai libre de suivre ce que son cœur lui dira.

— Je vous en remercie vivement, pour mon neveu et pour moi. — Ce que nous venons de dire, restera entre nous. Nous nous engageons à n'en parler, ni vous à Rosette, ni moi à René; il vaut mieux que leurs sentiments se développent sans aucune influence de notre part. Si cela ne vient pas du côté de Rosette, il faudra que René quitte votre maison et votre service. Je lui trouverai une place à l'étranger. Si votre fille s'attache à lui, s'il sait gagner son cœur, nous n'aurons alors, vous et moi, qu'à demander à Dieu de les bénir.

Mme Pasche était trop émue pour pouvoir répondre. Deux grosses larmes coulaient sur ses joues pendant qu'Amy parlait ainsi. Mais ces larmes avaient pour lui un langage bien plus éloquent que des paroles.

— Je vous comprends et nous sommes d'accord, dit la veuve au bout d'un moment, après avoir passé un mouchoir sur son visage.

— Adieu, madame, et au revoir! dit Amy en se le-

vant. Il vaut mieux que votre fille ne me trouve pas ici à son arrivée.

Quand le visiteur fut dans le chemin du village, la mère s'enferma dans sa chambre et donna un libre cours à ses larmes. Elle le pouvait bien, la pauvre femme ! Car celui qui venait de la quitter était le même qu'elle avait oublié autrefois, pour épouser le père de Rosette.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XI

LA MÈRE EMPRUNTEUSE

De retour chez lui, Amy Lorand ralluma le feu de son poêle et ne tarda pas à se plonger dans ses réflexions sur la démarche importante qu'il venait de faire. Maintenant, il pouvait compter sur l'assentiment moral de la veuve aux désirs de René. C'était un grand succès obtenu sans peine. Que René se montrât digne de Rosette et les choses marcheraient bien pour lui. Mais là était le difficile, vu le caractère du jeune homme.

Les larmes de Marie Pasche avaient rappelé à Amy celles qu'ils versèrent ensemble lorsqu'il s'éloigna du pays avec l'espoir de lui offrir quelque jour une position acceptable. Ce beau rêve s'était évanoui. Pressée par ses parents, obsédée de divers côtés, Marie Loiseul, à vingt ans, rendit à l'absent sa liberté, et donna sa

main à un homme riche, beaucoup plus âgé qu'elle, et d'ailleurs bon et affectueux. Aujourd'hui, Amy la retrouvait libre, bien conservée, presque belle encore, mais avec des devoirs positifs de mère, comme il en avait aussi à l'égard de son neveu. Puis, les besoins de son âme n'étaient plus les mêmes qu'autrefois. Des convictions nettes, bien arrêtées dans son esprit, dirigeaient sa vie. Marie Pasche, au contraire, n'avait pas beaucoup changé : religieuse extérieurement, aimable femme de paysan, sans rien de plus marqué. On a pu voir déjà que sa fille était douée d'un caractère fort, avec plus de profondeur.

Cependant, Amy Lorand n'avait pu se retrouver en tête-à-tête avec Marie Pasche, et parler comme il l'avait fait, sans éprouver aussi une vive émotion. Son vieux cœur d'homme lui disait que, les jeunes gens une fois mariés, il pourrait peut-être proposer à Marie Pasche de venir habiter sa maison et embellir le reste de sa vie. Couler ensemble des jours d'automne, même ceux de l'hiver de l'âge, dans une mutuelle affection, n'est pas la moins belle part de l'existence humaine. Quand on est deux pour s'aimer, pour s'encourager, pour se promener au soleil s'il fait beau, ou passer la soirée à causer et à lire, le cœur s'épanouit de joies pures, paisibles, et bénit l'Auteur de toutes grâces, Celui qui, même dans la vieillesse, couronne de biens ses enfants. On peut appliquer à deux époux heureux sur les bords de la tombe ce vers d'un poëte qui s'adresse à l'océan :

Les jours sont doux près de tes flots amers !

Toutefois, Amy Lorand ne s'arrêta pas longtemps à nourrir cette idée et à la caresser. Sa confiance en René était trop peu solide pour qu'il voulût penser beaucoup à lui-même avant de voir ce qu'il en serait des affaires de son neveu. Et d'ailleurs il sentait que pour épouser Marie Pasche, il faudrait préalablement l'amener à une communauté de pensées, de sentiments, de besoins intellectuels et religieux qu'elle ne partageait peut-être pas. Enfin, se dit-il, même si je pensais à elle plus tard, qui sait si elle voudrait du sort que je pourrais lui offrir? Les larmes qu'elle a versées aujourd'hui n'étaient peut-être que pour sa fille.

Souky Meroud venait chaque jour faire une partie du ménage d'Amy Lorand; le reste, il le mettait en ordre lui-même. Les causeries interminables de la vieille femme l'ennuyaient parfois beaucoup. Il avait beau lui défendre de recommencer de longues histoires sur les gens de Croset, Souky trouvait toujours un prétexte pour les reprendre ou en faire de nouvelles. C'était une gazette en permanence quand elle était là. Elle causait, causait toujours en relavant, balayant, tracassant d'un endroit à l'autre. Sans le vouloir du tout, Amy se trouva peu à peu au courant d'une foule de choses qu'il eût ignorées s'il avait eu pour chambrière une autrefe mme. Et naturellement la pauvre Souky disait plus volontiers le mal que le bien, parce qu'il y en a toujours beaucoup plus à raconter.

— Je ne comprends pas, lui dit un jour son mari, non, en vérité, je ne comprends pas où tu apprends ce qui se passe au village et par le monde : tu ne lis

jamais rien, pas même le *Petit Courrier* quand Deschamp me le prête ; tu ne vas chez personne, excepté chez M. Amy Lorand, et tu sais toujours un tas de choses que j'ignorais. Ça m'étonne, tout également ; M. Amy n'est pourtant pas un babillard ?

— Ah ! répondit-elle, pour ça non qu'il n'est pas babillard ! Il n'ouvre presque pas la bouche devant moi, si ce n'est pour me dire de me taire, et qu'il ne faut pas médire du prochain. Je lui réponds alors que je ne médis pas : je raconte simplement ce que disait la Jeanne Cuicui à la fontaine, pendant que je lavais mon légume et qu'elle écurait sa *seille* noire et son *bagnolet* moisi. C'est celle-là qui est une causeuse! Elle sait tout, elle a tout vu, tout entendu. Son torchon de rizette ne frotte pas plus vite sur le bois, que sa langue sur ses gencives. Elle vous passe les gens en revue, mieux qu'un général ses soldats. Ce matin, par exemple. elle m'a appris une chose fort triste... — Fais donc attention au lait ; le voilà qui monte ; dépêche-toi de le verser dans ce pot.

D'après cet échantillon, le lecteur peut juger de ce qu'Amy Lorand devait entendre de la bouche de Souky quand elle était chez lui. Heureusement la ménagère avait aussi des temps de silence. Durant plusieurs jours de suite, elle se bornait à lui dire bonjour en entrant et en sortant, sauf ce qui était d'absolue nécessité pour le dîner du maître de la maison. Elle allait ainsi d'un extrême à l'autre, en fait de conversation. Sans cette soupape de sûreté, tout bon et patient qu'il était, Amy Lorand eût sauté en l'air bien

des fois depuis un mois. Toujours content et d'humeur placide, Joaquint laissait couler le torrent tant qu'il avait de l'eau, après quoi, il concluait par une réflexion juste et honnête, où sa locution favorite ne manquait jamais de trouver place au commencement ou à la fin, parfois même aux deux endroits.

Le soir en question, les réflexions d'Amy Lorand furent interrompues par une visite qu'il n'attendait pas. Pour la première fois, la mère de Jenny Gottrau vint frapper à sa porte. Amy s'empressa d'ouvrir.

— Bonsoir, monsieur Lorand, dit cette femme ; auriez-vous la bonté de m'accorder un moment d'entretien ? Je voudrais vous parler de quelque chose.

— Entrez ; voilà une chaise.

Pourvu qu'il ne soit pas question de sa fille et de René ! pensa l'oncle en la faisant asseoir.

— Merci bien, monsieur Lorand. Je venais auprès de vous de la part de mon mari, pour vous prier *d'un* service, mais ce ne serait pas pour longtemps ; seulement quinze jours ou trois semaines. Nous avons un porc à vendre, bien joli ; mon mari pense qu'il pèse au moins deux cents ; mais comme il mange tant bien à présent, nous trouvons que ce serait dommage de ne pas le garder jusque vers Noël. C'est un bressan croisé, qui a le poil aussi fin qu'une souris : vous savez que c'est la toute bonne espèce. Nous en avons un autre, son camarade, bien joli aussi ; une femelle, moins pesante naturellement que le mâle. Pourtant, le fruitier pense qu'elle ne va pas loin des deux cents livres non plus, parce qu'elle est profonde sur le de-

vant. Alors, celle-là, nous la gardons pour nous, sauf un jambon qu'on vendra. Quand nous avons acheté ces deux animaux, le mois d'avril passé, ils n'étaient pas plus gros que des chats : comme vous voyez, ils ont bien profité; mais nous avons eu beaucoup de pommes de terre, et aussi de l'orge et du blé noir. C'est pour vous dire, monsieur Lorand, qu'on n'a rien sans peine en ce monde. Nous n'avons pas pu les payer en entier, et maintenant, le marchand qui les a vendus ne veut plus attendre pour le reste qu'on lui doit. Il nous a écrit qu'il passera demain matin et qu'il compte sur notre argent, sans quoi, il menace mon mari de reprendre un des cochons pour se payer. Jugez quel affront ce serait pour nous ! mon mari n'a pas osé vous en parler lui-même: cette lettre du marchand l'a tout bouleversé. Monsieur Lorand, vous qui êtes bon et charitable, voudriez-vous nous prêter, pour un mois au plus, les soixante francs dont nous avons besoin ? Nous vous en payerons l'intérêt, comme de juste, et vous nous rendrez un grand service. Je vous dis la chose telle qu'elle est.

Amy avait écouté ce long discours avec quelque impatience ; la demande d'emprunt lui était désagréable ; il ne savait trop que faire. Mais d'abord il répondit :

— Vous auriez mieux fait de vendre votre porc et de payer ce que vous devez au marchand ; c'est encore le conseil que je vous donne. Quand on peut se tirer d'affaire par soi-même , sans recourir à un emprunt, cela est bien préférable.

— Certainement, monsieur Lorand ; nous n'aimons

pas à emprunter ; mon mari a horreur des dettes. Mais si nous vendions notre bête comme ça subitement, ce serait une perte. D'ailleurs, nous ne saurions pas à qui la vendre, d'ici à demain matin. Si vous vouliez l'acheter, à prendre dans un mois, et nous faire l'avance que je vous demande, cela nous conviendrait.

— Qu'en ferais-je ? un homme qui vit seul n'a pas besoin de deux cents livres de porc salé.

— C'est clair. Monsieur Lorand, faites-nous ce service, je vous prie. Nous en serons reconnaissants.

— Je ne puis absolument pas me mettre sur le pied de prêter ainsi de l'argent, reprit Amy ; je trouve que vous n'avez pas agi d'une manière raisonnable dans cette affaire. Vous y avez mis un amour-propre déplacé. Mais je veux bien, pour une fois, vous tirer d'embarras. Voici les soixante francs que je vous prête pour un mois, sans intérêt, mais sous la condition qu'à l'avenir vous agirez avec plus de sagesse et de conscience.

— Je vous le promets ; cela n'arrivera plus. Vous nous faites un bon service. Dieu vous en récompensera.

— Ce n'est pas du tout en vue d'une récompense que je consens à votre demande. Je suis bien aise de pouvoir vous obliger ; mais, je le répète, il me serait absolument impossible de recommencer une autre fois.

— Faut-il vous faire un billet sur papier timbré ?

— Non, deux lignes sur papier ordinaire, avec la signature de votre mari.

La femme reçut les trois pièces de vingt francs et les mit dans sa poche.

— Maintenant, monsieur Lorand, je voudrais vous prier encore d'une chose. Vous connaissez Jenny, ma fille aînée. La voilà sur ses dix-huit ans. Nous voudrions lui trouver une bonne place, mais pas trop loin. On dit que c'est si dangereux pour les jeunes filles, quand on les envoie à l'étranger dans de grandes maisons; et malheureusement on en a plus d'un exemple dans la commune. Par hasard, Jenny est une fille sur qui l'on peut compter. Elle a été élevée dans de bons principes et a un charmant caractère. Outre qu'elle a du goût pour la cuisine, elle sait bien travailler de ses doigts. Si vous entendiez parler d'une jolie place dans les environs, chez des gens comme il faut, je me recommande.

— A cet égard, je ne puis guère vous être utile; j'ai été si longtemps absent du pays, que je ne connais presque plus personne dans les localités voisines. Mais puisque vous me parlez de votre fille, je dois vous dire qu'une fois placée comme domestique, elle devra renoncer à beaucoup de choses qu'on permet ou qu'on tolère au village, mais qui sont formellement défendues dans une bonne maison. On ne lui permettra, ni d'aller danser, ni de s'arrêter pour causer dans la rue, etc., etc.

— J'en serai bien aise, monsieur Lorand, car je n'approuve pas cela. Pour quant à la danse, pendant qu'une fille est encore chez son père et sa mère, on ne peut pas la priver de cet amusement. Toutes les filles d'ici vont

danser, même Rosette Pasche. Celles qui ne voudraient pas y aller seraient mal vues de la Jeunesse. Une fois placées chez des maîtres, c'est différent ; il faut qu'elles obéissent. — Monsieur a eu bien du plaisir à retrouver son neveu René ? c'est un si gentil garçon, le plus fort ouvrier du village, sans faire tort à personne, pas même à votre voisin Charles Maubert. René a une bonne place chez la Marie Pasche ; mais il pourrait gagner le double à l'étranger : il le dit lui-même. Bonsoir, monsieur Lorand ; encore mille fois merci. Ne soyez pas en peine pour votre argent ; il vous sera fidèlement rendu. Je me recommande pour ma fille.

— Oui, nous en reparlerons.

La femme Gottrau retourna chez elle bien contente. Amy regrettait plus ou moins d'avoir prêté les soixante francs ; mais pendant qu'il avait écouté le long discours de cette personne insinuante et habile parleuse, il s'était souvenu de cette parole : Ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi : et il ne voulut pas lui fermer sa bourse, le jour même où il venait d'obtenir pour son neveu une réponse bien autrement importante.

Dans la matinée du lendemain, le marchand de porcs ne manqua pas d'arriver chez les Gottrau. Le mari étant à l'ouvrage aux champs, ce fut la femme qui reçut l'étranger.

— Je viens, dit-il, chercher la réponse à ma lettre.

— Oui, monsieur Désarpions ; cela presse donc beaucoup ?

— Comment ! voilà huit mois que j'attends. Trou-

vez-vous que ce n'est pas assez ? faut-il vendre à un an de terme ?

— Ecoutez. Disons les choses comme elles sont : vous nous avez vendu les cochons dix francs trop cher.

— Pas tant d'histoires ! madame Gottrau, payez-moi, ou j'en fais saisir un. N'ont-ils pas prospéré ? Voyons-les un peu.

— Pendant longtemps ils n'ont pas bien mangé ; vous les aviez échauffés en chemin. — C'est soixante francs que mon mari vous redoit ?

— Oui, et un quarteron de blé noir pour l'intérêt.

— Oh ! bien oui, par exemple ! on vous en donnera, du blé noir. Il faudrait savoir où le prendre. — Voilà quarante-cinq francs que mon mari m'a dit de vous remettre. On vous payera les quinze qui restent à la fin de l'année, quand vous reviendrez. Vous nous amènerez plus tard deux *bétions,* mais pas aussi chers que les derniers.

Pour se conserver la pratique des Gottrau, Désarpions consentit à ce qui lui était proposé, toutefois en se promettant bien de retrouver l'intérêt de son argent sur le prix des nouveaux bressans qu'il fournirait et se ferait payer comptant.

Les quinze francs gardés par la mère devaient servir à payer la robe blanche de Jenny et quelques autres menus objets de toilette, destinés à embellir le minois déjà fort agaçant de la jeune fille. Il fallait encore cinq francs pour payer sa part du déjeuner général. On les trouverait, dût-on vendre des provisions de ménage absolument nécessaires.

Il y a des mères faites comme cela. M'accusera-t-on d'exagération, si je dis qu'elles préparent elles-mêmes la ruine morale de leurs enfants, et que la misère et l'angoisse ne peuvent manquer d'être leur partage, avant qu'il soit longtemps?

CHAPITRE XII

MAISON DE DEUIL

C'était le vendredi matin. Il ne restait plus qu'un jour avant celui où garçons et filles iraient au bal public. Dès le samedi au soir, le robinet devait être mis au tonneau, déposé dans le voisinage d'Amy Lorand et de Charles Maubert. Une opération aussi importante ne pouvait avoir lieu qu'en présence de tous les garçons, à grand renfort du tambour, au son redoublé de la grosse caisse, et le verre à la main. On terminait la semaine de cette manière.

Oh ! la boisson, la boisson ! plaie affreuse de notre pays ! Qu'attendre d'un peuple qui se croit volontiers le premier du monde, et dont la génération masculine, à peine sortie des écoles, se livre déjà à l'intempérance qui abrutit ? Peu de temps s'est écoulé depuis qu'on a promis solennellement de vivre « dans la tempérance,

la justice et la piété, » et voilà qu'on est bien décidé à fouler aux pieds cette promesse. Pourquoi donc la faire? Nul ne vous y forçait. Ou bien, dites que vous avez confirmé l'engagement pris à votre égard lors de votre baptême uniquement pour être libres d'agir ensuite à votre guise, pour n'être plus considérés comme des enfants. Liberté et patrie! Belle devise assurément. Mais pour un grand nombre d'hommes : liberté de boire! patrie de la cave et du cabaret! — Je désespère de la démocratie, quand je vois les jeunes citoyens d'une république prendre un tel chemin. Cela me fait trembler pour mon pays, si béni de Dieu jusqu'à maintenant. Nous avons vu dans quel abîme la France est tombée dernièrement. Elle aussi se croyait la première entre toutes les nations. Prenons garde à nous. L'épée de Dieu est suspendue sur la tête de tout peuple adonné aux jouissances matérielles et qui méprise ses commandements. La liberté politique ne dure pas toujours, mais toujours et partout l'intempérance fut une ruine du corps et de l'âme pour tous ceux qui s'y livrent. Les morts prématurées, suites de l'abus du vin, se comptent par centaines, par milliers dans le canton de Vaud. Qu'est-ce que cela fait à ceux qui ont vu la fin des ivrognes? Rien. La fosse est recouverte : allons prendre un verre à la cave ; allons boire une bouteille au cabaret. A votre santé! Le défunt était un *bon vivant*.

Ailleurs, c'est l'eau-de-vie qui tue plus vite; l'absinthe qui rend fou; la bière qui avachit; les mauvaises mœurs qui dessèchent la vie; l'orgueil et la

vanité sous toutes les formes. Le pape de Rome, un pauvre pécheur tel que nous, ne s'est-il pas fait déclarer infaillible, sans crainte des jugements de Celui qui seul est saint et ne se trompe jamais !

L'humanité progresse, dit-on ; nous marchons à la conquête de toutes les nobles idées. Cela est vrai, dans un sens très général. Mais la guerre, la guerre affreuse, horriblement sanglante et barbare au centre de l'Europe, est-elle aussi une conquête de la civilisation ? N'est-ce pas, au contraire, la conquête de toutes les misères morales, et peut-être celle de la misère matérielle dans un temps plus ou moins court? Comme aux jours de Jean-Baptiste, la cognée est mise à la racine des arbres. Tout ce qui ne porte pas de bon fruit est coupé et jeté au feu. Hélas ! Depuis que cette parole retentit dans le désert de Judée et par toute la terre, les hommes n'en ont pas moins suivi la voie large qui, déjà ici-bas, conduit à la perdition.

Continuons notre histoire. — Décembre arrivait avec ses gelées pendant la nuit, son air piquant durant le jour. Ce vendredi-là, vers les huit heures du matin, Charles Maubert se rendait au minage qu'il faisait pour Amy Lorand. Il ne lui restait plus qu'un fossé de quelques toises à retourner. Son père avait manifesté le désir de rester au lit jusqu'à son retour, qui avait lieu à midi. Charles lui donna donc son déjeuner et partit. Seul dans cette maison d'où montaient chaque jour des prières au Seigneur, le père Maubert pensait à la grâce que Dieu lui avait faite en lui donnant

un si bon fils pour le soigner. « Mais je lui suis un bien grand embarras dans sa vie, » se disait-il parfois. Ouvrant le Nouveau Testament toujours à sa portée, il lut le récit des souffrances et de la mort de Jésus, puis il continua jusqu'à la fin de l'évangile. Jamais il n'avait aussi bien compris que le Christ a tout accompli et qu'il est vivant pour la justification du pécheur qui croit en lui. Sa lecture terminée, il se mit à prier. En ce moment, Amy Lorand ouvrit la porte donnant sur la rue et demanda s'il pouvait entrer.

— Oui, sans doute, répondit le paralytique. Vous me trouvez dans un état d'âme bien joyeux, continua-t-il. Je crois que Jésus est le Christ, le Sauveur du monde. Voyez, chacune de ces paroles me semble vivante. Les prières de mon fils sont exaucées ; bénissez avec moi le Seigneur. Il a eu pitié d'un pauvre pécheur. S'il n'a pas guéri mon corps, comme il le fit pour le malade de Béthesda, il a racheté mon âme de la condamnation et il me dit aussi : Vas en paix ; tes péchés te sont pardonnés.

En écoutant ce vieillard devenu croyant, Amy Lorand bénissait Dieu. Il avait la conviction que le Saint-Esprit descendait dans l'âme de cet affligé, pour y faire sa demeure, la réjouir et la sanctifier. Les moments trop courts qu'il passa là furent pour lui-même une bénédiction. Quand il sortit de la maison, ce fut pour aller annoncer à Charles une si bonne nouvelle.

Le père Maubert continua d'élever doucement son cœur à Dieu ; son regard cherchait en esprit la croix

de Jésus, la vue de Jésus; il écoutait les dernières paroles du Sauveur et s'en nourrissait.

Lorsque Charles fut de retour, son père avait les mains jointes, les yeux fermés. La paralysie, montant au cerveau, y avait posé sa main glacée; le cœur avait cessé de battre. Affranchi du péché, dégagé de son enveloppe terrestre, l'esprit s'était élevé aux demeures du ciel. A la dernière heure, Jésus était venu chercher un des siens, destiné à la vie éternelle.

Charles poussa un cri et se jeta à genoux vers le lit. Il sanglotait encore, lorsque Amy Lorand entra aussi. D'un regard il comprit tout. Prenant Charles par la main, et de l'autre lui montrant le ciel :

— Courage, lui dit-il. Nous irons aussi vers le Seigneur quand il nous appellera, et là-haut nous retrouverons votre père. Rendons grâces de ce qu'il a cru du cœur en Jésus. Il a quitté ce monde en paix, heureux pour toujours; dans la présence de Dieu, il jouit du repos des saints.

— Oui, oui, je sens bien tout cela, disait Charles; mais je n'ai pas reçu la bénédiction de mon père; je n'ai pu le soigner dans ses derniers moments.

— Cher ami, soyez sûr qu'il n'a pas été seul. Quand je l'ai vu, il vivait déjà dans le ciel. J'ai le ferme espoir qu'il est parti sans agonie, dans une parfaite paix, et qu'il vous a béni.

La nouvelle de la mort subite du paralytique se répandit en peu de temps dans le village. Mme Pasche fut une des premières à venir serrer la main à l'orphelin et lui témoigner de la sympathie.

— Pauvre enfant! dit-elle en parlant de Charles avec Amy Lorand qui l'accompagnait au retour chez elle, le voilà seul maintenant.

— Oui, comme moi, répondit Amy; mais celui qui vit dans la communion de Jésus n'est jamais seul.

— Voulez-vous, monsieur Lorand, dit Rosette qu'ils trouvèrent à la fontaine devant la maison, dire à Charles mes amitiés? Je me mets bien à sa place. Mais il est heureux de vous avoir pour l'encourager et le consoler. Vraiment, si je n'avais pas promis d'aller avec les jeunes gens après demain, je crois que je dirais non aujourd'hui. Cette mort assombrit toute la fête.

— Et pourquoi donc? reprit à l'instant René qui était aussi là. Charles n'est pas des nôtres. Son père étant infirme, la mort est pour lui une délivrance.

Amy regarda son neveu et ajouta :

— Une délivrance, oui, certainement; mais parce qu'il avait donné son cœur à Dieu avant de mourir. Toute autre mort n'est pas une véritable délivrance, car de l'autre côté du tombeau le pécheur rencontre la justice de Dieu. J'espère bien, René, que vous aurez des égards pour votre camarade en deuil. L'ensevelissement aura lieu dimanche, à deux heures; Charles m'a chargé de te prier d'y assister.

— A deux heures! mais ça va porter à trois pour le moins et ce ne sera terminé que vers les quatre heures. Or, c'est à ce moment-là que nous nous réunissons pour la danse.

— Oh! René, dit Rosette, comment pouvez-vous

parler ainsi? Vous me donneriez presque l'idée que vous manquez de cœur. Qu'est-ce que cela fait donc de commencer une heure plus tard? Cela me semble, au contraire, bien convenable. Tenez, rien que ce que vous venez de dire me dégoûte de la danse pour dimanche. Est-ce qu'on ne pourrait pas la renvoyer de huit jours?

— Mais c'est impossible! continua René sur un ton assez voisin de l'emportement. Les musiciens sont engagés; les viandes commandées. Tout est prêt. Ça ne se renvoie pas ainsi. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'on danse le jour d'un enterrement: qu'est-ce que cela peut faire au mort?

— Rien, en effet, dit l'oncle; mais je suis bien de votre avis, Rosette. Par ce seul détail, vous voyez déjà un côté fâcheux des divertissements de cette nature, dans un village où tous les habitants sont presque des voisins. Ce n'est pas par manque de cœur que René s'est exprimé comme il vient de le faire, j'en suis convaincu; il subit le poids du joug qu'il a chargé sur ses épaules, le joug des amusements mondains. Il verra que tout n'est pas plaisir à le porter. Charles sera sensible à l'expression de votre sympathie; au revoir.

Quand il y a un mort dans une maison, il est d'usage qu'une personne veille pendant la nuit. Joaquint offrit ses services dans ce but; Charles accepta, depuis minuit seulement, son désir étant de rester debout jusqu'à cette heure. Amy vint passer la soirée avec lui. Le jour suivant, il lui fut aussi en secours de plu-

sieurs manières. Dans les quarante-huit heures qui précèdent un enterrement, il est tant de choses, tant de détails qu'on ne peut négliger! Un ami, pour ces tristes préparatifs, est doublement précieux.

Le samedi au soir, quand la nuit fut venue, on entendit tout à coup résonner le tambour et la grosse caisse dans le village. Peu à peu, le bruit se rapprocha du quartier habité par Amy Lorand.

— Ce sont les jeunes gens qui viennent mettre le robinet à leur tonneau, dit Charles.

— Mais pensez-vous qu'ils oseront faire un tel tapage devant votre maison? Cela me semble impossible.

— Ils le feront; vous en aurez la preuve dans un instant.

— C'est un scandale! dit Amy, dans un sentiment de vive indignation.

— Ils n'en savent pas davantage. Je ne puis leur demander de cesser le bruit.

— Eh bien, j'irai leur parler, s'ils viennent.

Le bruit grandissait de seconde en seconde; au bout d'une ou deux minutes, il devint si fort que les fenêtres vibraient dans la maison.

— Ce sont de vrais sauvages! dit Amy en se levant. Quelle indignité!

— Laissez-les, monsieur Lorand; laissez-les, croyez-moi. Ils ne vous comprendraient pas et se moqueraient de vous. Dans un moment ils auront fini.

Amy se rassit. En effet, les roulements et les coups de tampon cessèrent. Mais on causait tant et plus à la rue, à voix si haute et si criarde, qu'on aurait pu

supposer une dispute. Bientôt le tambour de basque résonna de nouveau, avec des redoublements de bruits et de voix. N'y pouvant plus tenir, Amy vint à la rue.

Il y trouva une vingtaine de garçons en blouse : l'un portait une lanterne; deux autres des arrosoirs de ferblanc. René, dans la cave, mettait le robinet, goûtait le vin et faisait passer le verre à ceux qui allaient et venaient. Il y en avait qui chantonnaient des refrains joyeux ou burlesques. D'autres disaient des plaisanteries. Les arrosoirs étant remplis et la cave fermée, ceux qui avaient aidé René dans son opération revinrent avec lui dehors. Le tambourinage allait recommencer de plus belle, lorsque Amy Lorand appela son neveu.

— René, dit un des compagnons, voilà ton oncle qui te demande.

— Me voici.

— Ecoutez-moi tous un instant, s'il vous plaît, reprit Amy.

On fit silence.

— Vous savez, dit-il, qu'il y a un mort, là, vis-à-vis, et un de vos camarades dans l'affliction. Ne comprenez-vous pas qu'il est malséant de faire un bruit pareil devant une maison de deuil? Je croyais que vous l'auriez senti de vous-mêmes. Quand vous reviendrez ici, ne prenez pas, je vous en prie, ces instruments avec vous. Respectez mieux les convenances. Vous saurez aussi à votre tour ce que c'est que la tristesse et le deuil ; et vous ne voudriez pas qu'on eût l'air de ne vous accorder aucune sympathie.

Ce n'est pas Charles Maubert qui m'envoie auprès de vous, ne le pensez pas. Je suis venu de mon propre mouvement. René, je compte sur toi pour que le bruit ne recommence pas ici.

— C'est pourtant l'usage, dit Jean-Jules Julliard, qu'on vienne au tonneau avec la grosse caisse et le tambour. Ça se fait toujours. Nous sommes bien fâchés que Charles Maubert ait perdu son père, mais nous n'en pouvons pas davantage.

— Oui, mon oncle a raison, dit René. Nous pouvons très bien ne battre la caisse qu'à une distance raisonnable de la maison.

— En route, marche!

Ce commandement, donné par Lothaire, fut exécuté à l'instant. Bientôt après:

— Musique!

Et tambour de rouler, grosse caisse de résonner.

« Voilà donc ce que j'ai fait aussi à vingt ans, se disait Amy, resté seul à la rue. Pourquoi condamnerais-je ces jeunes gens! Mais comment les a-t-on élevés? Et quels sont les principes de leurs parents? Personne dans leurs familles n'a donc essayé de leur faire comprendre l'inconvenance, la grossièreté de leur procédé? Alors, il ne faut plus s'étonner s'ils savent à peine saluer un supérieur qu'ils rencontrent. Ils n'ont pas même la plus simple notion du respect qu'on doit aux morts. Ah! c'est triste! triste! Il faudrait enseigner à ces jeunes hommes l'Abc de l'éducation. Par quel bout s'y prendre et comment leur être utile? »

Pendant qu'Amy faisait ces réflexions, la troupe joyeuse arrivait au cabaret avec sa provision de vin pour la soirée. On ouvrait ainsi la fête. Bientôt Jean-Jules Julliard ne put s'empêcher de dire à haute voix, en s'adressant à René:

— Sais-tu bien que le discours de ton oncle sentait le mômier d'une lieue. Ma foi, qu'il ne s'avise pas de nous venir sermonner de la sorte un autre jour! Ses opinions sont bonnes, mais pour les gens de l'autre monde. Vive la liberté!

Puis il se mit à chanter:

Encore un demi-pot de vin,
Pour nous remettre;
Pour nous remettre,
Encore un demi-pot de vin,
Pour nous remettre tous en train!

Veille à côté de ton père mort, chrétien dans la tristesse. Je préfère cent fois le deuil, tel qu'il est dans ton âme, à toutes les folles joies de cette jeunesse. Il y a une grande paix pour ceux qui aiment le Seigneur. Pour eux, toute épreuve est bénie. Ne portons pas envie aux insensés, mais considérons la fin des choses visibles. Il reste un repos pour le peuple de Dieu, comme il y aura jugement sur tout homme, quand la dernière trompette sonnera.

CHAPITRE XIII

CORTÉGE NOIR ET CORTÉGE BLANC

Le lendemain, les filles et les garçons de Croset n'eurent pas l'idée d'aller au culte le matin, et Rosette pas plus que les autres. C'est déjà un effet malsain de ce qui se prépare pour l'après-midi. Il faut s'occuper de toilette et de divers arrangements dans la maison. Des visites sont attendues; d'autres peuvent venir vous surprendre: il faut être en mesure de les recevoir. Après le dîner qui réunit la jeunesse à l'auberge, quelque ancienne femme de chambre de grande dame viendra coiffer celle-ci et celle-là, car il ne s'agit pas de faire cette difficile opération soi-même. C'était bon pour nos grand'mères, de vraies paysannes, mieux portantes et bien plus belles que ne le sont aujourd'hui nos *demoiselles* de village. On dansait alors en plein air et de grand jour. Chacun se mettait de la

ronde. Ce temps-là date à peu près du déluge; on n'en parle plus. C'est aussi alors qu'on plongeait dans la grande fontaine la fille qui se conduisait mal. Son séducteur était chargé d'élever l'enfant; la loi l'adjugeait au père, comme étant le plus coupable des deux. Nous avons changé tout cela, comme dit Molière; et bien d'autres choses dont il est inutile de parler ici.

A deux heures et demie, le cortége noir partit lentement de la maison Maubert pour le cimetière. Rosette mit la tête à la fenêtre, comme le convoi passait devant chez elle. Les traits et l'expression de Charles la frappèrent singulièrement. Il marchait seul, tête nue, après le cercueil. Il y avait quelque chose de si soumis et, en même temps, de si profondément affligé sur son visage, que Rosette ne pouvait en détacher le regard. Quelle différence avec la figure sèche, un peu dure et distraite, de René! Celui-ci avait presque l'air de trouver qu'on n'allait pas assez vite. Le pasteur et Amy Lorand fermaient la marche des invités; après eux, suivaient des gens du village: pères de famille, vieillards appuyés sur un bâton, ou jeunes hommes à l'entrée de la carrière. Comme c'était dimanche, à une heure convenable pour tous, un grand nombre d'hommes étaient venus au cimetière, à la suite des parents et amis, tous affublés d'affreux et inutiles manteaux noirs. Le pasteur profita de cette réunion pour adresser quelques paroles à ses paroissiens, près de la tombe; il les engagea sérieusement à se préparer pour le dernier jour, qui viendrait bientôt pour plusieurs de ceux qui se trouvaient là.

Le retour à la maison prit moins de temps, et bientôt la musique joyeuse remplaça sur la voie publique le bruit lugubre du cortége noir marchant au pas dans un complet silence.

A Croset (je soupçonne que c'est à peu près partout la même chose), lorsqu'il y a danse publique et fête de la jeunesse, les garçons du village se réunissent devant le cabaret. Placés deux à deux, et les musiciens en tête de la colonne, ils se rendent d'abord chez la fille la plus éloignée de la salle du bal. Celle-ci sort de sa maison, prend le bras du cavalier qui l'attend à la porte, et entre avec lui dans les rangs. Même chose a lieu pour toutes les filles, et toujours avec de joyeuses fanfares.

Quand ils arrivèrent chez Rosette, elle venait d'avoir un moment de tristesse bien pénible. Elle fut sur le point de pleurer lorsqu'elle entendit la musique tout près de leur maison. Il lui semblait qu'elle aurait eu plus de véritable plaisir à causer avec Amy Lorand, même à rester seule avec sa mère, qu'à se rendre au bal avec René. Sa vue fit une sensation agréable à toute cette jeunesse, car c'était une compagne de fête, retrouvée après deux années de deuil et d'abstention. En toilette simple, mais qui lui allait fort bien, Rosette avait quelque chose de fin, de distingué, qui frappait tout de suite. Pour compléter la réunion, il ne manquait plus que Jenny Gottrau et Cornélie Belot. Celle-ci était magnifique, une sorte de reine. Comme Calypso, elle avait presque la tête de plus que ses compagnes. Son cavalier Jean-Jules

Julliard, étant aussi de haute taille, le couple fut remarqué des gens qui se tenaient sur la porte des maisons à les voir passer.

Lorsque Jenny fit son apparition, ce fut un cri général de surprise. Elle avait des fleurs dans ses cheveux blonds, bouclés naturellement, et à peine retenus derrière par une résille. Sa fraîche toilette la transformait.

Lothaire tendit la grosse manche de son paletot brun bordé de noir au bras arrondi de la jeune bergère dont les mains, nécessairement un peu *mâchurées* en dedans, paraissaient deux fois plus minces qu'à l'ordinaire, sous des gants de chevreau tourterelle. Evidemment, par la fraîcheur et l'éclat de son teint, par sa jolie figure et ses magnifiques cheveux, sa taille souple et légère, Jenny Gottrau éclipsait toutes les autres jeunes filles de la bande. René ne fut pas le dernier à le remarquer, on peut en être certain. Rosette, qui commençait à se trouver à l'aise, lui dit comme ils marchaient:

— Qu'elle est jolie, Jenny! ne trouvez-vous pas? Sa toilette blanche lui va si bien!

— Oh! voilà, répondit-il: oui, mais pas plus qu'aux autres. En tout cas, pas plus qu'à *toi*, lui dit-il à l'oreille. Puis il lui serra un peu le bras. Rosette le regarda d'un air presque sérieux:

— Qu'à *vous*, qu'à *vous*, reprit-il; je me suis trompé, et sans doute que je me tromperai encore souvent de la même manière: il faut me le pardonner.

Avant d'arriver à l'auberge où l'on allait ouvrir le

bal, le cortége rencontra l'oncle Amy, qui se promenait. René le salua d'un très bon air; Rosette aussi. Il y répondit par un signe de tête amical, comme pour leur dire : Soit, amusez-vous, mais avec modération. Son regard s'attacha particulièrement sur Jenny, quand elle passa près de lui, dans sa taille fine, et avec des bottines brillantes dont les semelles effleuraient à peine le sol.

« Ils sont jeunes, se dit-il en continuant sa promenade; j'ai été jeune aussi. Je ne dois pas les condamner. Mais sauront-ils garder une mesure convenable dans leurs amusements? Si ces forts garçons boivent trop, comment n'oublieront-ils pas les égards dus à de jeunes filles? Mais je suis bien étonné de voir Jenny Gottrau dans une toilette si élégante, quand sa mère ne savait où prendre soixante francs pour payer une ancienne dette! »

Dans son honnêteté et sa droiture de principes, Amy Lorand ne pouvait supposer qu'une partie de son argent eût servi à payer les ajustements de la jolie personne. Qu'aurait-il pensé, s'il avait su que Mme Pasche avait aussi prêté quinze autres francs à la femme Gottrau, pour la circonstance actuelle? C'était pourtant comme cela. Le désir de faire paraître Jenny à son avantage aveuglait cette mère insensée. Elle était comme possédée du désir de la voir briller.

Amy Lorand vint rejoindre Charles Maubert, qu'il espérait trouver seul chez lui maintenant. Il voulait lui proposer une promenade à quelque distance du village; le temps était joli, les chemins secs. Amy pen-

sait que cela ferait du bien à Charles; mais il trouva toute une compagnie chez le jeune homme. Des cousins, un oncle qui ne venait jamais le voir, et d'autres parents éloignés, étaient encore là, buvant, causant de tout au monde, excepté du défunt, dont la fosse était à peine recouverte. — Si le souvenir des hommes célèbres et des grands de ce monde passe au bout de peu de jours, celui d'un pauvre paralytique dure à peine quelques instants. Notre terre est la grande oublieuse de tous. Chacun le sait; nous le voyons tous les jours; et malgré cela, il est des hommes assez pétris de vanité pour croire à l'immortalité de leur nom et de leurs œuvres. L'immortalité! elle n'appartient qu'à Celui dont la demeure est une lumière inaccessible. Tout souvenir humain porte en lui la loi de mort et doit périr avec le temps.

Les parents venus chez Charles Maubert pour la triste cérémonie, se trouvaient très bien maintenant autour de la bouteille et en présence des restes de la collation offerte aux invités. Ils se servaient eux-mêmes, engageant l'orphelin à trinquer avec eux, dans une occasion solennelle qui ne se verrait plus ici-bas. C'était aussi, à leur yeux, une manière d'honorer le défunt, qui avait tant souffert avant de mourir.....

Que dire à de tels hommes? Ils avaient bien écouté le culte fait par le pasteur, et certes, celui-là était « un beau ministre, pouvant faire un discours d'un quart d'heure, sans même regarder une seule fois sa *palette*. » Mais ce qu'il avait dit de la grâce de Dieu envers les pécheurs, de ses jugements sur ceux qui

la méprisent et la repoussent, de la certitude prochaine et inévitable de la mort, tout cela était déjà bien loin de leur esprit. Amy Lorand ne leur disait rien, car il ne voulait pas jeter les perles devant les pourceaux. Il essayait de causer avec Charles, lorsque les autres ne le questionnaient pas. Enfin, deux des parents commencèrent à se lever, comme s'ils allaient partir ; mais ils prirent encore un verre étant debout et causèrent de nouveau un bon moment de cette manière, ce qui embarrassait bien davantage Souky Meroud, venue pour mettre les manteaux et attacher les crêpes. Elle était impatiente de leur voir à tous les talons et ne savait comment s'y prendre pour expédier ces harpies, lorsqu'elle dit tout à coup :

— Je crois qu'il n'y a plus de vin dans les bouteilles; je vais donc en débarrasser la table, n'est-ce pas, Charles ?

— Comme vous voudrez.

Immédiatement elle s'approcha des buveurs et enleva les bouteilles, parmi lesquelles une était pleine.

— Attendez, ma brave femme, attendez un instant, dit un des hommes assis; il y a encore du vin dans cette bouteille; donnez-la-moi. Nous la boirons à la santé de nous tous et du cousin.

Quand ce fut fait, chacun se leva. L'un alluma sa pipe, l'autre un cigare. Ils partirent enfin, comme des gens bien repus, mais qui, si on les en avait pressés, auraient volontiers passé encore deux heures à godailler dans cette maison mortuaire, au risque d'en sortir en trébuchant.

Quand on voit des choses pareilles, on se demande si ces gens ont une âme et ce qu'ils en font. Nous portons l'Evangile aux païens, aux sauvages, aux cannibales des îles Fidji, et certes nous ne faisons que notre devoir; mais qui saura parler au milieu de nous comme il le faudrait, pour réveiller ce peuple? La vraie mission est à nos portes; elle est sous notre toit. Le temple, c'est souvent le désert; les cloches et les sermons, des cymbales retentissantes. Il faut des hommes nouveaux, une prédication nouvelle qui frappe le cœur, atteigne la conscience et amène le pécheur à Jésus-Christ. C'est la mort qui règne parmi nous, la grande et terrible mort spirituelle. Les cimetières ne renferment que des ossements; nos campagnes et nos villes sont habitées par des multitudes qui n'ont de chrétien que le nom, que la forme extérieure et encore pas toujours. La vie est absente; la foi n'existe pas. En Californie, le prédicateur prêche au milieu des places publiques, dans les rues, dans les repaires des joueurs et des voleurs. Il nous faudrait des hommes tels que le missionnaire américain Taylor, qui disait un jour à son auditoire de San-Francisco: « Je n'ai pas choisi de texte pour mon sermon; vous le trouverez à cinquante pas d'ici, mort-ivre et couché dans la boue. »

Charles Maubert accepta avec plaisir la proposition d'Amy Lorand, bien que le soir commençât à venir. Ils se dirigèrent du côté d'une colline assez élevée, d'où la vue est fort belle à cette heure du jour, même en hiver. Cette colline est rapide, inclinée au midi. Sur

sa pente chaude, on a essayé la culture de la vigne, qui n'y réussit pas trop mal. Au sommet, se trouve un bosquet de chênes ; et derrière, un plateau avec des champs enfoncés et des prairies artificielles qui s'étagent par degrés. A droite, des ravins demi-boisés, au fond desquels est une source abondante qui sort de terre sans bruit et ne tarde pas à mettre en activité des moulins et des scieries. A gauche, le sol est aussi très déclive. En avant, mais beaucoup plus bas, un bois rejoint la plaine, après de nombreuses ondulations. Le sapin y élève sa pyramide sombre à côté du hêtre au dôme élargi et du chêne élancé dont les branches sont presques verticales. Cette belle forêt cachait autrefois sous ses ombrages un petit lac maintenant desséché. Les cigognes y faisaient des haltes au printemps, lorsqu'elles retournent au nord. La sarcelle y couvait ses œufs dans les herbes aquatiques. En été, le renard s'y promène de plein jour ; les pigeons y roucoulent ; le loriot répond au promeneur qui contrefait son chant dans les taillis.

Nos deux amis grimpèrent au sommet de ce grand tumulus naturel. On dit qu'il y a là un ancien cimetière dont les tombes, peu profondes, sont toutes placées dans la direction de l'orient. Le cultivateur les renverse en minant le sol ; il jette au fond de sa tranchée les ossements qui ne sont pas réduits en poussière, et se sert des dalles brutes qui les entouraient pour construire des murs de soutènement. Puis, il plante des ceps de vigne. Quand il a récolté du vin, il en vend une partie et garde l'autre pour son usage

habituel, ainsi que pour les grands jours de mariage, de baptême et d'enterrement.

Arrivés là-haut, Amy Lorand et Charles Maubert jouirent d'un très beau spectacle. La plaine s'étendait à leurs pieds dans toute sa longueur, même loin par delà Genève. Un coucher de soleil magnifique embrasait le ciel de ce côté-là. Les reflets de cette grande coloration illuminaient les hautes Alpes. On n'entendait aucun bruit, excepté le murmure du ruisseau, coulant rapide au fond du vallon ou se brisant sur les rouages des usines.

C'était un soir paisible et doux, après une journée douloureuse. Charles sentait si bien que son père était avec Dieu, loin de toute souffrance et recueilli de devant le mal! Peu à peu, l'ombre remplaça la lumière au couchant, le jour baissa partout, l'air devint très vif.

— Retournons à la maison, dit Amy Lorand; je ferai du thé; vous en prendrez avec moi. Nous causerons ou lirons vers mon foyer, pendant que les jeunes gens de Croset s'amusent à leur manière. Quelle joie ce serait pour moi, si René partageait un jour nos sentiments! et je ne puis m'empêcher de penser aussi que Rosette Pasche eût mieux fait de ne pas aller à la danse.

Charles n'ajouta rien sur ce sujet; il descendit la colline avec Amy et passa le reste de la soirée avec lui, dans une intimité presque filiale.

CHAPITRE XIV

MAUVAISE LUNE

A la salle du bal, les jeunes gens étaient joyeux. Ils se livraient au plaisir de la danse avec une sorte d'entraînement frénétique. La foule n'était pas considérable : une cinquantaine de personnes du village et quelques garçons et filles des localités voisines. Villioud se trouvait seul de son hameau assez éloigné. Il arriva de bonne heure chez les Belot, où Lothaire l'avait invité à souper. Jean-Jules Julliard eut d'abord quelque peine à lui céder Cornélie pour les danses promises ; mais comme cela ne peut se refuser sans qu'il en résulte des animosités et que d'ailleurs c'était chose arrangée d'avance, il finit par y consentir sans se faire trop presser. Villioud pouvait aussi être une bonne pratique pour les vaches que Jean-Jules ou son père amèneraient plus tard de Fribourg ou des Ormonts. Donc,

il fallait bien se garder de l'empêcher de danser avec Cornélie Belot. Avec Rosette, René se montra parfaitement convenable; en général, il le fut avec tous dans le commencement de la soirée. On voyait qu'il cherchait à prendre position, ou plutôt à garder celle que lui faisait sa jeune maîtresse en l'acceptant pour son cavalier. Il la céda de bonne grâce à plus d'un qui voulait danser avec elle : à Villioud, à Lothaire, à Julliard qui paraissait y tenir beaucoup, à d'autres encore. Rosette causa un peu avec tous ces garçons et put se convaincre que René était pour le moins aussi intelligent, aussi bien doué qu'aucun d'eux; que même il s'exprimait mieux. Pour la figure et la tenue, René était sans contredit l'un des plus distingués. Une seule chose fut désagréable à Rosette; c'était l'air assuré et familier de Jenny lorsqu'il dansait avec elle. On aurait pu penser que Jenny se considérait comme ayant un droit quelconque sur lui. C'est que, il faut le dire, le premier baiser que René lui avait pris au pressoir, pendant les vendanges, avait été suivi de plusieurs autres dans leurs causeries nocturnes. René ne pensait pas qu'il y eût là le moindre mal; de telles marques d'amitié entre jeunes gens du même village ne tiraient pas, selon lui, à conséquence, et surtout pas avec Jenny Gottrau. Avec Rosette, c'eût été comme le gage d'une affection à la vie et à la mort. Avec Jenny, René pouvait bien rire et s'amuser, causer à la brune, l'embrasser, et cependant songer sérieusement à obtenir Rosette pour sa femme. Il y a des cœurs d'hommes faits comme cela; il en est de plus

méprisables encore, même chez des gens du reste *très bien élevés*.

Au commencement de la soirée, Rosette éprouva une satisfaction réelle à se retrouver avec la jeunesse dont elle avait cessé de faire partie depuis deux ans. De toutes parts on lui témoigna le plaisir d'un retour sur lequel on n'avait pas compté positivement; elle en fut flattée et jouit de se voir si bien accueillie. On lui sut gré de n'être point fière : une fille aussi riche, qui danse avec le domestique de sa mère, montre par là qu'elle sait estimer les pauvres gens. Il est vrai que René est le neveu d'un oncle dont il sera l'héritier, et cela arrange bien les affaires. Voilà ce que pensaient la plupart des danseurs et des spectateurs.

Entre neuf et dix heures, Rosette éprouva tout à coup un vif sentiment de tristesse, à la suite d'une pensée qui lui traversa l'esprit. « Où allons-nous, nous tous qui sommes ici, » s'était-elle dit; « moi, René et les autres, où allons-nous? Voudrions-nous mourir dans la disposition où nous sommes? Ah! non, certainement. » Puis, comme une ombre qui passe, l'image de Charles Maubert accompagnant le cercueil de son père, se présenta devant ses yeux; elle vit le jeune homme en deuil, brisé de cœur, mais calme et paisible, marcher lentement, tête nue, vers le lieu d'où l'on ne revient plus. Son imagination et sa conscience furent saisies par cette apparition intérieure, à tel point que René dut lui dire deux fois de suite :

— C'est à notre tour maintenant; qu'avez-vous, Rosette, et à quoi pensez-vous?

— Pardon, je songeais, en effet, à quelque chose de bien sérieux.

La valse emporta les pensées de la jeune fille.

En ce moment même, sa mère allait recevoir une visite dont nous devons rendre compte au lecteur.

— Est-il permis d'entrer? dit un homme qui, mettant la main sur le loquet de la porte, ouvrit sans plus de façon. Bonsoir, madame Pasche.

C'était le père Julliard. Un feutre brun sur la tête, bordé d'un ruban noir et blanc, rayé en travers comme le ventre d'une couleuvre, l'habit traditionnel du paysan qui fréquente les foires au bétail, savoir une veste en grosse milaine rousse à pans larges et arrondis; le pantalon et le gilet de même étoffe; un air souriant, bien doux et bien flatteur, mais faux comme le diable: tel se présentait à cette heure tardive le rusé maquignon.

— Bien le bonsoir, répéta-t-il; je vous fais mes excuses de venir vous importuner quand c'est déjà tard; peut-être que cela vous gêne. Mais je serais bien aise, oui vraiment, si cela ne vous dérange pas trop, de causer un moment avec vous d'une chose à laquelle je pense depuis longtemps. Aujourd'hui, depuis midi, j'y ai pensé encore plus qu'à l'ordinaire, oui vraiment.

— Asseyez-vous, monsieur Julliard; ne restez pas là debout, répondit la veuve, assez étonnée d'un tel préambule. J'attends Rosette et René dans un moment.

— Ah! oui; ils sont à la danse avec mon fils Jean-Jules. Ces jeunes gens font bien de s'amuser un peu.

Et ça va toujours bien, madame Pasche? Il vous fait si bon voir!

— Je vous remercie. Chez vous aussi cela va bien?

— Oh! oui, très bien, grâce au bon Dieu. J'ai donc pensé comme ça, madame Pasche, de vous faire une proposition. Je vous la fais le cœur sur la main, oui vraiment; et si je ne vous en ai pas parlé plus tôt, c'est que j'attendais une occasion favorable. Aujourd'hui, comme je vous le dis, j'y ai beaucoup pensé depuis midi, et enfin, ce soir, je me suis décidé. Ce serait donc pour vous proposer une double alliance de famille. Vous savez que je suis dans une assez belle position; j'ai du bien de terre, de l'argent gagné et j'en gagne par mon commerce de bestiaux. Mon fils Jean-Jules, vous le connaissez; un tant brave garçon, du plus charmant caractère, et qui est expert sur les vaches encore plus que moi. Eh bien donc, ce serait pour vous proposer d'accorder votre fille à mon fils. Jean-Jules viendrait prendre en main les affaires et s'établir chez sa femme; et alors, ma bien chère madame Pasche, il vous faudrait consentir aussi à me rendre heureux en venant diriger mon ménage. Ma fille aînée, Louise-Anne, se mariera quand le moment sera venu; la cadette suivra plus tard: vous voyez comme tout s'arrangerait au mieux pour nos deux familles. C'est du fond du cœur que je vous fais cette proposition, oui vraiment.

Tel fut le discours du père Julliard. Quand il vendait ou achetait une vache, il en faisait de plus moëlleux encore; les expressions de tendresse la plus vive ne

lui coûtaient aucun effort. Dans le cas présent, l'affaire était plus difficile et d'un genre absolument à part de ses opérations de commerce. La veuve répondit :

— Monsieur Julliard, je suis fort honorée, et ma fille le sera aussi, de votre proposition ; Rosette répondra pour ce qui la concerne. Quant à moi, je n'ai pas l'intention de me remarier, malgré tout ce que votre offre peut avoir d'agréable.

— Vous y réfléchirez, madame Pasche, vous y réfléchirez. Ne prenez pas une décision si prompte. Ce serait si pénible pour moi ! Si votre fille se marie, — et il est évident qu'elle ne restera pas dans le célibat, — si donc votre fille se marie, vous serez bien seule. La solitude n'est pas faite pour vous, chère madame Pasche. Et puis, souvent un gendre n'est pas très aimable, excepté mon Jean-Jules ; il peut avoir une mauvaise tête. Enfin, je crois que nous nous conviendrions très bien, les uns et les autres.

— C'est possible ; mais je ne puis vous donner une autre réponse.

— Vous réfléchirez, vous réfléchirez, j'en veux garder le bon espoir. Là-dessus, je vous souhaite une bonne nuit. S'il vous convenait d'échanger votre rouge tiquetée contre ma belle noire à plaques blanches, — la Rose, vous savez, — qui a le veau de huit jours, c'est à votre service. Je ne vous demanderais qu'un petit retour et ne ferais cela que pour vous absolument.

— Merci ; j'en parlerai à ma fille ; mais je crois que nous avons assez de lait maintenant.

— C'est tout à votre service. A propos, ce jeune

homme que vous avez pour domestique, fait tout de bon la cour à Jenny Gottrau.

— Comment ? que voulez-vous dire ?

— Oh ! oui ; on les voit souvent ensemble, causer et rire, même après le coucher du soleil. Au reste, ça ne me regarde pas. Encore une fois, bonne nuit, madame Pasche. Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence sur nos affaires ; je sais qu'on peut compter sur vous.

A l'horloge du village, dix heures venaient de sonner. Rosette alla prendre un châle déposé à l'auberge et dit à René que c'était l'heure de rentrer à la maison.

— Mais nous reviendrons ?

— Non, pas moi.

— Quel dommage ! enfin, je dois vous obéir.

René plaça lui-même le châle sur les épaules de Rosette, lui offrit son bras et s'en vint avec elle. Une lune douteuse, blanchâtre, éclairait à demi le ciel, voilé çà et là de nuages gris. En sortant d'une salle de bal, il faisait froid à la rue.

— Eh bien, Rosette, regrettez-vous d'être venue avec nous, — avec moi ? dit René en serrant un peu son bras sous le sien.

— Non, pas précisément ; j'ai eu du plaisir pendant quelques heures. Cependant, je crois que j'ai dansé aujourd'hui pour la dernière fois.

— Ne dites pas une chose pareille ! Pour moi, je n'ai jamais été si heureux que ce soir, ajouta-t-il ; et en disant cela, il entoura de son bras gauche la taille de Rosette, qui ne put l'en empêcher.

— Vous m'avez promis de m'expliquer ce qui avait pu faire de la peine à ma mère, dans un mot que je prononçai un soir, dit-elle en essayant, mais en vain, d'ôter le bras de René.

— Oui, je vous le dirai, à une condition.

— Laquelle ?

— Celle-ci.

Et avant que Rosette pût se couvrir le visage d'une main, René lui avait pris un gros baiser, presque sur les lèvres.

— C'est lâche, ce que vous faites, René. Sachez bien que je n'y ai point consenti. Si vous abusez de votre force et de votre position de cette manière, je vous le déclare, il n'y aura jamais d'affection possible entre nous. Je veux pouvoir être confiante, où que nous soyons. Et respectée : entendez-vous ?

— J'entends, oui, Rosette, j'entends comme un garçon qui revient de la danse avec une fille qu'il aime, et trop heureux pour ne pas le lui témoigner.

— Je n'ai pas besoin de ces témoignages. Voyons, expliquez-moi ce que je veux savoir.

— Eh bien, ce n'est pas une chose si terrible, après tout. Dans sa jeunesse, mon oncle aima une fille qui lui donna beaucoup d'espoir. Il alla à l'étranger pour se faire une position et revenir l'épouser ensuite. Deux ans plus tard, elle était mariée avec un autre, qui était riche et fut accepté en l'absence du premier. Mon oncle ne s'en est jamais consolé à fond. Comprenez-vous, maintenant ?

— Oui, sans doute. Qui était cette fille ?

— Ah ! je ne veux pas la nommer.

— Est-elle encore vivante ?

— Certainement.

Rosette fit quelques pas sans reprendre la conversation, puis elle s'arrêta.

— René, dit-elle avec sérieux, mais d'une voix douce et amicale : ôtez votre bras; je veux marcher libre.

— Je l'ôterai en entrant à la maison ; jusque-là, je dois et je veux vous protéger, vous garder à moi.

— Vous êtes le plus fort, soit. Je ne puis me débattre dans la rue.

— Vous ferez très bien. Mais ne comprends-tu pas, Rosette, ne sens-tu pas combien je t'aime ?

— Non, répondit-elle vertement, comme ils ouvraient la porte de la maison. Je crois, au contraire, que vous ne m'aimez pas comme j'ai besoin d'être aimée, et j'ai le sentiment que vous ne me serez jamais rien de plus. Voilà ce que je pense en ce moment.

— Merci, mademoiselle. Alors ce serait entre nous deux comme autrefois entre mon oncle et votre mère. J'espère pourtant bien que non, car j'en mourrais de chagrin.

— Bonsoir !

C'était le père Julliard, qui, descendant l'escalier, rencontra les jeunes gens à leur arrivée.

« Puisqu'elle se laisse prendre ainsi par la taille, pensa le brocanteur de vaches, ce gaillard en fera sa femme un jour. Jean-Jules et moi, nous sommes enfoncés. Ah ! continua-t-il, en cheminant du côté de sa demeure, quand il n'y a qu'une veuve et sa fille dans

une maison, avec un bien de terre à cultiver, comment les choses pourraient-elles marcher ! C'est impossible. Voyez-vous ce polisson de René ! Au reste, les filles sont bêtes; et la mère compte évidemment sur l'héritage de l'oncle, qui peut vivre encore parfaitement bien trente-cinq ans. »

Dès que Rosette fut entrée dans sa chambre, elle changea de toilette. Au bout de peu d'instants, elle revint à la cuisine, en costume très simple, et se disposa à souper.

— C'est donc décidé que vous ne revenez pas avec moi? dit René, en lui voyant une robe brune, et un petit foulard rouge sur les cheveux.

— J'ai toujours dit que je quitterais la danse à dix heures.

— Pourtant, toutes les autres filles vont y rentrer. Rosette, pour une fois, faites-nous ce plaisir. Engagez-la donc à venir avec moi, dit-il à Mme Pasche.

— Non, c'est inutile, reprit Rosette. J'aurais mieux fait de n'y pas aller du tout. Votre oncle juge la danse d'une manière plus sage que nous. Si vous m'en croyez, René, vous irez dormir au lieu de retourner à l'auberge.

— Mais alors, vous ne nous quitterez pas demain comme aujourd'hui ?

— Je ne sais pas ce que je ferai demain. En tout cas, à moins d'être malade, j'irai au déjeuner. Ce soir, je ne danse plus.

— Vous seriez, en effet, un sage garçon, dit la mère, si vous alliez dans votre lit après souper. Suivez le conseil de Rosette.

— Eh bien, on verra. Je ne demande pas mieux que de vous être agréable.

Là-dessus, ils soupèrent de médiocre appétit tous les trois. Quand ce fut fait, Mme Pasche ayant été un moment dans sa chambre, René profita de l'occasion pour dire à Rosette :

— Vous retirez ce que vous m'avez dit en venant?

— Je n'ai rien à retirer. Je vous ai parlé franchement. Prouvez-moi votre affection d'une autre manière. Tant que vous êtes le même, je reste la même; c'est-à-dire que je ne promets rien et ne donne rien.

— Je crois vraiment que mon oncle vous a ensorcelée.

— C'est possible. En très peu de temps j'ai fait bien des réflexions.

— Je m'en aperçois.

— Faites-en aussi, René, et de bonnes, dit-elle en lui tendant la main. Vous voyez que je ne suis pas encore si méchante.

— C'est vrai, dit-il en gardant la main donnée si généreusement; mais il faut m'assurer que vous retirez vos affreuses paroles.

— Ce que j'ai dit, vous méritiez de l'entendre, fit Rosette en sondant le regard du jeune homme. Tâchez qu'il en soit autrement à l'avenir.

Mme Pasche rentrait vers eux. René laissa tomber la main de Rosette, dit un bonsoir quasi hautain, et s'en alla chez lui.

CHAPITRE XV

LE PRÉSENT SIÈCLE

En fille active, Rosette se mit tout de suite à soigner les restes du souper et à lever la table, pendant que sa mère la questionnait sur les garçons avec lesquels elle avait dansé. Mme Pasche ne voulait pas, le soir même, lui parler de l'ouverture fort étrange des Julliard. Rosette devait être fatiguée et avait besoin de dormir en paix. Mais la fatigue morale, le travail de la pensée, étaient plus forts chez elle que les résultats physiques de l'exercice auquel elle s'était livrée. Dans son âme et dans son cœur, la danse était condamnée, malgré le plaisir qu'elle y avait d'abord trouvé. Puis, ce que René lui avait appris sur sa mère et sur Amy Lorand, n'était guère propre à calmer son esprit. Ce qui ne s'était pas fait dans leur jeunesse, pouvait avoir lieu mainte-

nant ; et ce serait alors un changement complet dans la maison. Ou bien M. Lorand viendrait prendre la direction de leurs affaires, ou bien sa mère le suivrait dans son habitation. Dans ce dernier cas, Rosette ne pouvait rester seule. Depuis une heure à peine, René lui était devenu impossible, presque odieux par moments. Il n'était pas bon, au fond ; et, une fois marié, il deviendrait très vite un despote pour sa femme. Elle avait ce sentiment-là. En un certain sens, Rosette ne regrettait pas d'avoir été au bal et d'être revenue seule avec lui, parce qu'elle le connaissait mieux maintenant. Déjà, elle s'était bien lavé le visage pour enlever jusqu'à la moindre trace du contact des lèvres de René sur les siennes et sur sa joue. Quoi qu'il dût arriver, elle était résolue à exiger que René quittât la maison à la fin de l'année. Loin du village et dans un milieu plus normal, il serait peut-être forcé de se corriger, de se mâter, d'apprendre à connaître sa place et à y rester. Mais Rosette ne voulait parler de cela qu'après la fête. Puisqu'elle en était, il fallait aller jusqu'au bout et en voir la fin. Telles étaient ses réflexions entre les réponses peu nombreuses qu'elle faisait aux questions de sa mère. Quand son ouvrage fut terminé, elle se retira dans sa chambre et Mme Pasche aussi chez elle.

De son côté, René était en proie à de tout autres pensées. Assis sur son lit, les jambes pendantes, dans le réduit touchant à l'écurie, il songeait à ce que lui avait dit Rosette en chemin. Son orgueil et sa vanité de joli garçon ne pouvaient accepter d'avoir été jugé

de cette manière. « Et pour quoi? se disait-il; pour l'avoir serrée un peu à la taille et lui avoir pris un baiser! La belle affaire, vraiment! Si l'on n'ose pas la toucher du bout des doigts, et qu'il faille être toujours son très humble serviteur, j'aime autant la laissée que la prise. Je ne me soucie pas d'une *bonne amie* aussi froide et aussi hautaine que ça. Si elle est riche, eh bien! mon oncle aussi est riche: ce qu'il possède ne peut manquer de me venir un jour. D'ailleurs, mon ouvrage dans la maison, la peine que je me donne pour leurs affaires, valent bien une fortune pour ces femmes. Me planter là, me dire d'aller me coucher quand tous les autres vont retourner à la danse ou y sont déjà, c'est joli, ça! J'aimerais mieux je ne sais quoi, plutôt que de me soumettre à leur mômerie. Certes il valait bien la peine de se faire coiffer, de se mettre en robe blanche pour aller danser, et revenir à dix heures comme une poule à son juchoir! C'est bête, ça; plus que bête: c'est ridicule! Les autres sont dans le cas de m'appeler cagot, demain matin. »

Comme il achevait mentalement cette tirade, il entendit le cheval frapper d'un pied sur le pavé de l'écurie.

— Oui, frappe seulement, reprit à haute voix René: toi aussi, tu es à l'attache; mais au moins tu n'es qu'un animal. As-tu faim? attends, je vais remplir ton râtelier, de façon que tu puisses manger toute la nuit, si cela te fait plaisir. Je te traiterai mieux qu'on n'en use à mon égard.

Prenant sa lanterne allumée, René passa à la grange

et bourra le râtelier de Coco jusqu'au bord. Puis il revint à son logis, toujours plus excité par les désirs de la jeunesse. Pour mieux le vaincre par la convoitise, le démon fit passer devant ses yeux le charmant visage de Jenny Gottrau, avec toutes ses coquetteries. Connaissant Lothaire pour un petit danseur, René se dit que Jenny manquerait probablement de cavalier, ou tomberait entre les mains de garçons étrangers. Cela, il ne le permettrait pas ; son devoir était de ne pas l'abandonner ainsi, car Jenny était une amie qui le comprenait mieux que personne, mieux que Rosette, certainement. Elle était d'ailleurs dix fois plus jolie.

Soufflant sa lampe, René sortit de la maison sur la pointe des pieds. Un remords le prit lorsqu'il fut à la cour. Il s'assit sur le banc placé contre le mur et leva les yeux vers la fenêtre de Rosette. Le rideau de mousseline était tiré devant les vitres, mais sa transparence laissait voir la lumière, à l'intérieur. René toussa un peu fort, dans l'espoir que le rideau s'entrouvrirait et qu'on lui dirait quelque chose. Qui sait! Rosette, après réflexion, se déciderait peut-être à revenir au bal avec lui? Il lui ferait des excuses, et elle lui rendrait ses bonnes grâces comme dans l'après-midi. De nouveau il toussa, encore plus fort. Le rideau non-seulement ne bougea pas, mais devint terne et sombre. La lumière ne lui envoyait plus aucun reflet; elle était éteinte.

A ce moment, des pas d'hommes se firent entendre dans le chemin. Lothaire et Villioud se trouvèrent là pour enlever les derniers scrupules de René. Ils ve-

naient s'informer de ce qui le retenait loin de la danse.....

— Pscht! plus bas! leur dit-il en les interrompant au premier mot. Marchons sans bruit. Nos dames sont fatiguées; il ne faut pas troubler leur sommeil.

— A la bonne heure, reprit Villioud quand ils furent à quelque distance de la maison; mais que diantre faisais-tu tout seul sur ce banc?

— Je songeais, ne te déplaise.

— Eh bien, danse maintenant!

Ce fut ainsi que Léon Villioud de la Varaude appliqua la morale de la fable. Au reste, malgré ses belles pensées et ses beaux vers, Lafontaine en faisait bien autant, si ce n'est pis encore.

— As-tu soupé? demanda Lothaire à René.

— Sans doute, il y a demi-heure. Et vous?

— Non, pas encore. Je vais emmener Léon à la maison; veux-tu te charger de faire danser Jenny en mon absence?

— Parfaitement; je suis libre.

— Après, on se reverra. Va, mon brave. Si Jenny ne danse pas, tu la trouveras sur le banc, à gauche, où je lui ai dit de m'attendre un moment. Elle sait que je suis venu te chercher.

René fit donc sa rentrée au bal vers les onze heures. Jenny eut l'air de se faire un peu presser, bien qu'elle fût très contente d'avoir René tout à elle pour le reste de la soirée. Elle s'informa de Rosette et pourquoi elle n'était pas revenue. Pour un rien, René lui eût avoué ce qui s'était passé entre eux, mais il sut pour-

tant se retenir. Jenny était très insinuante; elle vit le pouvoir de ses charmes sur la nature passionnée et sensuelle de son nouveau danseur. L'idée d'être supplantée par Rosette était loin de lui être agréable, aussi sut-elle s'y prendre pour occuper la première place dans le cœur de René durant tout le temps qu'ils passèrent ensemble. Maintenant elle se promettait bien de le garder pour elle seule, si c'était possible. De deux manières René avait faussé et compromis son avenir, uniquement pour avoir cédé à des libertés jugées sans conséquence par la généralité des campagnards.

Une heure était déjà écoulée, et Lothaire ne revenait pas. Il buvait au cabaret avec Jean-Jules, pendant que Léon Villioud et Cornélie se promenaient dans le village, avant de rentrer à la danse. Décidément, la belle et grande fille de Pancrace Belot plaisait au riche garçon de la Varaude; son esprit gai et jovial, assez vulgaire pourtant, trouvait le joint du sien propre, en sorte qu'ils se convenaient à merveille. — Jean-Jules Julliard ruminait entre deux verres ce que son père lui avait raconté de l'insuccès de leur négociation. Lothaire aimait peu la danse; une causerie sur les produits de la terre et les placements d'argent l'intéressait davantage. Il montait fort bien à cheval; mais, lourd et mal bâti sur ses jambes, il n'avait aucune grâce dans les mouvements. Un jour, il lui arriva même de tomber les quatre fers en l'air au milieu de la salle de danse, avec une fille qui ne le lui avait jamais pardonné. René, au contraire, était un danseur de première force.

Minuit, cependant, venait de sonner; tout à coup René dit à Jenny :

— Mais, dis-moi, as-tu soupé?

— Non.

— En ce cas, nous irons manger quelque chose à l'auberge.

— Allons plutôt chez nous; ma mère a dit que je pouvais vous amener.

— Eh bien, allons: tu ne peux pas continuer à danser sans avoir soupé. Je suis sûr que tu as très faim?

— Oui, assez.

— Alors, pourquoi ne pas le dire?

— Je ne savais pas au juste l'heure qu'il était.

Ils quittèrent donc la salle de danse. A peine eurent-ils dépassé les abords du cabaret, qu'ils marchaient déjà bras-dessus bras-dessous, comme deux fiancés la veille de leurs noces. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la maison. Le père Gottrau était dans son lit; sa femme attendait Jenny, Etienne et une fille avec laquelle il dansait aussi. La table était servie. Une moitié de jambon, du thé, des bricelets et un grand gâteau s'étalaient sur la nappe. Deux bouteilles de vin s'y dressaient à l'un des bouts. La mère fit bon accueil à René, sur qui l'on ne comptait guère puisqu'il allait avec Rosette. Il dit qu'étant fatiguée, Rosette s'était couchée de bonne heure, et qu'alors il était revenu à la fête avec ses amis Lothaire et Villioud.

— C'est bien sûr, dit la mère, que Rosette Pasche doit n'en plus pouvoir de fatigue; depuis deux ans

qu'elle n'a pas dansé, elle en a perdu l'habitude. Ce n'est pas comme notre Jenny, qui est un vrai papillon; elle a des jambes de fer.

— Je compte bien retourner ce soir, au moins! N'est-ce pas, René, ça ne finit que vers les deux heures?

— Pourtant, reprit la mère, ce sera bien tard, si tu restes jusqu'à ce moment-là. Je voudrais pouvoir me coucher.

— Mais, sans doute; dors seulement. Il n'est pas nécessaire de fermer la porte à clef; je reviendrai avec les autres.

— Eh bien, je verrai. En tout cas, fais attention de ne pas prendre froid. Avec les bras nus comme ça, et les épaules découvertes, on a vite attrapé un rhume. Tu prendras mon châle, pour te bien entortiller.

Etienne et *sa fille*, ayant soupé, retournèrent danser. Jenny se chauffa un moment les pieds avant de sortir, puis elle repartit avec René. Sa mère lui recommanda encore d'être sage et prudente.

— René, dit-elle au garçon, je me fie à vous pour Jenny, parce que je sais que vous êtes de bonne conduite; vous veillerez sur ma fille.

Et dire qu'il y a des mères, hélas! un grand nombre de mères, dans nos villages, qui trouvent cela parfaitement convenable et naturel!

Au lieu de rentrer tout de suite à la salle de danse, René et Jenny firent une promenade aux environs de Croset, dans des sentiers déserts à cette heure de la nuit. Plus d'un baiser fut donné de part et d'autre, et

quand, après avoir de nouveau bien dansé, les jeunes gens se quittèrent vers le matin, Jenny dit à René sur la porte de leur maison où il la ramenait en brebis perdue peut-être :

— N'est-ce pas, tu me promets bien de m'aimer toujours?

— Oui, ma chère ; mais nous nous sommes royalement amusés.

Plutôt que d'aller cacher sa honte au fond de l'écurie qu'il n'aurait pas dû quitter, René, le front haut et le regard assuré, retourna au cabaret. Lothaire, Villioud, Jean-Jules et une troupe d'autres garçons, buvaient encore et chantaient. Il resta avec eux jusque vers les quatre heures. Tous alors déguerpirent de l'auberge, plusieurs étant ivres, surtout les plus jeunes. Il y en eut qui ne se couchèrent pas du tout; d'autres se jetèrent tout habillés sur la paille; d'autres enfin se mirent dans leur lit à l'heure où le soleil se lève. Ceux qui restèrent le plus tard à boire étaient des hommes mariés, pères de famille sans conduite, ou ivrognes invétérés. Nous faisons grâce au lecteur des propos inconvenants répétés autour de ces tables à vin, des couplets ignobles ou obscènes qui s'y chantent, des disputes qu'on y entend et des batteries qui souvent en sont la suite.

Telle est *la vie* que les danses publiques amènent et entretiennent dans un très grand nombre de villages, plusieurs fois par an. Faut-il donc les proscrire absolument? Non, je l'ai dit plus d'une fois : la danse est un exercice, un plaisir qui, en soi, n'a rien de mau-

vais ; mais, dans le temps actuel et par le relâchement général des mœurs, elle est la cause d'une démoralisation effrayante. En ces choses-là, laisser faire et laisser passer, c'est la ruine morale d'une génération, qui ruine la génération suivante. Pourquoi ces réunions durent-elles toute la nuit? Pourquoi, dès les dix heures du soir, la salle du bal n'est-elle pas fermée par ordre de l'autorité, et le cabaret clos? — Il faut, dit-on, que les jeunes gens s'amusent et que le vin se vende. Réponse de brute humaine. Oui, les jeunes gens ont besoin de délassements extérieurs; et, oui aussi, le vin est fait pour être bu : mais le tout avec mesure et sagesse. Faut-il absolument que la jeunesse soit livrée à elle-même et à toutes ses passions? Le vin doit-il être englouti, servir à tuer l'homme au lieu de lui donner des forces? Et parce que la chaleur est une bonne chose quand il fait froid, en résulte-t-il qu'on doive mettre le feu à sa maison?

Pères et mères, qui lâchez la bride à vos enfants, ou fermez les yeux sur les écarts qu'ils se permettent; et vous, législateurs ou fonctionnaires qui, sous prétexte de liberté publique ou particulière, ne mettez aucun frein à une telle licence, vous amassez les charbons ardents qui nous consumeront un jour. On ne sort d'un tel état que par une sainte frayeur en temps utile, ou par une catastrophe qui ne laisse après elle que des ruines et des débris.

Il faut bien le dire aussi : le mauvais exemple est souvent donné de haut, parfois de tout haut, en ce monde. C'est alors comme un air empoisonné

qui souffle sur les masses et les infeste de son venin. Que dire à de simples campagnards pour les retenir, pour les rendre modérés dans l'usage des plaisirs et des jouissances matérielles, quand les villes fourmillent d'*établissements* publics destinés aux consommateurs oisifs, et qu'elles contiennent des lieux de corruption où l'on vend son corps et son âme au premier venu ! Que leur dire encore, lorsque la richesse vraiment stupide s'étale au soleil, toute galonnée et encocardée, en présence des haillons et des besoins urgents de la pauvreté ! quand chacun ne songe qu'à s'enrichir le plus et le plus tôt possible ! Ah ! le mal est grand partout, et beaucoup plus encore dans les hautes classes de la société que dans les rangs des habitants des campagnes ; il faudrait un retour à ce qui est modéré, juste et sage. Partout il faudrait que le cœur s'attachât au bien, à la source du bien, au Dieu de sainteté dont nous sommes les créatures. Hors de là, point de salut pour une nation. République ou monarchie, quand son heure est venue, elle périt.

CHAPITRE XVI

PAR LE CHEMIN

Le lendemain, Rosette se leva la première dans la maison. Sa mère avait eu de la peine à dormir, ce qui, au reste, lui arrivait souvent. Ne venant que tard, le sommeil était d'autant plus fort et plus nécessaire. La proposition de Julliard avait préoccupé la veuve, bien qu'elle l'eût à l'instant repoussée et qu'elle fût sûre de la réponse de sa fille, même avant de lui en parler. Quoique maniant beaucoup d'argent, les Julliard n'étaient pas très estimés au village ; on ne se fiait pas à eux, et leur genre de vie était trop décousu pour plaire à une femme qui aime à vivre en famille. Comme son père, Jean-Jules Julliard courait les foires, ou disparaissait subitement pour trois ou quatre jours, sans qu'on sût où il allait. On les voyait ensuite revenir avec un troupeau de vaches, ou quelquefois tout seuls,

ayant vendu leur bétail en chemin. Au retour, ils s'informaient à peine de la santé de la mère, quand elle vivait, et des autres enfants ; mais bien de ce qu'on avait fait en leur absence, et si des acheteurs s'étaient présentés à l'écurie. Suivant ce qu'était la réponse sur ce dernier point, l'un des deux repartait bientôt dans une direction nouvelle. Un jour, le père était à Bulle ; le jour suivant, c'était le fils qui se rendait aux Ormonts. Ces deux hommes étaient partout et nulle part, toujours occupés de vaches, dont ils possédaient une statistique des plus complètes. S'ils n'étaient pas membres de la société pour la protection des animaux, on peut être certain qu'à eux deux ils en constituaient une pour l'achat et la vente des animaux. C'était là leur tout, leur vie.

Rosette, non plus, n'avait pas bien dormi. Elle avait parfaitement compris que René voulait retourner danser et s'amuser ; mais elle était loin d'imaginer qu'il fût capable de l'entraînement auquel il n'avait pas même essayé de résister.

Elle mit la maison en ordre et fit le déjeuner. Bientôt sa mère arriva. Elles prirent leur café dans la cuisine, pendant que René sifflait vers la fontaine, en faisant boire le cheval. La veuve raconta la visite du père Julliard et ce qu'elle lui avait répondu.

— Tu aurais bien dû répondre en même temps pour moi, dit Rosette. Vraiment, ces Julliard nous achèteraient presque comme du bétail. Ils se trompent, s'ils croient que je voudrais d'une vie pareille. Au reste, celle que René me ferait, si je devenais sa femme, ne

vaudrait guère mieux, tant qu'il sera le même. Il faut absolument lui dire de se chercher une place; dès qu'il l'aura trouvée, il nous quittera. Nous prendrons alors un homme déjà sur l'âge, qui ait été domestique et auquel tu confieras la direction de nos ouvrages de campagne. Avec des ouvriers dans les temps de presse, nous nous tirerons aussi bien d'affaire que si nous conservions René. D'ailleurs, il est devenu impossible pour moi dans la maison. J'en suis bien fâchée pour son oncle, qui m'inspire de l'affection et beaucoup de respect.

— René s'est-il mal comporté à ton égard hier au soir ?

— Oui et non. Je préfère ne pas entrer dans les détails. Qu'il aille aussi à l'étranger et en revienne avec de meilleurs sentiments; je verrai alors ce qu'il sera possible de faire pour lui. Parles-en à son oncle, qui l'avertira de notre décision.

— Ah! quelle pénible commission tu me donnes! Nous allons nous trouver dans un grand embarras. Au moins, il faut que René reste ici jusqu'à ce que nous ayons trouvé un remplaçant qui nous convienne. As-tu l'idée de quelqu'un ?

— Non; nous chercherons.

— Voilà Charles Maubert seul maintenant; peut-être serait-il bien aise de se placer.

— Charles Maubert conduirait très bien nos affaires; mais il est du même âge que René. Tu sens aussi bien que moi les inconvénients de la présence d'un jeune homme dans la maison.

— C'est vrai. Il nous faut un domestique de quarante à cinquante ans. D'ailleurs, le pauvre Charles ne tardera pas trop à se marier. Dans sa position, il a besoin d'une femme.

— Je me demande parfois, depuis quelques jours, si M. Amy Lorand ne se mariera pas. Il peut très bien y penser encore ; une femme serait si heureuse avec lui.

— Ah ! je ne crois pas qu'il pense à se marier, dit la veuve, en prenant les deux tasses pour les mettre sur l'évier. Au reste, tu te souviens de ce que nous disions à ce sujet, peu de temps après son retour à Croset.

René, qui montait l'escalier, ouvrit la porte et vint prendre son déjeuner. Il avait les yeux gonflés, les traits fatigués et durs, l'expression d'un homme qui manque de paix intérieure.

— Bonjour ! comment cela va-t-il ce matin ? dit-il d'un air assez dégagé.

— Assez bien ; et vous ? répondirent la mère et la fille presque en même temps.

— Oh ! moi, ça va comme les gens qui ont des regrets.

— Tant mieux, dit Rosette. Vous êtes ressorti, hier au soir ?

— Oui. Lothaire et Villioud sont venus me chercher. Il m'a fallu affirmer que vous étiez trop fatiguée pour revenir à la danse, quand même ce n'était pas la principale raison qui vous retenait ici.

— Vous auriez pu dire simplement que j'étais déci-

dée à rentrer chez nous à dix heures ; c'eût été plus vrai.

— Toute vérité n'est pas bonne à dire.

— Avec qui avez-vous dansé, depuis moi ?

— Avec Jenny Gottrau. Lothaire me l'a remise et n'a plus reparu.

— Il est sûr que Lothaire est un aimable compagnon pour une fille !

— Et vous m'avez bien abandonné aussi, sans vous soucier de ce que je deviendrais !

Rosette, à ce propos, regarda René en face et lui dit résolûment :

— Si vous aviez suivi le conseil de ma mère, vous vous en trouveriez mieux aujourd'hui, et vous seriez plus heureux.

René ne répondit pas. Au bout d'un moment, il dit entre deux cuillerées de café et sous forme de question :

— C'est à onze heures qu'on se réunit à l'auberge ?

— Oui. N'avez-vous dansé qu'avec Jenny Gottrau, depuis moi ?

— J'ai dansé aussi avec Cornélie et Fanny Julliard.

— Jusqu'à quelle heure êtes-vous resté à l'auberge ?

— Ah ! je n'en sais rien, fit-il d'un air boudeur. Je suis parti en même temps que les autres garçons. A deux heures du matin, c'était encore plein de monde. Vous n'avez pas vu le plus joli.

— Quoi donc ?

— Jean-Jules Julliard, à moitié gris, a perdu l'équi-

libre et a fait un énorme pataplouf au milieu de la salle avec Isabelle Pupunat.

— Pas possible? dit Mme Pasche.

— La pure vérité, reprit René en riant.

— C'est dégoûtant, ajouta Rosette. Et quand je pense que pareille chose aurait pu m'arriver!...

— Avec moi! dit René avec feu, jamais!

— Avec vous, non; mais avec un autre, oui. Jenny est-elle retournée seule chez ses parents?

— Non, fit sèchement René. Jenny n'avait que moi pour la reconduire; je ne pouvais pas l'abandonner.

— Vous avez très bien fait, dit Rosette, sans rien ajouter de plus.

Au déjeuner offert à l'auberge, la plupart des filles avaient l'air excessivement fatigué, les yeux battus, la démarche traînante. Même la forte Cornélie se ressentait de la nuit blanche qu'elle avait passée. Rosette était à peu près la seule qui eût conservé son teint frais, ses yeux limpides. Jenny était pâle comme une jeune dame au lendemain d'un bal. Un bon repas ramena des forces dans les estomacs, et la musique fit renaître la gaieté dans les esprits. En quittant la table, malgré la bise qui commençait à souffler, garçons et filles allèrent en promenade jusqu'au prochain village, en costume très simple, qui convenait mieux à la jeunesse féminine que ses ajustements recherchés de la veille. En les voyant passer, Joaquint Meroud dit à sa femme :

— Tout également, Souky, je trouve que c'est bien

agréable d'avoir vingt ans. C'est un plaisir de voir marcher ces jeunes gens.

— Oui, quand ils n'ont pas perdu la raison dans le vin, comme quelques-uns de ces garçons hier au soir, ou plutôt ce matin à cinq heures. Voilà, par exemple, les deux Chartin, deux petits bandits de dix-sept à dix-huit ans, qui sont rentrés chez eux dans un état horrible. Ils marchaient sur leurs jambes de devant tout autant que sur celles de derrière, en montant l'escalier de la maison. Je ne les ai pas vus, mais Jacques Ducane, qui se levait pour aller au bois, dit que c'était honteux de voir deux frères dans un pareil état. Tiens, regarde si leurs yeux ne sont pas encore tout effarés. Et voilà cette Jenny Gottrau qui a terriblement le nez en l'air. On a remarqué hier au soir que, passé dix heures, elle a presque toujours dansé avec René Lorand, et on les a vus aller souper ensemble chez la mère Gottrau. Ce René, qui avait pourtant Rosette Pasche, une fille unique et riche, pour la mener à la danse! On ne comprend rien à un pareil aveuglement. C'est bien vrai (car il faut tout dire) que Rosette n'aurait pas dû quitter la danse de si bonne heure. Ça n'a pas façon. Les autres ont pris cela pour de la fierté mal placée, à ce qu'on dit. Moi, je pense que, n'ayant pas dansé depuis deux ans, elle était fatiguée.

— Ou bien, peut-être ne voulait-elle plus danser. Finalement, chacun est libre, tout également.

— Oui, mais laisse-moi finir ce que je disais. Je suis sûre qu'Amy Lorand ne sera pas content de savoir

que son neveu fait semblant de courtiser Jenny parce qu'elle est jolie ; on sait très bien que le compagnon en veut à Rosette pour de bon, et si son oncle l'appuie de ce côté, René a trop de bonheur.

— Oui, mais encore faut-il que Rosette consente à la chose; elle n'est pas fille à s'engager sans y avoir bien réfléchi.

— Ça va bien sans dire. Au reste, on pense que M. Amy ne restera pas vieux garçon jusqu'à la fin de ses jours. Pour ma part, je n'en serais pas étonnée, car je l'ai entendu soupirer plus d'une fois pendant que je préparais son dîner. Voilà justement l'heure où il m'attend pour son petit relavage ; va faire du feu et ne reste pas dehors à prendre froid.

Pendant leur promenade, les jeunes gens de Croset pouvaient causer facilement deux à deux, grâce à la musique bruyante qui les précédait et à la bise qui soufflait. Comme ils marchaient au pas, ils ne tenaient point à serrer les rangs de trop près. René profita de la circonstance pour essayer un rapprochement avec Rosette ; il lui fit des excuses sur ce qu'il s'était permis la veille à son égard, et dit que puisque cette marque d'amitié lui avait été désagréable, il promettait de ne plus essayer de la renouveler, tant qu'elle n'y consentirait pas de bon cœur; mais qu'elle devait comprendre qu'un garçon passionné pouvait bien, dans un moment de bonheur, dépasser un peu des bornes trop rigoureuses.

— Vous avez vécu tellement à part de nos réunions depuis deux ans, dit-il en terminant sa confession, que

vous avez oublié comment on se traite sans conséquence dans nos amusements de jeunes gens.

— C'est possible, dit Rosette. Je n'ai, du reste, aucun souvenir à cet égard. J'ai été si peu aux fêtes de la jeunesse avant la mort de mon père ! Et maintenant, comme je vous l'ai dit hier au soir, je crois que j'en fais partie aujourd'hui pour la dernière fois.

— Certes, si c'était pour devenir ma femme, je ne demanderais pas mieux que d'y renoncer avec vous. Combien nous serions heureux !

— Nous parlerons de cela avec ma mère, sans trop tarder ; car nous avons pris une décision à votre sujet pour l'année prochaine. Ici, causons d'autre chose.

René, à ce propos, devint tout pensif, soit qu'il eût compris qu'il devrait quitter la maison pour éviter tout bruit de langue dans le village, soit que sa conscience lui rappelât sa conduite de la nuit dernière avec Jenny. Dès ce moment, il ne répondit que par des monosyllabes évasifs aux questions de Rosette, ou aux observations qu'elle faisait sur les objets remarqués en marchant.

La campagne était morte, entièrement dépouillée. Vus de loin, les bois montraient leur robe rousse d'hiver. Seuls, les champs de blé gardaient une teinte d'un vert sombre : on voyait que, peu à peu, ils s'étaient durcis au contact des gelées et de la bise, afin d'être en état de supporter l'hiver sans périr. Çà et là, dans les prés jaunâtres, une draine sautillait, grattant le gazon ou cherchant des insectes sur les taupinières fraîchement élevées. Immobile sur son perchoir et la

tête bien enfoncée dans les épaules, une buse brune digérait lentement quelque infortuné mulot surpris au bord de son trou.

Arrivés au village où ils se rendaient, les jeunes gens firent une station à l'auberge, puis revinrent chez eux par un autre chemin.

Comme Rosette et René continuaient à parler très peu, Cornélie, qui marchait devant eux avec Jean-Jules Julliard, se retourna une fois et leur dit :

— Je crois vraiment qu'on vous a coupé la langue, à vous deux. Est-ce que vous boudez ?

— Pas du tout, répondit Rosette, mais René est peut-être fatigué. Il a dansé bien plus longtemps que moi la nuit dernière. Si je lui fais une question, il me répond oui ou non, sans rien ajouter de plus intéressant.

— Il est malade, le pauvre garçon. Si ça ne te fait rien, Rosette, changeons de place pour un moment. Jean-Jules, offrez votre bras à Rosette Pasche, et toi, mon pauvre René, prends le mien : je te soutiendrai.

— Très volontiers, dit Julliard ; mais nous reprendrons nos rangs dans le troupeau, avant d'arriver à Croset.

— Il me semblait bien, dit Cornélie, que mon compagnon devait parler d'un troupeau. Jean-Jules aime avant tout les vaches : si j'avais été vous, mon ami Jules, je me serais attaché une sonnette au cou.

— Les vaches, ma chère amie, répliqua le maquignon avec un sourire, ont bien leur mérite; mais une

belle génisse noire de trente mois, a infiniment plus de prix à mes yeux. Excusez la comparaison.

— Il n'y a pas besoin d'excuse, mon cher ami; votre comparaison est charmante, elle sent l'écurie. Dépêchez-vous seulement de faire le gentil avec Rosette Pasche, puisque René se transforme en canard muet.

L'échange eut lieu après cette petite conversation, d'un genre tout à fait admis dans ces réunions et dont Cornélie rit la première en taquinant de nouveau René, qui finit pourtant par causer avec elle.

Jean-Jules avait l'air bien embarrassé avec Rosette, car le marché qu'il voulait lui proposer directement était difficile à entamer. Après un moment de silencieuse marche, les musiciens se mirent à jouer une fanfare; les cuivres raisonnant avec force, Julliard profita de ce bruit harmonieux pour tâter le terrain.

— Mon père a été chez vous hier au soir, dit-il à voix basse.

— Ma mère me l'a dit, répondit Rosette sur le même ton.

— Puis-je espérer que vous me donnerez une bonne réponse? Vous ne pouvez vous représenter à quel point je la désire.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, et j'en suis reconnaissante; mais je suis décidée, pour le moment, à ne rien changer dans ma position. Il vaut beaucoup mieux vous le dire tout de suite.

— Vous ne parlez pas sérieusement?

— Je vous demande pardon : très sérieusement.

— En ce cas, dit Julliard à haute voix, de façon à être entendu de Cornélie, il n'y a donc pas moyen de traiter pour notre *Rose,* qui a vêlé. Mon père se contenterait de soixante-cinq francs de retour contre votre *Bichonne,* qui a pourtant trois ans de plus.

— Ma mère, dit aussi Rosette, sans crainte qu'on l'entendît autour d'elle, — ma mère trouve que nous avons assez de lait ; elle tient d'ailleurs à ne rien changer à notre écurie.

— C'est dommage, reprit Jean-Jules, vous perdez une bonne occasion.

Cornélie se retourna (elle marchait devant eux) :

— Tiens, fit-elle, s'il ne lui parle pas de vaches ! Même en donnant le bras à une jolie fille, Julliard pense aux marchés de bétail qu'il pourrait conclure en chemin. Mon cher ami, plantez là notre Jeunesse et le reste de la fête, pour aller à la foire de Gimel ou de Gaillard.

— C'est ce que je compte faire après demain. Je vais à Gaillard chercher un âne.

— Eh bien, si vous le trouvez, au lieu d'un, vous en ramènerez deux.

Ce propos de Cornélie provoqua un éclat de rire chez les deux couples. Julliard reprit son bras, René celui de Rosette, et bientôt la troupe entière des garçons et des filles se retrouva dans ses foyers.

CHAPITRE XVII

VISITE A LAUSANNE ET CHEZ ROSETTE

Pour les garçons de Croset, la deuxième nuit de la fête ne valut pas mieux que la première, et même on peut dire que, pour plusieurs d'entre eux, elle fut plus mauvaise encore. La danse dura moins longtemps, mais la buvaille se continua fort tard. Le bal terminé, chacun d'eux enfila sa blouse sur le gilet, en place d'habit plus chaud ; ils étaient ainsi à l'aise, dans l'atmosphère ardente de la chambre à boire. Rosette n'attendit pas même, pour se retirer, que dix heures eussent frappé à l'horloge ; elle profita d'un moment de liberté et revint seule chez elle. Délaissée encore une fois par Lothaire et remise aux soins de René, Jenny accusa ce dernier de l'avoir négligée aussi, depuis la soirée précédente, pour s'occuper uniquement de Rosette, qui maintenant n'avait plus l'air de se

soucier de danser avec lui. La jalousie, ou la frayeur de voir René lui échapper, agitait le cœur de la jeune fille. Elle en pleura lorsque, vers minuit, René l'accompagna de nouveau en faisant un tour de village avec elle. Il ne lui fut pas difficile de la consoler, sans toutefois lui promettre de l'épouser quand il pourrait s'établir. Courtiser une jolie fille dans la solitude, à une telle heure, sans prendre aucun engagement sérieux pour l'avenir, cela lui paraissait chose très naturelle. Ces agréables moments écoulés, il n'y pensait plus et se retournait alors du côté de Rosette, dont la position de fortune lui convenait cent fois mieux que celle de Jenny. La simple bonne foi, la simple honnêteté de conscience, n'allait pas plus avant que cela dans son caractère. Et il y a des filles assez inconséquentes, assez insenseés, pour écouter les propos de garçons pareils et y prendre plaisir! La séduction du péché leur plaît et les attire. Malheur à celles qui ne voient pas ou ne veulent pas voir l'abîme ouvert devant elles!

Le troisième jour de la fête ne fut qu'une orgie pour les garçons. Il restait encore du vin et des provisions; malgré cela, on fit une tournée dans le village avec des paniers, des arrosoirs, même avec une brante, pour quêter tout ce que les mères de famille voudraient bien donner. Les filles avaient repris leurs vêtements ordinaires et leurs occupations, tandis qu'affublés de costumes dégoûtants et la figure avinée, les garçons se livraient à de véritables saturnales. René suivait la bande aussi, mais sans avoir rien d'extravagant.

Vêtu décemment, il paraissait vouloir empêcher le désordre auquel il assistait lui-même, et se posait au milieu des autres comme ayant une sorte d'autorité morale sur eux.

Pendant que ces belles choses avaient lieu à Croset, Amy Lorand et Charles Maubert étaient allés passer la journée à Lausanne. L'oncle de René n'avait pas revu le chef-lieu du canton de Vaud depuis trente-deux ans, lorsqu'il y fit une école militaire, dont le souvenir lui était encore peu agréable. A cette époque un séjour de six semaines à la caserne n'était pas pour un jeune homme le meilleur des séjours, au point de vue de la moralité. A-t-il gagné dès lors? Nous l'ignorons; mais c'est peu probable. — C'est là un des maux immenses que produit partout le militarisme, véritable lèpre des temps modernes, et en même temps fléau nécessaire, dit-on, pour maintenir l'ordre public, défendre le pays et empêcher les révolutions. On doit ajouter au programme: pour assouvir les ambitions, personnelles ou nationales. Bien rares sont les cas où la force armée sert à rendre la liberté aux captifs. Presque partout, la guerre n'a été qu'un prétexte à conquêtes, dès les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Je me persuade que la force véritable d'une petite république est dans la position morale qu'elle possède, dans l'exemple de liberté sage qu'elle donne au monde, bien plus que dans une armée, quelque brave qu'elle soit d'ailleurs. Mais cela ne veut point dire qu'il faille négliger celle-ci. Le temps n'est pas encore venu de la paix universelle; et l'épée des des-

potes, empereurs, rois, tribuns ou démagogues, versera encore bien du sang avant d'être transformée en soc de charrue.

Amy Lorand et Charles Maubert visitaient donc la capitale, pendant que, déguisés grotesquement, le visage barbouillé de suie, les garçons de Croset se promenaient de porte en porte et se grisaient comme des goujats. — Nos touristes, Amy surtout, trouvèrent la ville singulièrement changée. Ce sont bien toujours les mêmes collines, les mêmes pentes et contre-pentes rapides, mais avec de faciles dégagements partout. Des routes superbes, un pont monumental, des rues nouvelles, des promenades charmantes, d'élégantes villas construites ou en construction tout autour de l'ancienne cité; une nature fraîche et vigoureuse, et des points de vue magnifiques, font de Lausanne un séjour recherché par les étrangers des principales nations de l'Europe et de l'Amérique. Ajoutez à cela des ressources nombreuses pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse, un peuple doux et généralement honnête, encore plus campagnard que citadin; une grande liberté dans le choix du genre de vie qu'on préfère; et l'on comprendra que cette ville ait pris, depuis dix ans surtout, l'essor qui la distingue, et qu'elle marche à un avenir de progrès. — Genève s'agrandit, se systématise, prend des proportions considérables; Lausanne s'établit chez elle sans changer de caractère; elle s'arrange et fait, en quelque sorte, sa toilette; tandis que sa grande sœur au bout du lac, semble vouloir jeter le grapin

sur le moindre espace de terrain qui l'entoure ou qui, dans l'intérieur de son enceinte, n'a pas encore reçu sa dernière destination. Toutes deux ont leur vie à part, comme leur accent différent, leurs doctrines et leurs tendances. Dans l'une, le Rhône coule à pleins bords en été; grâce aux machines hydrauliques le lac fournit à qui en veut des fontaines artificielles; — dans l'autre, on va chercher à grande distance l'eau de source qui jaillit des rochers.

Au retour, Amy Lorand et Charles Maubert descendirent, le soir, à l'une des petites gares qu'on trouve sur la route; puis, par différents chemins de traverse, tantôt dans les champs et les prairies, tantôt directement, d'un village à l'autre, ils arrivèrent chez eux vers neuf heures, bien plus satisfaits de leur journée que ne pouvaient l'être ceux dont la voix se faisait encore entendre au cabaret, soit dans des chansons d'ivrognes, soit dans un bourdonnement criard et tapageur.

Le lendemain, la fête était terminée. Il ne restait plus que le compte à régler entre l'aubergiste et les garçons; mais cela se faisait un autre jour.

Dans la matinée, Amy Lorand vint faire une visite à Mme Pasche et à Rosette. Il les trouva dans la cuisine, la mère préparant le dîner, la fille cousant vers la fenêtre. Elles le reçurent avec plaisir; Rosette, en particulier, lui tendit la main avec sa bonne grâce accoutumée.

— Je viens, lui dit-il, m'informer de vos nouvelles après les deux ou trois jours d'amusements auxquels

vous avez participé avec René. Vous n'avez pas l'air trop fatigué, Rosette?

— Je l'aurais beaucoup plus si j'avais passé une grande partie de la nuit à danser, comme les autres filles; mais je suis revenue de bonne heure à la maison, déjà dimanche; lundi, je n'ai fait qu'une courte apparition au bal, et hier, je n'avais plus à m'occuper de la fête.

— J'en suis bien aise pour vous. Et votre impression de tout cela, Rosette? que vous en reste-t-il?

— Il m'en reste, monsieur Lorand, que j'aurais mieux fait de n'y pas aller du tout, malgré le plaisir que j'ai eu d'abord à m'y retrouver. C'est peut-être la faute de mon caractère, mais je sens que je ne suis plus faite pour des réunions pareilles. Je ne puis y être à l'aise avec ma conscience, et je crois que je n'y retournerai plus à l'avenir.

— Dieu veuille fortifier en vous cette pensée; c'est une lumière à laquelle il faut être fidèle; pour vous, elle ira en grandissant, si vous ne cherchez pas à l'éteindre. Je serais heureux de voir mon neveu partager la même conviction. Tâchez de l'y amener; vous avez, vous pouvez avoir sur lui une bonne et sérieuse influence.

— J'ai peur que vous ne vous fassiez des illusions à cet égard, monsieur Lorand. René me paraît, au contraire, bien décidé à ne suivre que ses propres conseils.

— Comment donc?

— Oui, ma mère et moi, nous l'avions fortement en-

gagé, dimanche au soir, à ne pas retourner au cabaret depuis dix heures, après mon retour avec lui à la maison. Mais bientôt il a quitté sa chambre, et n'est rentré que le matin.

— Et vous lui aviez demandé ...?

— Nous ne lui avions rien demandé, dit Mme Pasche; nous lui avions simplement conseillé d'aller se reposer dans son lit. Au lieu de nous écouter, il a préféré suivre deux compagnons qui sont venus l'appeler; et il a dansé le reste de la nuit avec Jenny Gottrau, qu'il a même reconduite deux fois chez elle.

Amy Lorand poussa un soupir; au bout d'un moment il dit, comme se parlant à lui-même :

— Je crois qu'il sera bon à René d'aller en service un peu loin d'ici.

— C'est ce que ma fille pense aussi; nous voulions justement vous en parler. Comment pourrait-on faire, d'abord, pour lui dire cela sans le choquer, et ensuite, pour le remplacer convenablement chez moi? J'ai tellement l'habitude de le laisser faire, il conduit tout si bien, que je crains de ne trouver aucun domestique aussi intelligent et aussi actif.

Rosette ne disant rien, Amy reprit:

— On peut trouver un bon domestique, plus âgé que René. Pardonnez-moi, Rosette, si mes paroles ont quelque chose de trop direct en ce moment; mais il s'agit du bien moral et religieux de mon neveu, du seul neveu que j'aie; et il s'agit aussi de votre repos d'esprit, ma chère enfant. René dit qu'il vous aime, qu'il vous appartient du fond du cœur. Je ne sais ce

que vous en pensez vous-même, et je ne vous le demande pas aujourd'hui ; mais il faut que René vous prouve son affection d'une tout autre manière qu'il ne l'a fait l'autre soir. Probablement, il n'est coupable que d'un caprice, d'une bouderie peut-être, qu'on peut pardonner dans son cas. Le regret de ne pas vous ramener à la danse l'aura exaspéré, et il a cédé à un mouvement d'orgueil qui est dans son caractère.

— C'est possible, dit Rosette avec abandon ; je ne lui en veux pas pour cela ; Dieu me garde d'une telle rancune ! A cause de vous, monsieur Lorand, j'aurais voulu pouvoir m'attacher à René, car vous m'inspirez toute confiance et une respectueuse affection ; mais cet attachement n'est pas venu, ne vient pas, et, je dois le dire enfin, ne viendra peut-être jamais. Entre votre neveu et moi, entre son caractère et le mien, il y a des différences trop grandes pour que nous puissions nous comprendre et vivre de la même vie. Peut-être un séjour loin d'ici lui sera-t-il utile. En tout cas, puisqu'il vous a mis au courant de ses intentions à mon égard, je demande qu'il quitte la maison et le service de ma mère, dès que cela sera possible pour lui et pour nous.

— Je vous comprends pleinement et je vous approuve, malgré le chagrin que cela me cause. Madame Pasche, voulez-vous parler à René, ou dois-je le faire ?

— Oh ! oui, s'il vous plaît, parlez-lui vous-même. Mais il ne nous quittera pas avant d'être placé, et

seulement lorsque nous aurons un domestique. Il faut que nous restions bons amis.

— Si je ne le vois pas dans la journée, reprit l'oncle, dites-lui de venir un moment chez moi ce soir. Rosette, dit-il encore en se levant, je vous prie de faire pour lui ce qui vous sera possible. Je ne vous cache pas que je verrais avec joie votre affection naître et grandir en sa faveur. Qu'il sache s'en montrer digne ! Ah ! si seulement il voulait tourner son cœur vers Dieu !

— Oui, et moi aussi, dit Rosette avec sérieux ; c'est ce qui nous manque à tous deux.

— Quand on le reconnaît sincèrement comme vous le faites, on n'est plus si éloigné du royaume des cieux, pour me servir d'une image de la Bible. Veuille le Seigneur vous y introduire l'un et l'autre !

En écoutant ce souhait presque paternel, la veuve laissa couler quelques larmes.

— Il faut remettre tout à Dieu, madame Pasche, ajouta-t-il. Cela se fera, si c'est sa volonté ; sinon, nous tâcherons vous et moi d'accepter ses dispensations, qu'elles qu'elles soient.

Ayant terminé l'entretien de cette manière, Amy Lorand reprit le chemin de sa maison.

— Quel excellent et digne homme ! dit Rosette à sa mère quand il fut parti. Ah ! certes, il mériterait bien d'être heureux, lui ! Si René voulait marcher sur les traces de son oncle, suivre ses conseils, je serais bientôt décidée en sa faveur. Mais René a une mauvaise tête, et je crains toujours qu'il ne cède à de grossiers

penchants. Enfin, à la garde de Dieu! Le plus difficile pour nous est fait.

— Ecoute-moi, Rosette, fit la mère d'une voix très peu ferme, je t'ai déjà dit une fois que tu devais mesurer tes expressions à l'égard de M. Amy Lorand. Quand tu lui parles, c'est une raison de plus pour t'observer. Comment peux-tu dire en face, à un homme encore en âge de se marier, que c'est à cause de l'affection qu'il t'inspire que tu te sens bien disposée en faveur de son neveu? Cela, c'est une grande imprudence. Si vous rompez, René et toi, comme j'ai le sentiment que cela arrivera, son oncle est bien capable de demander ta main. L'accepterais-tu?

— Non, ma mère. M. Lorand est d'une génération qui précède la mienne; il doit marcher avec son âge et moi avec le mien. Sois sûre, au reste, qu'il ne pensera jamais à moi pour sa femme. Si René fait un mariage qui lui plaise, M. Amy restera vieux garçon. Dans le cas contraire, oui, il peut encore se marier, mais pas avec moi. Si jamais il t'en parle, dis-lui seulement cela, sans aucun détour.

A midi, René arriva des bois pour dîner. Il avait l'air ennuyé, comme les gens qui ont le sentiment d'avoir mal employé les journées précédentes. Rosette vit qu'il suffirait d'un mot mal reçu pour le faire sortir des gonds, aussi fut-elle avec lui plus prévenante qu'à l'ordinaire; elle essaya même de lui parler avec une sorte d'amitié. Vraiment, elle commençait à le plaindre. René, au contraire, fut presque bourru.

— Il fait un froid de chien, dit-il. Un homme seul

n'avance guère quand il faut couper, scier, arranger le bois. J'aurais besoin d'un ouvrier pendant quelques jours; mais je ne veux vous occasionner ni cet ennui, ni cette dépense.

— Vous pouvez très bien prendre un ouvrier, dit la maîtresse de maison. Je n'entends pas que vous vous rendiez malade en travaillant pour moi. Avez-vous vu votre oncle, en passant?

— Non. Mon oncle s'amuse aussi à sa manière. Il est allé hier à Lausanne, avec Charles Maubert, qui devient tout à fait son intime ami. Si Charles était une fille, il l'épouserait sans doute, ajouta-t-il en regardant Rosette.

— Peut-être bien, fit-elle simplement.

— Il est venu nous faire une visite ce matin, reprit la mère, et nous a prouvé une fois de plus combien il vous aime.

— Oui, oui, c'est bon!

— Vous irez chez lui ce soir, après souper; il veut vous parler d'une chose que nous avons décidée avec lui aujourd'hui et qu'il vous expliquera en détail.

— Eh bien, on ira. Oh! je m'attends assez à ce qu'il va me dire. Des bavardages dont on lui aura rempli la tête. Souky Meroud lui raconte ce qui se passe au village, avec les embellissements et les réflexions qu'elle y ajoute. Qu'elle tienne sa langue en repos sur mon compte, autrement je lui dirai son fait, à cette vieille sorcière.

— Il n'est pas du tout question de récits du genre que vous supposez, dit Rosette. Votre oncle vous par-

lera de votre avenir, et peut-être aussi du mien. Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de suivre ses conseils. Si j'étais à votre place, je me trouverais bien favorisée et je rendrais grâce à Dieu d'un tel secours.

— Puisqu'il en est ainsi, pardonnez-moi ma mauvaise humeur, dit René d'un air tout content. Je croyais que mon oncle allait m'accabler de reproches sur nos bêtises d'hier et des deux autres jours. Après souper, j'irai donc chez lui.

CHAPITRE XVIII

DEUX COURANTS CONTRAIRES

Le soir de ce même jour, René sifflait un air de danse en venant de la laiterie. Il faisait nuit. Déjà tardive à paraître au-dessus de l'horizon, la lune laissait encore le village dans les ténèbres. Comme René passait au chemin devant la maison Gottrau, il se sentit retenu par sa blouse et se retourna subitement.

— On est bien joyeux, à ce qu'il me semble, dit Jenny à voix basse.

— Comment ! c'est toi ? tu m'as presque fait peur.

— Je vais à la fontaine avec mon arrosoir, et je vous attendais. J'ai quelque chose à vous dire. Allons derrière ce moule de bois, si vous pouvez vous arrêter une minute ou deux.

Ils se blottirent à l'endroit désigné, loin du regard et de l'oreille des passants.

— J'ai des chagrins, continua Jenny ; je suis ennuyée. Il faut absolument me consoler. Ma mère m'a engagée aujourd'hui chez une dame de Genève ; je dois partir après-demain.

— Eh bien, si c'est une bonne place, pourquoi t'en inquiéter ? Si elle n'est pas bonne, tu en trouveras une autre. Une fille comme toi ne reste pas sur le pavé.

— Alors, c'est tout ce que vous avez à me dire pour me consoler ! Je suis bien refaite, en vérité ! Après ce qui s'est passé entre nous ces derniers jours, je croyais que vous m'aimiez d'une autre manière, et que la pensée de nous séparer vous ferait autant de peine qu'à moi. Je me suis donc bien abusée sur votre compte ?

Là-dessus, elle se mit à sangloter.

— Ecoute, ma chère ! oui, je t'aime bien, et, je te le répète : oui, je t'aime de l'amitié qu'on a entre filles et garçons du même village. J'ai du plaisir à causer avec toi, en tout bien tout honneur ; mais je ne t'ai rien promis de plus.

Les sanglots de Jenny recommencèrent de plus belle.

— Voyons, dit René, ne pleure donc pas comme ça ; on finira par nous entendre. Quand même tu ne seras plus ici, je penserai toujours à toi avec plaisir ; et quand tu reviendras, nous danserons encore ensemble.

— Malheureux que vous êtes, reprit Jenny, pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite que vous ne pensiez pas à moi sérieusement pour nous marier plus

tard? Pourquoi m'avez-vous embrassée la première fois au pressoir de Mme Pasche, il y a six semaines? Pourquoi m'avez-vous recherchée depuis, et à la danse, et chez nous, et en nous promenant? Ah! mon Dieu! Si j'avais su que tout cela n'était que pour vous amuser, pour passer le temps, je me serais tenue sur mes gardes. A présent que vous avez pris mon cœur par toutes ces fausses amitiés, que voulez-vous que je devienne si vous m'abandonnez? J'en mourrai; oui, je le sens, j'en mourrai.

— Calme-toi, Jenny, calme-toi. Vois-tu, ma chère, il ne te faut pas prendre les choses comme ça. Nous sommes amis, restons amis. Pour penser à t'épouser, non, je ne puis pas te le promettre, malgré toute l'amitié que j'ai pour toi; et je ne l'ai jamais promis.

— Si vous ne l'avez pas dit, vous me l'avez assez donné à entendre. D'ailleurs, je vous ai tutoyé, lorsqu'on s'est quitté l'autre soir.

— Qu'est-ce que cela fait? tutoie-moi seulement, si cela te fait plaisir. Mais tu comprends que je ne puis me marier que selon le gré de mon oncle.....

— Oui, avec Rosette Pasche, n'est-ce pas? et parce qu'elle est riche. Moi, pauvre fille, et qui ai cru être aimée d'amour, on me plante là, on m'oublie. Ah! pourquoi ai-je écouté vos paroles! J'ai cru pouvoir compter sur vous, et me voilà abandonnée, au moment de partir!

— Je suis toujours le même, Jenny; c'est toi qui es allée trop loin dans tes idées. Cela te passera bientôt. En tout cas, je veux te revoir avant ton départ. Trouve-

toi là demain au soir à la même heure; j'aurai peut-être quelque chose d'important à te communiquer. Laisse-moi t'embrasser encore une fois avant de nous quitter.

— Non, non, je ne veux pas. Je ne veux plus rien de vous, tant que vous ne m'aurez pas fait une promesse positive.

— Eh bien, comme tu voudras. A demain !

Jenny reprit son arrosoir et alla le remplir à la fontaine; René continua son chemin sans plus siffler. Il aurait pu se dire qu'il était bien coupable, mais il n'en fit rien. Pourquoi cette pauvre Jenny s'était-elle mis l'amour en tête de cette manière! Elle n'avait qu'à faire comme lui, après tout! S'il l'eût déshonorée aux yeux du public, oh! alors, c'eût été le cas de ne pas l'abandonner, bien certainement! Mais pour des causeries entre garçon et fille du même village et quelques embrassades, on sait fort bien que cela ne tire pas à conséquence. C'est une espèce d'apprentissage pour plus tard, quand on s'aimera tout de bon. Avec Rosette, il avait des engagements positifs, puisqu'il l'avait demandée, et que même il avait chargé son oncle d'en parler à Mme Pasche. Et si Rosette se décidait en sa faveur, il est clair qu'il ne pouvait pas penser à épouser Jenny, qui d'ailleurs n'avait pour elle que sa jolie figure. Tel était le raisonnement de René, et la morale à laquelle il se rattachait. Il n'y a pas mal de garçons de cette espèce, et pas mal de filles non plus qui s'abusent comme Jenny Gottrau.

Arrivé devant la maison, René lava son bidon sous

le goulot de la fontaine, le monta plein d'eau à la cuisine, mangea sa soupe en silence et se disposa ensuite à se rendre chez son oncle. Au moment où il mettait la main sur le loquet, Mme Pasche lui dit :

— J'espère que vous suivrez les conseils de votre oncle; nous sommes d'accord avec lui pour ce qu'il vous proposera.

— Je ne demande pas mieux, si réellement il s'agit de mon avenir et de celui de Rosette.

— Eh bien, allez. Que Dieu vous accompagne ! Demain matin, vous nous direz ce que vous aurez décidé.

— Où est Rosette ?

— Dans sa chambre.

— Donnez-lui le bonsoir de ma part.

Amy Lorand lisait à la lumière de sa lampe, à deux pas de la cheminée, dans laquelle brûlait lentement du hêtre noueux et bien sec. Ce soir-là, il veillait dans sa chambre. L'hiver commençait à se faire sentir. Il posa son livre sur la table, donna une chaise à René vers l'un des coins du foyer et s'assit à l'autre, en face de son neveu. Il faisait bon dans cet appartement, toujours si bien arrangé. On voyait que le propriétaire avait le temps de soigner ses meubles et qu'il aimait l'ordre dans les détails. C'était, d'ailleurs, une chambre très confortable. Le plancher était recouvert d'un bon tapis ordinaire, luxe que les riches campagnards ne s'accordent pas encore, faute d'y avoir pensé. Du moment qu'une jeune mariée donnera l'exemple, on peut compter que toutes les autres le suivront.

— Je t'ai fait demander ce soir, dit l'oncle, pour causer un peu avec toi de ta position chez Mme Pasche, et de celle de Rosette.

— C'est ce qu'elles m'ont expliqué, répondit le neveu.

— J'ai donc parlé de tes intentions, d'abord avec la mère, reprit l'oncle; puis, ce matin, avec Rosette aussi. Elles m'ont paru plutôt disposées en ta faveur que le contraire. Cependant, je ne dois pas te cacher qu'il me reste de l'inquiétude sur un point important, je dirai même sur le point essentiel; et je crois que tu dois faire pour cela tout ce dont tu es capable. Rosette dit qu'elle ne demande pas mieux que de pouvoir s'attacher à toi par une affection véritable; mais cette affection n'est pas encore venue; et tant qu'elle ne la sentira pas dans son cœur, elle ne pourra te donner la réponse que tu voudrais obtenir. En outre, elle pense qu'il existe des différences profondes dans vos caractères; il faut tâcher qu'elles s'effacent. Elle désire aussi s'approcher de Dieu sincèrement. Ce matin, par exemple, elle m'a dit que ce qui vous manque à tous deux, c'est de donner votre cœur à Dieu. Je t'engage donc, mon cher enfant, à rentrer en toi-même, à bien t'examiner, et à comprendre ton premier devoir envers Celui auquel tu dois l'existence de l'âme et du corps, tout ce que tu as enfin, et tout ce qu'il a préparé pour toi après cette vie.

L'oncle s'arrêta un moment. René ne prenant pas la parole, Amy Lorand continua.

— Tu ne me dis rien? trouves-tu que je ne voie pas juste dans ce que je viens de t'exposer?

— Je croyais qu'il s'agissait de choses plus positives et plus importantes.

— Il ne peut pas y en avoir de plus importantes, René. Par exemple, dimanche au soir, pourquoi ne pas faire comme Rosette, c'est-à-dire, aller te reposer, au lieu de retourner à la danse et d'y passer la nuit?

— Ah! c'est *embêtant* d'être ainsi bridé et réduit à rien, quand tous les autres s'amusent. D'ailleurs, quel mal y avait-il à danser un peu plus tard?

— C'est possible qu'il n'y en eût pas pour toi, en tout cas, pas plus que dans tes regrets de n'y pas aller; mais tu dois comprendre que Rosette et sa mère ont pu être blessées de voir que tu préférais retourner t'amuser, plutôt que de te rendre à leur désir. Rosette n'en a pas été choquée, je le sais; elle en a conclu simplement qu'elle a peu d'influence sur toi, et que ton affection est plus à la surface qu'au fond du cœur. Tu t'es ainsi fait tort à toi-même.

— Valait-il mieux entendre, le lendemain, les moqueries de mes camarades? Je ne me laisserai jamais mener par une femme pour des affaires de religion.

L'oncle soupira, se tut un moment, puis il reprit:

— Tu ne me comprends pas, et tu n'as pas compris Rosette. En te suivant à la danse devant tout le village, en t'acceptant pour son *chevalier*, comme vous dites, elle te donnait un encouragement très généreux. A cause de cela, elle s'est plus ou moins mise en évi-

dence, un peu compromise même aux yeux du public, tandis que tu n'as rien fait de plus qu'un autre pour lui prouver que tu la préfères à toutes les jeunes filles qui étaient au bal.

— Elle est donc fâchée contre moi ?

— Non, elle n'est pas fâchée. Mais, comme on dit assez que tu songes à la demander pour ta femme, sa mère, elle et moi, nous avons décidé qu'il ne convient pas que tu continues à demeurer dans leur maison et à être leur domestique.

— Ah ! vous avez décidé cela sans me demander mon avis ! vous réglez ce qui me concerne sans me consulter ! eh bien !.....

— Ecoute, René, et fais-moi le plaisir de te souvenir que je représente en ce moment ton père et ta mère. Quand j'ai conseillé à Mme Pasche de te prendre à son service, j'ai été imprudent ; j'aurais dû prévoir ce qui arrive ; mais je te connaissais très peu encore, et, pauvre comme tu l'es, je n'imaginai pas que tu porterais tes vues où elles sont maintenant. Si je me suis trompé, je veux tâcher aujourd'hui de réparer ma faute, en t'aidant dans une entreprise que tu es incapable de conduire toi-même à bien.

— Incapable ! pourquoi donc ?

— Parce que la présomption t'aveugle. Ecoute-moi : persistes-tu dans tes intentions à l'égard de Rosette ?

— Oui, certainement. Que puis-je faire de mieux ?

— En ce cas, il faut quitter la maison, dès que nous aurons trouvé une bonne place, à quelque distance,

mais pas trop loin, afin que tu puisses venir ici de temps en temps.

— Et qu'est-ce qu'on dira? qu'on m'a renvoyé, chassé?

— Du tout. On dira : il paraît bien que Mme Pasche n'est pas opposée aux projets de René Lorand, puisqu'elle préfère ne pas l'avoir dans sa maison, et que cependant il y vient faire des visites.

— Quand je ne serai plus là, Rosette m'aura bien vite oublié.

— Je crois, au contraire, qu'elle te reverra avec plaisir, surtout si tu fais des progrès, si tu deviens meilleur et vraiment plus aimable. Quand je te vois t'emporter ainsi pour un mot, je me dis que, si j'étais une femme, j'aurais bien de la peine à t'accepter pour mon mari.

— Moi, je ne suis pas un doucereux mielleux et hypocrite. Je dis les choses comme elles sont. Tant pis, si ça ne convient pas à tout le monde.

— Tu fais bien d'être franc, mon cher garçon ; mais sois-sûr qu'il faut savoir aussi être aimable.

— Allons ! je croyais, en venant chez vous ce soir, qu'on avait décidé quelque chose de meilleur que tout ça ; quelque chose en ma faveur ; tandis que c'est mon éloignement et mon humiliation. Tant pis ! Une fois parti, qui sait si je reviendrai ! Je ne réponds de rien. Moi aussi, je suis fier à ma manière.

— A propos de fierté, je veux encore te dire un mot, sous la condition que tu ne te fâcheras pas.

— Voyons ce mot.

— Tu ne te fâcheras pas ?

— Non, je vous le promets.

— Eh bien, puisque tu as de la fierté naturelle, comment se fait-il que tu aies autant dansé avec Jenny Gottrau, le soir même où Rosette et sa mère t'avaient engagé à rester à la maison, et que tu aies reconduit deux fois cette Jenny chez ses parents, seul avec elle et au milieu de la nuit ?

— Ah ! voici l'histoire de Souky Meroud, de cette vipère de femme, qui vous a raconté une chose toute simple, comme si c'était un scandale d'iniquité ! Je lui rabattrai ses clous, attendez seulement.

— Tu l'accuses bien injustement ; c'est Mme Pasche qui m'a instruit du fait en question, et ce double fait, je le trouve très laid de ta part, malséant même, dans ta position à l'égard de Rosette. Comment ! tu me charges d'une démarche très sérieuse auprès de ces dames ; et tu peux, de gaieté de cœur, ou par une légèreté inconcevable, avoir l'air de courtiser la plus jolie fille du village, dans le moment même où celle que tu as le désir d'épouser dort tranquillement dans sa maison. René, je ne te croyais pas capable d'une pareille bassesse, et je te le dis en face, puisque tu parles de fierté.

— Vous me prenez donc pour un mauvais sujet, pour un homme de rien ?

— Non, je te prends pour ce que tu es, René, et c'est avec douleur que je le dis : je te prends pour un jeune homme qui préfère le plaisir au devoir et n'a pas une crainte sérieuse du mal. Mais c'est assez causé ce soir. Dieu veuille t'éclairer sur toi-même. Il est

entendu entre nous qu'on cherchera une bonne place pour toi, dans le canton ou près de Genève; puis, que tu resteras chez Mme Pasche jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un domestique plus âgé que toi et capable de diriger ses fonds de terre. Pendant que tu es encore là, tâche de regagner, par une conduite pure et aimable, ce que tu as perdu de ta position par ta légèreté et tes inconséquences.

— Haulah ! je vois venir que jamais je ne pourrai vous satisfaire, ni les uns ni les autres. On ne m'aime pas; on me trouve rempli de défauts; je suis bon à mettre à la rue. C'est joli, ça, après tout ce que j'ai fait depuis un an ! Je me suis sacrifié jour et nuit pour les travaux de la campagne, faisant moi seul l'ouvrage de deux; et à présent que tout marche bien, que tout est en bon état, grâce à moi, on me dit : Monsieur, allez-vous-en ; ma fille n'est pas pour vous. Eh bien, on s'en ira. Mais, ma foi ! des filles, on en trouve ailleurs, et d'aussi pincées que Mlle Rosette. Jenny Gottrau, si pauvre soit-elle, ne m'aurait pas traité comme ça. Je lui ferai peut-être la cour, puisque l'autre me chasse. L'argent n'est pas tout, dans ce monde. Finalement, quand on a bon corps et qu'on travaille, on se tire d'affaire. Contentement passe richesse. S'il me faut faire ceci, faire cela, être mené par la barbiche, dit-il en retroussant sa moustache, j'aime autant garder ma liberté. Rosette est d'une famille où la parole donnée n'est pas sacrée. Plus tard, elle pourrait me planter là.

— As-tu fini ? demanda l'oncle, en considérant avec tristesse l'état d'exaspération du jeune homme.

— Oui, j'ai fini, et j'en ai fini. Je sentais venir l'affaire. Autant maintenant qu'une autre fois. Cela viendrait également.

— René, tu me fais peur. Prends garde à toi. Le chemin où tu veux marcher conduit à des abîmes. Aujourd'hui, tu as devant toi le bien et le mal. Choisis. La Bible te dit : « Fuis les désirs de la jeunesse, et recherche la foi, et la paix avec tous ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. »

— Oui, oui : nous savons tout cela, et le reste. Est-ce la Bible qui dit à Rosette de me renvoyer de leur maison ? Est-ce la Bible qui lui dit d'être jalouse de cette pauvre Jenny, qui m'aime plus dans le bout de son petit doigt, qu'elle dans toute sa personne, et à qui je n'ai rien promis? A Rosette, j'aurais tout donné ; elle ne s'en soucie pas : soit, je m'en vais. Elle est libre, — moi aussi.

— Tout comme il te plaira, mon cher ami. Mais, ce moment de colère passé, tu reviendras, j'espère, à de meilleurs sentiments, et tu comprendras peut-être que nous avions en vue ton véritable bonheur. Je m'attendais aussi de ta part à une affection sincère pour moi ; j'y comptais, car je suis seul au monde. Sur ce point encore, je vois avec douleur que je me suis trompé. Tu peux retourner chez toi maintenant ; quand tu seras plus calme, nous recauserons de tout cela.

René ne se le fit pas dire deux fois, emporté qu'il était par la fougue de son caractère et avec l'idée qu'on était injuste à son égard. Il prit la porte, revint tout droit chez lui et se jeta sur son lit sans se déshabiller.

En ce moment, la lune se montrait rouge à l'orient; sortant de vapeurs épaisses qui touchaient aux montagnes, elle se disposait à franchir les espaces du ciel, par le chemin que Dieu lui a tracé.

CHAPITRE XIX

UNE PROMESSE

René dormit peu. Ses pensées allaient de Mme Pasche à son oncle, et de Rosette à Jenny. Par moments, il se considérait comme abandonné de tous, même de la jeune fille que, par des amitiés déplacées, ou, en tout cas, trop libres, il avait entraînée dans un sentiment si vif à son égard. Au lieu de se dire que tous pensaient à lui et désiraient son bonheur, il croyait que personne ne l'aimait. Sa présomption, son orgueil, le rendaient injuste et aveugle. D'autres fois, il s'avouait qu'il s'y était mal pris avec tous, et que c'était sa faute s'il se trouvait dans l'embarras. Alors il soupirait et se demandait ce qu'il fallait faire. Un autre, à sa place, eût cherché à élever son cœur à Dieu, dans un sentiment de regret, de repentance et

d'humiliation. Mais non ; le caractère naturel de René reprenait bientôt le dessus, et ses passions le poussaient du côté de la révolte. L'idée, bonne en soi, de se tirer d'affaire par lui-même, finit par dominer dans son dur cerveau. Il se leva, le matin, décidé à résister froidement à tous les conseils.

Comme à l'ordinaire, il vint déjeuner à la cuisine, dit un bonjour sec en entrant, et partit pour son ouvrage sans avoir ouvert autrement la bouche. Quand il fut loin, la mère et la fille se regardèrent :

— Voilà donc, dit Rosette, l'homme qui devrait être mon mari, mon soutien, mon protecteur dans la vie ! Je ne comprends pas que nous ayons pu le croire un instant. Il est vrai que René se montre à fond ce qu'il est, depuis peu de temps seulement. Mais il devient insupportable, même comme simple domestique. Plus tôt il nous quittera, mieux cela vaudra, pour lui comme pour nous.

— Il aura mal reçu les conseils de son oncle, dit la mère ; peut-être aurions-nous dû lui adresser une question à ce sujet.

— Ah non ! pas moi, en tous cas. M. Lorand viendra sans doute nous raconter ce qui a eu lieu hier au soir.

En effet, une heure après, Amy Lorand montait l'escalier de la maison Pasche.

— J'ai vu René ce matin, dit-il, comme il passait devant chez moi en allant à l'ouvrage, et je l'ai fait entrer pour causer un instant. Il n'est plus emporté comme hier au soir, mais son calme d'aujourd'hui ne vaut guère mieux que sa colère de la veille.

— Que veut-il faire? demanda la veuve. Mais d'abord, dites-nous comment il vous a écouté quand vous lui avez annoncé notre décision.

— C'est assez inutile d'entrer dans les détails. Il s'est fâché et a prétendu qu'on le renvoie d'une manière dédaigneuse ; que c'est une humiliation pour lui ; qu'il aurait voulu tout donner à Mlle Rosette, tout faire pour elle, et qu'au lieu de cela, il doit partir comme un mécréant. Ce pauvre enfant m'a bien montré son caractère passionné et sans équilibre moral. Il trouve qu'on est injuste à son égard, qu'on se méfie de lui, qu'on le méprise. Bref, la colère l'a fait divaguer. Mais il en reviendra, s'il est possible de lui faire comprendre sa véritable position. Pour le moment, il ne veut rien entendre. « Que Mme Pasche se procure un autre domestique, dit-il, et je quitterai la maison du jour au lendemain. »

— Et où ira-t-il? que fera-t-il? demanda Rosette.

— Il n'en sait rien lui-même, mais son intention est de se tirer d'affaire seul, sans notre secours.

— Ça, c'est mauvais, dit Mme Pasche.

— Non, reprit Rosette ; je trouve qu'il fait bien.

— Comment ! tu l'approuves ! quand son oncle peut lui rendre de si grands services ? Je ne te comprends pas, en vérité.

— Voici ce que je veux dire : il vaut mieux que René fasse ses propres expériences. Une véritable humiliation est peut-être nécessaire pour l'amener à de plus justes sentiments sur lui-même et à l'égard des autres. Et si, au contraire, il montre qu'il est capa-

ble de se bien conduire, c'est tout ce qu'on peut désirer de meilleur pour lui.

— Au fond, vous avez raison, Rosette, dit Amy. Dieu veuille le diriger et le garder.

— Maintenant, où chercher quelqu'un à sa place? fit la veuve avec tristesse. Je ne connais personne. Ah! nous aurons bien de la peine à trouver ce qu'il nous faut.

— Je vous aiderai à chercher, dit Amy.

— Il y aurait bien un moyen de se passer de domestique, reprit Rosette. Si ma mère louait nos fonds de terre, pièce par pièce, pour quelques années, et qu'elle fît cultiver nos vignes, nous n'aurions besoin de personne à la maison. En outre, cet arrangement nouveau dans nos affaires expliquerait le départ de René d'une manière toute naturelle. On ne ferait pas de suppositions à ce sujet.

— C'est vrai, dit Amy Lorand.

— Je crois, ma mère, qu'il nous faut faire cela. Nous conserverons seulement la maison avec le jardin et le verger. Nous aurons assez de foin pour une vache, qu'un homme viendra traire soir et matin. Je puis même le faire, si l'on veut. Nous serons beaucoup plus tranquilles. Je t'assure qu'il faut en parler à ton conseiller et nous décider dans ce sens. Cette idée m'est venue tout à coup il y a un instant.

— Si tu crois que ce soit mieux, je le veux bien. Il faut avouer que les serviteurs, à la campagne, sont de plus en plus difficiles, pour la nourriture et pour tout. Avec René, les travaux n'étaient jamais en retard,

parce qu'il prend les choses à cœur et n'est pas un domestique ordinaire. Mais si l'on fait ce que tu dis, voilà tous les autres projets renversés. René se considérera comme refusé d'une manière définitive.

Rosette n'ajoutant rien à ce dernier propos de sa mère, Amy Lorand lui demanda ce qu'elle en pensait.

— Je suis toujours la même, répondit-elle. Je regarderai et j'attendrai. Dieu nous conduira tous, je l'espère. L'important, si ma mère est décidée, est de parler au conseiller et de tout préparer pour une location prochaine des terrains. Il faut s'en occuper dès aujourd'hui.

— C'est pourtant bien pénible d'en venir à une pareille extrémité, dit la veuve. Louer nos fonds, quand on peut les faire cultiver soi-même, c'est risquer de les voir tomber en mauvaises mains. Enfin, puisque c'est ton idée, je ne m'y oppose pas. Nous irons en parler à Jacob Lugeon cette après-midi.

Pendant cette matinée où il travailla dans les bois, René se monta la tête encore plus fortement. Quand il vint dîner, il était bien plus sec et plus concentré qu'au déjeuner.

— Fait-il toujours aussi froid? lui demanda Mme Pasche.

— Je ne me suis pas occupé du temps, répondit-il; peut-être bien qu'il fait froid. J'ai travaillé de manière à avoir chaud.

— Ah ça! René, pourquoi me répondez-vous ainsi?

— Vous le savez aussi bien que moi. Que vous ai-je fait, à vous et à Rosette, pour me renvoyer de la

maison ? En quoi ai-je manqué à mon devoir ? Est-ce en perdant mon temps, en faisant le paresseux, en n'ayant pas vos intérêts à cœur ?

— Il n'est pas question de reproche à vous adresser. Pour chacun de nous, il faut...

— Il faut, quoi ? interrompit René ; il faut, n'est-ce pas, que je sorte de chez vous pour mettre Rosette à l'abri des mauvaises langues ? Suis-je un garçon malhonnête, oui ou non ?

— Taisez-vous, René ; vous êtes trop *monté*, pour qu'on puisse causer avec vous dans ce moment. Sachez cependant que je n'engagerai pas un autre domestique. Nous allons louer nos terrains pour trois ans, excepté le verger et les vignes.

— Ah ! vous louez vos champs et vos prés ! C'est une autre affaire. C'est sans doute mon oncle qui vous conseille cela. Un beau conseil ! Il doit s'y entendre, lui qui ne s'est pas occupé d'agriculture depuis vingt-cinq ans ! Le terrain vous sera rendu en bon état au bout de trois ans, vous pouvez y compter ! fit-il d'un air de dédain. Il fera bon le reprendre, quand on l'aura sucé jusqu'à la moëlle ! Mais ça m'est bien égal. Quand dois-je quitter ? A Noël ? — dans huit jours ? — Vous n'avez qu'à dire.

— Tâchez de rester le plus longtemps possible ; mais si vous trouvez une bonne place dans nos environs, nous ne vous empêcherons point d'y entrer, quand même nous aurions encore besoin de vous.

— Je n'ai pas l'intention de me replacer, fit-il sèchement.

— Et que comptez-vous faire ?

— J'y réfléchirai.

Ayant dit cela, il sortit.

Durant tout ce pénible entretien, Rosette n'ouvrit pas la bouche. Qu'aurait-elle pu dire de plus que sa mère ? Le moindre mot de blâme de sa part eût fait sauter en l'air le jeune homme. Pour pouvoir lui parler, il fallait attendre un meilleur moment.

Le conseiller Jacob Lugeon approuva fort l'idée de Rosette, relativement à la location des terrains. Il dit qu'il préparerait les conditions de louage, afin que les enchères pussent avoir lieu dans quinze jours. Ce fut donc chose décidée.

Vers les quatre heures du soir, comme René était de retour à la maison et soignait le bétail, Rosette descendit. Elle vint à la grange, où René poussait du foin dans les rateliers.

— Il faudra, s'il vous plaît, lui dit-elle, nous donner un demi-pot de lait de plus ce soir ; nous en avons besoin.

— C'est bien facile, répondit-il d'une voix douce. Je vous aurais bien donné autre chose, Rosette, même ma vie, mais vous ne l'avez pas voulu. Si je suis malheureux plus tard, ce sera votre faute.

— Ne parlez pas si haut, René ; on pourrait entendre du chemin ce que vous dites.

René, à ce propos, poussa la porte avec sa fourche, en sorte qu'ils se trouvèrent enfermés, ne recevant de clarté, à cette heure déjà sombre, que par le guichet supérieur resté ouvert.

— Oui, reprit-il, ce sera votre faute. C'est vous qui me renvoyez, qui ne voulez pas que je respire le même air que vous, comme si j'étais un malfaiteur. Quand je pense que je me serais dévoué jusqu'à la mort pour vous, Rosette, et que je n'ai plus d'espoir de votre côté, je suis pour en perdre la raison. N'y a-t-il donc plus rien en ma faveur ? Voyez, je ne me suis jamais humilié devant personne ; je me mets à vos genoux, s'il le faut.

René se jeta en effet à genoux devant Rosette, tenant toujours le manche de sa fourche dans une main.

— Relevez-vous, lui dit-elle. Ce que vous faites là n'est pas de la dignité d'un homme. Je veux pouvoir aimer franchement, avec toute la tendresse dont je suis capable, celui dont je deviendrai la femme un jour. Il faut aussi que j'aie pour lui un respect, une confiance à toute épreuve. Encore aujourd'hui, René, je vous le dis en présence de Dieu qui nous voit et nous entend : Soyez différent de ce que vous avez été jusqu'ici, faites taire vos passions mauvaises. Cessez tout rapport d'intimité avec d'autres filles. Prouvez-moi une affection pure, après cela nous verrons. La première chose à faire, pour vous et pour moi, c'est de nous rapprocher sincèrement de Dieu.

— Pour vous, je renoncerai à tout, je me soumettrai à tout ; mais j'ai la mômerie en horreur.

— Je ne sais pas ce que vous appelez mômerie ; ce que j'entends, pour mon propre compte, c'est de ne rien faire contre ma conscience et de rechercher ce

qui est bien. Est-ce être mômier, cela? votre oncle est-il mômier?

— Ecoutez, dit-il, — et il voulut s'approcher tout près de Rosette, mais elle recula de deux pas et saisit d'une main la boucle de fer servant de loquet à la porte, — écoutez: oui, mon oncle, qui est si bon et si excellent, est un franc mômier. Il ne s'en cache pas lui-même. A son âge, peut-être penserai-je comme lui; pour le moment, je ne veux pas en entendre parler; c'est plus fort que moi.

— Vous voyez bien que nous ne pourrions nous comprendre actuellement, reprit Rosette. Restons donc libres tous les deux. De meilleurs jours viendront peut-être, pour vous et pour moi; et peut-être aurez-vous alors de meilleurs sentiments à l'égard de votre oncle. Ah! René, si vous aviez les mêmes convictions religieuses que lui, combien vous seriez heureux!

— Rosette, donne-moi la main, que je puisse la serrer encore une fois.

Devant ma mère, très volontiers; mais pas ici.

— Tu te méfies donc de moi? dit-il avec des yeux ardents, comme si quelque pensée subite eût traversé son esprit.

— Non, dit-elle d'une voix tremblante; mais, quand vous me regardez ainsi, j'ai presque peur.

Tirant la boucle à l'instant, la porte s'ouvrit en dedans, et Rosette se trouva bientôt à la rue. Haletante d'émotion, elle retourna vers sa mère.

— Non, dit-elle au bout d'un moment, non, c'est inutile de chercher à le ramener. J'ai fait ce que j'ai

pu. C'est toujours la passion brutale qui parle chez lui, ou bien sa mauvaise tête qui le gouverne. Le cœur, jamais. Je ne lui suis pas plus qu'une autre, — peut-être moins, — ajouta-t-elle pour dernière conclusion.

Le soir, comme René venait de se laver les mains à la fontaine avant d'aller porter le lait à la fromagerie, Rosette se souvint tout à coup d'avoir oublié de fermer le poulailler. Elle descendit rapidement, traversa la cour et se trouva, en revenant, face à face avec René au bas de l'escalier. Il posa son bidon par terre ; c'était nuit.

— Rosette, dit-il, avant que j'aille au village, veux-tu me donner la main, bien franchement ?

— Pas mieux ici, à cette heure surtout, que dans la grange. Ce soir, quand vous irez dormir, je le veux bien, car il faut se quitter en paix à la fin du jour.

— Ce soir, dit-il en prenant son bidon, ce sera peut-être trop tard. Je ne suis pas de ceux qui prennent les affronts pour des compliments. Votre serviteur, mademoiselle.

Dix minutes après, son arrosoir vide à la main, Jenny Gottrau se rendit à la fontaine pour le remplir. Elle n'avait garde de manquer au rendez-vous donné la veille. René s'y trouva en même temps.

Je ne veux pas m'arrêter ici, dit-elle ; ma mère sera inquiète si je ne rentre pas dans cinq minutes. Ainsi, dépêchez-vous de m'expliquer ce dont il s'agit. Mais d'abord, vous saurez que je reste encore une semaine avant de partir.

— Tant mieux. Eh bien, figure-toi que Mme Pasche loue son bien et ne garde plus de domestique.

— Alors, où irez-vous ?

— Je n'en sais rien. Tantôt, j'ai l'idée de quitter le pays pour toujours ; tantôt, pour me venger de l'affront qu'on me fait, je serais presque décidé de me marier, de m'établir ici même et de leur montrer à tous que je peux me passer d'eux.

Pendant qu'il disait cela, une boucle des cheveux de Jenny, soulevée par le vent, frôla le visage de René et le fit tressaillir.

— Oui, reprit-il, c'est peut-être, au fond, ce qui me convient le mieux ; je louerais un terrain, j'aurais un cheval et je gagnerais de l'argent.

— Et alors, vous marier, avec qui? Ne pensez-vous plus à Rosette ?

— Non, dit-il, vaincu par l'orgueil et la tentation ; non, c'est toi seule que j'aime. Rosette n'a pour elle que son argent. Ce n'est pas la fortune qui rend heureux, c'est l'amour, et je sais que tu m'aimes.

— Oui, je n'aime que vous, René. Etes-vous disposé à m'épouser, quand nous le pourrons l'un et l'autre ?

— Oui, dit-il dans sa surexcitation.

— Vous me le promettez, là, sérieusement, à la face du ciel ?

— Oui, je te dis qu'oui, fit-il encore, complétement subjugé par la passion.

— Eh bien, embrasse-moi. Je t'appartiens, et toi, tu es à moi pour toujours. Maintenant, allons-nous-en vite. Nous nous reverrons bientôt.

Jenny s'esquiva, tout heureuse de la promesse qu'elle emportait. René, au contraire, l'oreille basse et la sueur au front, marchait lentement. Il sentait déjà qu'il venait de prendre un engagement téméraire, qu'il faudrait tenir un jour, ou passer pour un lâche.

La colère, la vengeance, jointes à une passion des plus violentes, avaient conduit le jeune homme où il se trouvait maintenant.

CHAPITRE XX

AU DERNIER MOMENT

Excepté pour Charles Maubert, qui continuait à garder la paix intérieure et une bonne conscience, la fin de l'année fut triste et pénible pour la plupart des jeunes gens avec lesquels nous avons fait connaissance dans cette histoire. Elle le fut aussi, à divers égards, pour Amy Lorand, Mme Pasche, le père Julliard et même le vieux Joaquint. Ce dernier sentait ses forces diminuer de jour en jour, et l'oppression augmenter. Toutes les vaches de Julliard avaient la surlangue (on ne parlait pas alors de peste bovine), ce qui lui donnait un souci continuel, outre qu'il n'osait pas en amener de nouvelles dans son écurie et ne pouvait en vendre aucune. Son bétail était séquestré. Mme Pasche ne pouvait s'empêcher parfois de retourner en arrière et de regretter le départ prochain

de René. Il lui semblait qu'elle et Rosette, et même Amy Lorand, s'y étaient mal pris avec un tel caractère qu'au lieu de tenir ferme avec René et de le cabrer, il aurait fallu l'amadouer, le prévenir, lui accorder ceci et cela, partout où on le pouvait. Elle oubliait ainsi, en mère plutôt faible, en femme trop disposée à témoigner de l'affection, que Rosette ne pouvait pourtant manquer à sa dignité et sacrifier son avenir aux caprices d'un garçon décidé à rester le même toujours, avec tous ses défauts, ses passions et son manque de droiture. Au fond de tout cela, il y avait le sentiment triste d'une rupture qui éloignerait d'elle Amy Lorand, vers lequel son cœur se sentait de nouveau fortement attiré. Enfin la location des terrains allait se faire, et Mme Pasche en avait parfois du regret, cette mesure étant, à ses yeux, un renvoi à long terme du mariage de sa fille.

Amy Lorand n'était pas triste précisément, au moins pas de cette tristesse humaine qui abat l'homme en le repliant sur lui-même et donne le dégoût de la vie. Comme chrétien, Amy Lorand acceptait la volonté de Dieu franchement, avec toutes les épreuves par lesquelles il nous est bon de passer. L'œuvre de la patience doit être rendue parfaite en nos âmes. Jésus a souffert la contradiction; pourquoi donc ses disciples seraient-ils mieux partagés que leur divin Maître ? et d'ailleurs, les souffrances du temps présent, quelque vives qu'elles soient, ne peuvent être comparées avec la félicité à venir. Si la foi est victorieuse dans le combat, tout est bien. Ce n'était donc pas pour lui qu'Amy

Lorand souffrait ; c'était pour son neveu. René s'était conduit en véritable écervelé, soit avec Rosette d'abord, soit ensuite avec Mme Pasche et avec lui. Qu'eût-il pensé, s'il avait su que, dans un moment de dépit et de folie, René avait fait à Jenny la promesse de l'épouser? Ce qui l'attristait le plus, dans les sentiments de René, c'était son éloignement volontaire de Dieu et de toute pensée chrétienne.

Les deux fiancés en secret avaient donc passé encore huit jours au village, continuant à se rencontrer partout où ils le pouvaient, et se donnant des rendez-vous dans la soirée. Dans sa persuasion que tout était fini du côté de Rosette puisqu'on louait les terrains pour trois ans, René s'abandonna complétement au plaisir d'être aimé de la plus jolie fille de Croset, et lui rendit largement ses tendresses passionnées. La mère Gottrau laissait faire, trop contente s'il s'en suivait un bon établissement pour son enfant. Le père de Jenny ne s'occupait pas de ces sortes de choses ; il en avait assez d'autres sur les bras. Mais le moment vint où il fallut se séparer. Jenny se rendit dans sa place aux environs de Genève, et René en accepta une de maître-valet chez un propriétaire vaudois du district d'Yverdon. Il fut convenu qu'il y entrerait le 15 janvier. L'idée de se marier prochainement lui avait déjà passé. Il faudrait peu de temps, avec un concours de circonstances nouvelles et de visages nouveaux, pour lui faire oublier la promesse faite à Jenny et ce qui s'était passé entre eux à la fin de l'année. Maintenant, il cherchait à s'étourdir. Jenny lui ayant écrit avec

toute la vivacité de son affection, il ne lui répondit qu'au bout de quelques jours et une toute petite lettre. Il alla passer un dimanche à la Varaude, chez Léon Villioud, pour lui dire que le cheval de Mme Pasche se vendrait en mise publique le jour où les fonds de terre devaient se louer. Villioud le fit boire et causer ; toutefois René se garda bien de le mettre au courant de ses affaires avec Jenny. Il se serait volontiers attaché de cœur à Rosette Pasche, dit-il, non parce qu'elle était riche, mais parce qu'elle lui plaisait assez.

— Elle ne s'est pas souciée de répondre à mes avances, et paraît vouloir se tourner du côté de la mômerie. Alors, ma foi, tu comprends que nous avons vite terminé la chanson. Là-dessus est venue cette bête d'idée de louer les terrains ; j'ai vu qu'on n'avait plus besoin de moi dans la maison, et ça fait que, dans huit jours, je vais diriger la campagne de M. Jeanrefroid, à la Crique-verte, sur les bords de l'Orbe. Il y a partout de la terre sous le soleil.

— C'est juste, dit Léon. Tu aurais été bien fou de te laisser mener par des femmes. Quand ce sont elles qui ont la fortune, suivant ce que la tête leur chante, il ne fait pas beau autour d'elles. Le diable n'est pas plus méchant. Nous avons vu cela ici, avec ce pauvre Jaquemoud qui a épousé la fille de la rentière Bube. Monsieur, s'il a besoin d'un écu de cinq francs, il faut qu'il le demande à la vieille. C'est la mère qui tire tout l'argent; lui, Jaquemoud, se borne à tirer la langue. Assez souvent, il me demande de lui prêter quelques sous. Voilà, mon cher, la vie que ces femmes lui

font. Et pourtant, c'est un bon enfant, sauf qu'il est tant soit peu ivrogne. Alors, dis-moi, cette fille Pasche, que va-t-elle faire?

— Ah! je n'en sais rien.

— Ton oncle ne serait pas homme à la courtiser, par hasard? Je ne sais pourquoi ça m'est venu plusieurs fois à l'idée.

— Non, je ne le crois pas. Mon oncle est trop sérieux; il ne rit jamais. D'ailleurs, il a eu une passion malheureuse dans sa jeunesse.

— Ah! mon cher, c'est une raison de plus pour qu'il veuille se réjouir maintenant avec une jeune femme.

— Non, je te dis que mon oncle ne songe pas à se marier.

— Ma foi, tant mieux pour toi, car il est encore en âge d'avoir de la progéniture. Et alors, cette jolie blonde qui s'appelle, je crois, Jenny, qu'est-elle devenue?

— Elle est en place à Genève.

— Si j'avais été son voisin comme toi, je lui aurais fait la cour. Ce sont de pauvres gens, n'est-ce pas?

— Oui, dit René en prenant machinalement son verre et ne faisant qu'y tremper ses lèvres.

— Qu'est-ce que ça fait? Nous avons assez de bien pour ne pas tenir à la fortune dans le choix d'une femme.

— C'est clair; mais il me semble que tu trouvais Cornélie Belot plus de ton goût qu'aucune des autres?

— Peut-être; pourtant, la blonde a quelque chose

d'agaçant, un minois qui vous attire et prendrait bien vite le cœur. Je me disais cela en dansant avec elle; puis, je n'y ai plus pensé dès lors. Il faut être un peu philosophe dans ce monde, sans quoi on est bientôt perdu. Allons, bois. Seras-tu là quand on vendra le cheval gris?

— Non; d'ailleurs, je ne voudrais pas le voir partir, à moins que tu ne l'emmenasses. Ne le lâche pas. C'est une bête sans pareille, pour tous les ouvrages. Et ce qu'il y a d'agréable avec lui, c'est qu'il va aussi bien au petit char qu'au bois ou à la charrue.

— Quel est son défaut? car tout cheval, comme tout homme, a le sien.

— Je ne lui en connais vraiment point, si ce n'est de frapper d'un pied de derrière quand il a faim et que son râtelier est vide.

— Ça, c'est un bon défaut: voyons, bois donc; nous ne faisons que causer.

La conversation dura sur ce ton encore longtemps. René ne quitta la Varaude que dans la soirée, en sorte que c'était déjà tard lorsqu'il arriva chez lui. La porte de la maison était fermée, la lampe éteinte.

Bien que Rosette fût loin d'être gaie, elle se félicitait de plus en plus de la décision qu'elle avait prise. René montrait ouvertement qu'il ne pensait plus à elle, ou du moins, il voulait avoir l'air de n'y plus penser. Il ne réclamait plus la poignée de main à laquelle il tenait si fort autrefois; et certes, il faut lui en savoir gré, puisqu'il s'était engagé ailleurs. Si Rosette avait connu cet engagement secret, elle aurait

béni Dieu d'avoir échappé au piége qui lui avait été tendu. Pour le moment, elle jouissait d'une liberté précieuse. Ce sentiment, chez Rosette, se traduisait en un sérieux doux et paisible, mêlé pourtant d'un peu de tristesse. Il n'est jamais agréable à une femme, surtout à une jeune fille, d'avoir dû repousser un cœur qui s'offrait, même tout farci de défauts. Le besoin d'aimer, de se donner, est peut-être plus intense chez elle, sous la retenue de son sexe, que chez le jeune homme prodigue des expressions de son amour. Rosette eût aimé René avec la plus vraie tendresse, s'il n'avait pas été intraitable et se fût montré susceptible de progrès moral. L'air habituel de René lui était maintenant désagréable, quand elle le comparait avec celui de Charles Maubert, qui se bornait cependant à saluer Rosette lorsqu'il la rencontrait à la rue. Charles s'était arrangé avec une veuve qui demeurait seule au village, personne de soixante ans, mais forte encore et active pour son âge. Elle vint habiter chez lui, faisant le ménage et tenant la maison en ordre, pendant qu'il travaillait aux champs. Il lui payait un petit salaire. La Manon se trouvait très heureuse comme cela. Charles était content de sa cuisinière, qui avait en même temps grand soin de la vache et des poules. Souky Meroud avait essayé déjà plus d'une fois de causer avec elle en sortant de chez Amy Lorand; mais la Manon était prudente. Parlant déjà très peu de son naturel, même avec son jeune maître, elle ne répondait rien, ou fort peu de chose en tout cas, aux longs discours de Souky, qu'un mutisme

pareil rendait toujours plus bavarde et plus loquace.

— Dites *voir*, Manon, vous faites bien de la poussière en balayant devant chez vous, contre la fenêtre ouverte de la chambre de M. Amy Lorand. Vous pourriez penser qu'il me faudra essuyer les meubles une fois de plus, et que ça prend du temps d'une manière bien inutile.

La Manon balaya d'un autre côté, mais ne répondit rien.

— Comme ça, reprit l'autre, à la bonne heure. Il faut réfléchir à ce qu'on fait et à ce qu'on dit. A propos, que pensez-vous de tout ce grand *renversage* de chez la Marie Pasche? Voilà donc les terrains qui se louent, le cheval et les autres bêtes qui se vendent, pendant que c'était pourtant bien facile de s'arranger autrement. Je veux bien que René ait ses défauts, même d'assez gros défauts, quand ce ne serait que celui d'avoir fait semblant de courtiser Jenny Gottrau à la dernière danse; mais pourtant c'est un fameux travailleur, qui menait au mieux le train de Marie Pasche. Une fois marié avec Rosette, il se serait corrigé, ne croyez-vous pas? Vous ne dites rien, Manon? c'est comme si je parlais à une bûche. Eh bien, moi, je crois qu'il se serait corrigé, parce qu'enfin son oncle l'aurait mis au bon chemin. Et puis, ça fait beaucoup pour un homme pauvre, quand il se trouve tout d'un coup dans une grande aisance. Il a des attentions pour sa femme et s'observe mieux. On voit cela tous les jours. Tel qui ne valait rien étant garçon, est de-

venu charmant dès qu'il a été marié. Quelquefois, c'est aussi le contraire qui arrive. Nous en avons plus d'un exemple à Croset, vous le savez aussi bien que moi. Quant à René, il faut convenir qu'il a une mauvaise tête : c'est lui qui aura tout gâté, tout dérangé par là; car il faut bien qu'il y ait eu des choses graves, pour que les Pasche en soient venues à l'extrémité de louer leurs terrains. Vous vous trouvez bien chez Charles Maubert ?

— Oui.

— Il y a encore assez à faire pour tenir une maison en ordre, surtout le *plain-pied*. C'est inconcevable tout ce qu'on y apporte de terre et de vilenies de la rue, quand même on a soin de racler la semelle des souliers avant d'entrer ! Ecurez-vous les carrons plus d'une fois par semaine?

— Non.

— Chez M. Amy, je ne les écure que tous les quinze jours; mais il n'a jamais de boue à ses bottines, et il a soin d'en changer quand il pleut, afin de ne pas salir dans la maison. Charles est aussi très propre, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est une fameuse qualité pour un homme de la campagne (elle avait, en ce moment, une grande trace de suie au milieu de front.) Au reste, Charles est un brave garçon, qui a eu bien soin de son père. Mon mari ne va rien qui vaille ces jours; mais il en prend son parti, tout également. Au revoir, Manon; je suis un peu pressée : excusez-moi.

— Bonjour ! dit gravement la Manon en secouant son balai.

Le jour avant les enchères des terrains, Charles Maubert vint dans la matinée chez Mme Pasche. Rosette et sa mère furent assez surprises d'une telle visite, car Charles n'entrait jamais chez elles. On l'engagea à s'asseoir, ce qu'il fit de bonne grâce, sans timidité ni trop d'assurance, gardant son chapeau à la main, non sur la tête, comme c'est beaucoup l'habitude des paysans, jeunes ou vieux. Au bout d'un moment de conversation générale, il dit qu'il venait demander à Mme Pasche si elle consentait à lui louer un de ses fonds de terre dont il dit le nom ; qu'avant de se le faire adjuger en mise publique, il désirait avoir l'agrément des propriétaires, parce que, dans le cas contraire, il s'abstiendrait.

— Mais sans doute, répondit la veuve ; nous serons bien aises d'avoir à faire avec vous. Ainsi, misez seulement ce qui peut vous convenir. N'est-ce pas aussi ton avis, Rosette ?

— Certainement.

— Je ferai mon possible, reprit Charles, pour être exact à l'époque des payements, et je vous remercie de la confiance que vous m'accordez.

En ce moment, René ouvrit la porte et entra sans façon.

— Je vais faire ma malle, dit-il à son ancienne maîtresse. Adieu, Charles ! — Si vous voulez donner un coup d'œil à mes effets, ce serait le moment, dit-il encore à Mme Pasche.

— Cela suffit, René; allez seulement, répondit-elle avec une émotion contenue.

— Est-ce que tu pars aujourd'hui? demanda Charles.

— Oui, dans une heure. Je n'aurai peut-être pas l'occasion de te revoir; ainsi, adieu. Je te recommande mon oncle.

— C'est plutôt à lui qu'il faut me recommander; je lui dois déjà tant! Jamais je ne pourrai lui rendre tout le bien qu'il m'a fait. Adieu donc, René. Dieu soit avec toi, dans ta nouvelle vie, et puisses-tu être vraiment heureux!

— Merci; j'en ai bien besoin.

René descendit l'escalier.

— Je miserai donc les *Epierrettes*, dit Charles avant de partir; mais à la condition que le prix ne soit pas trop élevé. Bonjour, madame Pasche; bonjour Rosette.

Les deux femmes lui tendirent la main avec cet abandon qu'inspire la confiance. Elles n'auraient pas demandé mieux qu'il prolongeât sa visite, mais on entendait René aller et venir dans la cour, où il préparait le char qui devait l'emmener à la gare avec sa malle.

Une heure après, en effet, son oncle arriva pour l'accompagner. Quand tout fut prêt, René monta une dernière fois à la cuisine, Amy restant à la rue vers le le cheval.

Mme Pasche, toute tremblante, se leva à l'approche du jeune homme. Très pâle, René s'avança, tête nue, les yeux baissés.

— Bonjour, mon pauvre René, dit la veuve; que Dieu vous accompagne!

Elle lui serra bien la main.

— Adieu, Rosette, dit-il d'une voix étouffée.

— Adieu, René. Je fais pour vous le même souhait que ma mère. Et elle lui tendit aussi la main.

En la rendant, René se mit à sangloter, et, se frappant le front d'un coup de poing :

— Pardonnez-moi, dit-il au milieu d'un torrent de larmes; pardonnez-moi! Je n'étais pas digne de vous, Rosette; je me suis conduit en insensé, et maintenant je n'ai que ce que je mérite.

A l'instant, Rosette lui reprit la main.

— Ecoutez, René; puisque vous dites cela, je ne perds pas toute espérance d'un revoir entre nous. Cherchons Dieu l'un et l'autre. Vous le trouverez, et vous serez heureux.

— Non, pour moi, c'est trop tard. J'ai fait le mal et j'en porte la peine. Cela, je ne le vois pas seulement, mais je le sens comme un charbon de feu, là, dit-il en mettant la main sur son cœur.

Il descendit lentement l'escalier, fit monter son oncle sur le char et s'assit à côté de lui. Le cheval partit comme un trait dans la direction de la gare.

— Pourtant, disait Rosette à sa mère, si René avait voulu rentrer en lui-même il y a quelque temps! Mais je ne regrette pas ce que j'ai fait, si cela peut l'amener à de meilleurs sentiments.

— Son oncle avait l'air bien affligé, dit la mère : ne l'as-tu pas remarqué?

— Oui, mais je crois aussi qu'il remercie Dieu d'avoir ouvert le cœur de son neveu au dernier moment. Par la porte non fermée, il a dû entendre les aveux que René nous a faits.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

UN COIN DU VOILE

L'hiver, avec toutes ses rigueurs, vint peser sur les campagnes. La froide bise, la neige, les tourmentes pluvieuses, les gelées qui contractent la terre et roidissent ou détruisent les plantes, — tout ce qui porte le nom de *mauvais temps*, passa sur la contrée et y laissa des traces profondes.

Avril essaya de sourire aux champs et aux prairies; mais le sombre hiver régnait encore sur les hauteurs jurassiennes et menaçait la plaine d'une nouvelle irruption. Il y avait comme une irritation sourde, un mauvais vouloir dans l'atmosphère. Les oiseaux étaient rares; ceux qui, sur la foi d'apparences trompeuses, avaient essayé de chanter, se turent de nouveau, attendant des jours meilleurs. On rallumait du feu dans les appartements, comme si les frimas ne

voulaient plus nous quitter. Les rhumes, les catarrhes, des maladies plus graves parcouraient le pays, visitant de nombreuses demeures et avertissant les hommes de la déchéance rapide à laquelle nul ne saurait échapper. La mort frappait à la porte de bien des maisons. Prêt ou non à la recevoir, il fallait lui ouvrir et partir avec elle. Heureux le disciple que son maître trouvera veillant quand il arrivera! Heureux celui qui, chaque matin et chaque soir, peut dire en toute confiance: Seigneur Jésus, viens!

Ce long hiver dura jusqu'au milieu de mai. Il se fit alors comme une éclosion universelle dans la nature. Précédée par des éclairs et quelques coups de tonnerre, une pluie fine, pénétrante, vint rendre la vie aux germes froids et transis. Le soleil se montra chaud dès le matin, inondant les campagnes de ses rayons. Bientôt les prairies se couvrirent de fleurs; les bois ressuscitèrent, et partout la voix des oiseaux se fit entendre avec bonheur. Quand vient ce moment, l'homme aussi se sent des ailes. Que sera-ce donc, lorsque le chant glorieux de la résurrection s'élèvera de la terre au ciel!

Plusieurs choses s'étaient accomplies dans la vie de nos connaissances, depuis le départ de René. La plus importante de toutes, incontestablement, c'était ce réveil de conscience dont nous avons vu le premier trait, et qui dès lors, loin de faiblir, s'était fortifié et enraciné peu à peu dans de meilleures habitudes et l'obligation absolue d'obéir. Avant d'en arriver là, René avait beaucoup souffert, soit de ce qu'il avait dû en-

tendre, soit surtout de l'aiguillon intérieur qui le harcelait à tout instant et d'une manière toujours plus profonde et plus vive. Mais les yeux de son âme s'étaient dessillés. Au dernier moment, voyant qu'il avait faussé sa vie en obéissant à sa volonté et à de grossières passions, il se reconnut coupable devant Dieu et devant les hommes. S'il ne dit pas comme l'enfant prodigue: «Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant toi,» il le pensa du moins et emporta cette parole comme une épée dans son cœur. De tout l'hiver, il ne revint pas à Croset. Trois mois après son départ de chez Mme Pasche, il écrivit à son oncle la lettre suivante qui montre dans quelle disposition d'âme il se trouvait alors et la facilité rare qu'il possédait naturellement, quand il le voulait bien, pour mettre ses pensées sur le papier.

« J'aurais dû répondre plus tôt à votre bonne lettre, mon cher oncle, mais j'avais besoin de me recueillir avant de vous écrire. Aujourd'hui encore, je ne sais pas comment je dois m'y prendre pour vous parler de ce que j'éprouve. Si je pouvais vous voir et que mon cœur s'ouvrît complétement devant vous, je vous dirais des choses que vous approuveriez sans doute, mais d'autres aussi que vous condamneriez. Je me suis mal conduit, très mal conduit depuis longtemps, mais surtout vers la fin de la dernière année. Le temps passé chez Mme Pasche a été fatal pour moi. L'orgueil, ainsi que vous me l'avez dit un soir, m'a aveuglé. Je me suis cru quelque chose, un homme important, nécessaire, et je n'étais qu'une mauvaise tête, un vani-

teux. Au lieu d'écouter Rosette et sa mère, au lieu de vous écouter, vous, mon oncle, depuis votre retour, j'ai voulu me conduire par moi-même. Vous m'aviez recommandé de fuir les désirs de la jeunesse ; je les ai, au contraire, recherchés et caressés. Par ma faute, ma position et ma vie ont été faussées. Quand Rosette a repris ma main et m'a dit « au revoir ! » comme je partais, j'ai cru que j'allais tomber mort à ses pieds. Ce revoir n'aura jamais lieu, dans le sens où elle a pu l'entendre. Rosette Pasche ne peut pas m'appartenir un jour. Maintenant que je serais disposé à écouter ses avis, à ranger ma vie, à croire enfin que la vérité et la pureté sont des choses saintes et que rien ne vaut la paix de la conscience et la crainte de Dieu, je dois renoncer à Rosette Pasche pour toujours. J'ai un devoir sacré à remplir, et j'espère ne pas y manquer, quoi qu'il m'en coûte. Quand mon sort sera décidé, j'irai vous voir. En attendant, je vous charge de dire à Rosette Pasche que je lui serai reconnaissant toute ma vie pour la manière dont elle m'a parlé et dont elle m'a traité. Sans elle, sans ce qu'elle m'a fait comprendre, je serais, peut-être, demeuré ce que j'étais : un mauvais sujet. Dès à présent je tâcherai d'être un honnête homme en tout et partout.

» Mon maître, M. Jeanrenaud, n'est pas ce que son nom indique. C'est un homme bon et cordial. Il m'a dit un jour : « — René, je suis content de votre activité et de votre intelligence ; continuez ainsi, vous vous en trouverez bien. Mais vous êtes souvent triste. Si je puis vous être utile, je le ferai avec plaisir. — » Je

l'ai remercié, et lui ai dit seulement que j'avais eu un chagrin de cœur. Hélas! ce n'est pas même exactement cela, mais je n'ai pu répondre autre chose. — J'espère que vous continuez à être en bonne santé. Dieu vous la maintienne. Je vous prie de saluer les dames Pasche de ma part. Mes amitiés à Charles Maubert. Il est heureux, lui, parce qu'il a suivi le bon chemin; moi, j'ai pris le mauvais.

» Adieu, mon oncle, pensez à moi et priez Dieu pour moi.

René LORAND. »

Le jour où il reçut cette lettre, l'oncle Amy était invité par Mme Pasche à prendre une tasse de café dans l'après-midi. Charles Maubert lui ayant fait un présent de beurre et de crême, elle était bien aise que M. Lorand pût s'en régaler. Autrefois, c'étaient elle et sa fille qui offraient à leurs amis les prémices de la laiterie; depuis que leurs terrains étaient loués, elles n'avaient plus de bétail, ayant même renoncé à garder l'unique vache dont il avait été question. Leur vie était bien plus facile et plus simple. Toutes deux avaient embelli pendant l'hiver; cela tenait peut-être à ce qu'elles pouvaient donner plus de soin à leur mise habituelle, et qu'elles se fatiguaient beaucoup moins. Amy Lorand continuait à leur faire une visite de temps en temps, soit à cause de René, soit parce qu'il y prenait plaisir ou s'en faisait un devoir. Il aimait à causer avec Rosette, dont l'intelligence était vive et les besoins religieux de plus en plus vrais et profonds.

Sa lettre en poche, il arriva donc vers les quatre heures.

— J'ai enfin des nouvelles de René, dit-il en prenant place à table.

— De bonnes nouvelles, j'espère? dit Mme Pasche.

Rosette, qui versait le lait dans les tasses, rougit à ce propos, mais n'ajouta rien.

— Oui et non, répondit Amy. A bien des égards, je rends grâce à Dieu pour les bons sentiments actuels de mon neveu; à d'autres égards, sa lettre me cause une vive inquiétude. Il me cèle quelque chose, et pourtant il y a un cachet de grande vérité dans tout ce qu'il m'écrit. Je vous le lirai dans un moment. Je crois qu'il se fera en lui une nouvelle crise heureuse, après laquelle il aura la paix avec lui-même et avec Dieu.

— Pauvre garçon! dit la veuve; il doit bien souffrir. Je suis tout de même étonnée qu'il n'ait pas écrit à Rosette, après ce qu'elle lui a dit lorsqu'il nous a quittées.

— Pourquoi m'aurait-il écrit? Non, ma mère; je pensais plutôt qu'il viendrait voir son oncle et nous saluer par la même occasion.

— Ma chère enfant, reprit Amy Lorand, René me charge pour vous d'une commission très grave.

De nouveau, les joues de Rosette se colorèrent vivement.

— Il faut me la faire, cette commission, dit-elle; ma mère doit entendre tout ce qui me concerne.

— C'est un grand chagrin pour moi, reprit l'oncle; René dit qu'il doit renoncer à vous pour toujours.

— Mais pourquoi ce renoncement? fit Mme Pasche. Rosette lui avait pourtant donné de l'espoir.

— L'espérance d'un revoir meilleur, oui : mais rien de plus, ma mère.

— C'est vrai, dit Amy Lorand. Cependant ces deux mots, que j'ai entendus, étaient de votre part un encouragement. Voici, au reste, la lettre tout entière.

— Pauvre cher garçon ! dit encore Mme Pasche après avoir entendu la lecture. Ce ne serait pas du noir qu'il a, de la simple tristesse ?

— Je ne le pense pas, répondit Amy. Il s'expliquera plus tard, je n'en ai aucun doute. Vous souvenez-vous de ce que nous disions il y a quelques mois, madame Pasche ? « Cela se fera si Dieu le veut ! » Or, aujourd'hui, nous voyons bien que Dieu ne le veut pas. Nous n'avons donc, vous et moi, qu'à nous soumettre à sa volonté.

— Monsieur Lorand, demanda Rosette, me permettez-vous de dire ici toute ma pensée au sujet de votre neveu ?

— Oui, ma chère.

— Eh bien, je crois que René est engagé sérieusement avec une autre fille; il l'était déjà avant de nous quitter. S'il ne l'avoue pas, cela perce d'un bout à l'autre de sa lettre.

— C'est impossible, dit la mère. Il aurait fait la cour à deux en même temps? non, c'est impossible.

— Je crains au contraire, reprit l'oncle, que ce ne soit très probable. Toutefois, avant d'avoir la certitude

du fait, abstenons-nous de tout jugement. Je dois être déjà bien reconnaissant envers Dieu du changement sérieux qui s'est accompli dans les sentiments et la vie de mon neveu.

— Ah! je crois bien, dit Rosette. Qui aurait pu s'attendre à cela?

La location des terrains avait eu lieu le quinze janvier, ainsi que la vente du bétail. Le brave Coco ne fut pas emmené par Villioud, mais bien par le cocher de M. Jeanrefroid, celui-ci étant venu aux enchères et n'ayant pas craint de mettre un prix élevé pour l'acquisition du cheval, d'après ce que René avait dit de ses qualités. M. Jeanrefroid avait besoin précisément d'une bête pareille pour son domaine. Ainsi Villioud ne put en devenir possesseur. Il s'en consola en passant la soirée avec Cornélie, dont les bons mots, la gaieté et la belle prestance lui plaisaient toujours davantage.

A un point très obscur de l'horizon, une petite étoile s'était levée dernièrement. Nous devons la signaler au lecteur. Charles Maubert avait donc loué pour trois ans le fond des Epierrettes. Cette augmentation de sol à cultiver lui permettrait d'avoir deux vaches au lieu d'une; avec ces deux bêtes, il comptait former un attelage pour divers travaux de son agriculture. En faisant de petites jointes de charrue, il ne fatiguerait pas ses laitières, qui pourraient aussi très bien amener les récoltes dans la grange, au moyen d'un char léger. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Charles était venu plusieurs fois chez la veuve, à

propos de la location ou d'autre chose; et plus d'une fois aussi, Rosette avait engagé avec lui une conversation tantôt sérieuse, tantôt simplement agréable sur plus d'un sujet. Elle trouvait du charme à ces causeries, probablement parce qu'elle n'en avait goûté aucun dans les propos de René et que d'ailleurs Charles était un garçon intelligent et aimable. A lui faire la cour, certes, Charles n'avait point songé. Il comprenait qu'une héritière, possédant dix fois plus de bien de terre que lui, et des rentes et de l'argent comptant, n'était pas destinée à un pauvret de si peu d'importance, à un très petit cultivateur de Croset, tel que lui. Ce ne fut donc point avec le désir de gagner le cœur de Rosette qu'il se mit à l'écouter volontiers et à lui répondre, tantôt combattant ses idées sur tel ou tel sujet, tantôt se trouvant parfaitement d'accord avec elle. De son côté, Rosette ne pensa point que rien de plus qu'un simple intérêt amical vînt se loger dans son cœur à propos de Charles Maubert. Elle se sentait d'ailleurs encore moralement engagée avec René, depuis ses dernières paroles, et elle attendait toujours de l'avoir revu pour trancher cette question. La lettre de René à son oncle leva tous ses doutes et la dégagea d'un passé sur lequel il n'y avait plus à revenir. Et voilà pourquoi elle avait rougi deux fois en apprenant les graves nouvelles contenues dans ces douloureuses explications. Maintenant la place était libre, et elle en éprouvait un réel contentement. Mais de cela, à une inclination positive entre Charles et Rosette, la distance était grande encore. Nous savons toutefois qu'il suffit d'un pont très léger

pour la franchir, lorsque le cœur prend son élan. La même chose existait entre madame Pasche et Amy Lorand, mais à un état silencieux et latent. Jamais un mot d'Amy ne faisait allusion au passé, et jamais la veuve ne se mettait dans l'esprit qu'il pouvait l'aimer encore. Sincèrement elle regrettait René pour Rosette. Plus sérieux et plus croyant, Amy se bornait à penser et à dire que tout est bien de la part de Dieu.

A la fin de l'hiver, lorsque la nature s'éveilla pour revêtir ses habits de fête, Rosette et Charles se sentaient fortement attirés l'un vers l'autre. Au village, on ne le remarquait pas. Eux-mêmes, jusqu'ici, l'avaient ignoré ou ne s'en étaient pas rendu compte. Le germe secret d'une affection naissante avait poussé de profondes racines avant de montrer la plante, qui maintenant allait grandir et se développer. L'étoile, d'abord si petite, menaçait de devenir un véritable soleil, pour peu que son éclat allât en augmentant. On devait, au reste, plus ou moins s'y attendre, puisque aucun des deux n'y avait pensé. Il en est souvent ainsi dans l'union de deux âmes qui s'ignorent et se trouvent, à un moment donné, avoir fait le même voyage, éprouvé les mêmes impressions, souffert les mêmes douleurs et goûté les mêmes joies. Alors on se reconnaît, on s'aime, on chemine ensemble, le sachant et le voulant. On est heureux. Oui, et l'on pleure aussi ensemble, ce qui n'est pas le moindre des bonheurs d'ici-bas. Nous verrons plus loin ce que deviendra la vie pour ces deux jeunes gens.

Celle de René était de plus en plus sérieuse et diffi-

cile. Tout entier à ses devoirs de maître-valet durant le jour, le soir venu, il était aussi tout entier à sa position et à ses affaires particulières. Jenny Gottrau lui écrivait souvent; il lui répondait de même, étant avec elle de la plus loyale franchise et lui faisant part de ses projets comme de ses pensées intimes. La jeune fille imprudente qui s'était engagée à se marier avec lui, avait cruellement souffert dès lors. Sa conscience avait parlé, et la frayeur de l'opprobre qui l'attendait l'avait terrifiée. Quand elle vit ce qu'elle avait d'abord pris pour une supposition devenir une certitude, elle en fut au désespoir.

« René, René, lui écrivit-elle, si Dieu n'a pitié de moi, que deviendrai-je ? Si tu m'abandonnes, je suis perdue. Mon Dieu ! qu'allons-nous faire, et comment sortir de cette affreuse position ? »

« Patience et courage, lui répondit-il, ce que je t'ai promis je le tiendrai. Je vais aller parler à mon oncle et tout préparer pour notre mariage. Tâche de rester dans ta place encore six semaines, jusqu'à ce que nos annonces soient publiées. Je t'épouse, Jenny, parce que je le dois. Il faut que je trouve en toi, malgré ta jeunesse, une femme décidée à remplir son devoir. J'ai été un grand coupable à ton égard, et toi, tu n'es pas non plus sans reproche. Mais tout cela appartient à un temps d'orgueil, de légèreté, de passion et de mal. A l'avenir, nous suivrons un autre chemin. Nous serons pauvres, très pauvres. Nous travaillerons pour trouver le pain quotidien. »

Ce fut lorsque les oiseaux chantaient sous la feuillée,

lorsque les pigeons roucoulaient dans les bois, libres de tout souci et de toute crainte, que les lettres ci-dessus furent échangées. Entre les créatures inférieures et deux êtres intelligents, doués de raison et d'une âme immortelle, quelle différence de situation !

CHAPITRE XXII

HUMILIATIONS

L'aubergiste de Croset avait engagé des musiciens pour faire danser la jeunesse du village, le troisième dimanche de mai. C'était un bon moment pour s'amuser ; les travaux du printemps étaient terminés, et la gelée des vignes n'était plus à craindre. L'aubépine blanche avait fleuri, chose importante aux yeux du cultivateur. Un air chaud venait chaque matin apporter la séve et la vie dans les plantes. Partout les chapeaux de paille remplaçaient le feutre, et les robes d'étoffe légère celles de milaine. Les petits garçons, même quelques enfants de paysans riches, réclamaient le bonheur de marcher pieds nus.

Dans la semaine qui précéda ce dimanche, Cornélie vint un soir chez Rosette, pour lui demander si elle était donc bien décidée à ne pas danser.

— Complétement décidée, répondit-elle.

— Et alors, pourquoi nous faire ce chagrin? Nous sommes déjà si peu de filles! Jenny Gottrau ne peut obtenir une permission; d'autres manquent encore. Nous serons réduites à une dizaine: il n'y a pourtant pas de mal à danser.

— Non, sans doute; mais c'est ce que la danse amène avec elle qui est mauvais, ou du moins peut être mauvais.

— Je te trouve bien sévère.

— C'est possible, mais que veux-tu! je vois maintenant la chose ainsi.

— On ne te forcera pas: chacun est libre. Est-ce que René viendra? aucun des garçons n'a su me le dire.

— Nous ne le savons pas non plus; mais, d'après une lettre que son oncle a reçue de lui, il y a quelque temps, il ne paraît pas qu'il songe à venir danser.

— Tu ne l'as pas revu depuis son départ de chez vous?

— Non.

— C'est bien singulier. Vous n'êtes pourtant pas en froid?

— Non, au contraire, nous nous sommes quittés en bonne amitié.

— Ça doit vous faire de la peine, tout de même, car chacun sait bien à quoi il visait.

— On a pu, en effet, le croire un moment, quoique nous soyons toujours restés parfaitement libres l'un et l'autre. René ne pense plus à moi depuis longtemps.

— Il a peut-être formé une autre relation où il est. René m'a toujours paru changeant.

— Peut-être, dit Rosette avec calme. J'ignore absolument de quel côté il s'est tourné. Et son ancien ami, M. Villioud, viendra-t-il ?

— Je pense qu'oui. Lothaire l'a invité.

— Ça continue donc à bien aller entre vous deux ; je t'en félicite.

— Ma foi, ma chère, je trouve que tu pourrais bien me plaindre aussi un peu ; car s'il faut aller demeurer à la Varaude, ce ne sera pas gai pour moi. L'endroit est laid, et le nom détestable. Du reste, je n'ai pas encore dit mon dernier mot. — Marthe Peney a rencontré Jenny Gottrau à Genève ; elle l'a trouvée bien changée ; son visage est tout étiré, comme si elle était malade. Je pense qu'elle est mal nourrie et qu'elle aura eu froid pendant l'hiver. Quant à Marthe, la voilà qui fait un bien gros chagrin à ses parents.

— Quoi donc ?

— Comment, tu ne sais pas ?

— Non ; je sors très peu. En général, nous ignorons ce qui se passe au village.

— Et bien, ma chère, elle est toute grosse ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle devra garder l'enfant pour son compte.

— Mais c'est affreux, ce que tu dis là.

— C'est comme ça. Que veux-tu qu'on y fasse ? Elle était en service chez des gens qui ne l'ont pas surveillée. Dans la maison, logeait sous le toit un artiste en je ne sais quoi, mais un mauvais gueux, à coup

sûr; et voilà ce qui est arrivé à la pauvre Marthe. L'individu est allé occuper un autre chenil, en attendant de faire une nouvelle victime. La loi est pour ces gredins. Tout de même, les hommes sont des lâches, quand on y pense bien. Adieu, ma chère. Les garçons ont rayé Charles Maubert du livre de la jeunesse. Ceux qui se conduisent bien, ceux qui devraient donner le bon exemple aux autres, se retirent de tout. Mal dommage alors si les mauvais ont la bride lâchée. Je trouve, Rosette, que vous avez tort, toi et Charles, de ne pas venir danser. Vous empêcheriez beaucoup de mal. Au reste, Charles ne peut pas, six mois après la mort de son père, reprendre sa place parmi nous ; c'est pour la suite seulement que je regrette sa décision.

— Pour ce qui me concerne, je sais très bien que je n'aurais aucune influence dans le sens dont tu l'entends. Quant à Charles Maubert, cela le regarde; il se décide sans doute d'après ce qu'il considère comme un devoir.

— Oui, oui, c'est un charmant garçon; un vrai philosophe. Il passera la soirée avec la Manon, et ce sera pour lui bien agréable, car elle a de l'esprit et une charmante conversation. Croit-il, par hasard, qu'une fille ira le chercher dans sa maison pour lui dire : Tu as besoin d'une femme ; je t'en prie, épouse-moi ? Mais enfin, comme tu dis, cela le regarde. Ce pauvre René me fait pitié, tout de même. Comme il doit s'ennuyer là-bas dans ce pays à grenouilles! Il était fort pour nous prendre par la taille, quand il en trouvait l'occasion. Adieu.

René était engagé pour six mois seulement, chez M. Jeanrefroid, sur le pied de 500 fr. par an. Le samedi matin, il pria son maître de lui accorder la permission de se rendre à Croset dans l'après-midi, et de n'en revenir que le lundi.

— Est-ce pour assister à une fête dans votre village, que vous demandez ce congé?

— Non, monsieur; j'ai des affaires de famille à régler.

—En ce cas, allez. Dites à votre oncle que je porte les seconds six mois de votre année à raison de 600 fr. Vous les gagnez; il est juste de vous les donner.

— Je remercie monsieur. Mais, suivant ce que je déciderai à Croset, je ne pourrai peut-être pas achever mon année. Si monsieur veut bien y consentir, nous continuerons au mois, et si je puis rester, je ne demanderai pas mieux.

— Je vous regretterais, si vous me quittiez. J'ignore de quelles affaires il peut être question pour vous; mais si c'est d'un mariage, réfléchissez bien avant de vous engager. Souvent un mariage casse les bras à un jeune homme qui a besoin de faire son chemin. Il se voit une famille à élever, une femme à entretenir, lorsqu'à peine son gain suffit pour les besoins du ménage. Vous avez tout le temps de vous établir. En restant dix ans chez moi, vous amasseriez une fort jolie somme qui vous mettrait à l'aise et vous donnerait la possibilité de choisir une femme ayant aussi quelque fortune. Avez-vous besoin d'argent aujourd'hui ?

— Non, monsieur; je vous remercie.

— Prenez cette pièce de cinq francs pour payer votre billet.

René remercia M. Jeanrefroid. Un poignard se retournait dans sa plaie. Il fut sur le point de tout avouer à son maître; mais sa fierté naturelle lui ferma la bouche. Au point où il en était, quel conseil suivre, sinon celui de sa propre conscience ? Il vint donc à Croset, sans avoir rien dit de plus sur ses intentions.

Avant d'arriver chez son oncle, il fallait passer devant la maison Pasche. René désirait n'y voir personne, mais Rosette se trouva précisément dans la cour. Elle venait de la fontaine, les mains mouillées et les bras nus jusqu'au coude. Suivant une habitude que nous connaissons, elle regardait en bas, dans le chemin, lorsqu'elle y rencontra René, marchant tête baissée, la sueur au front.

— Eh! voilà René, dit-elle.

Essuyant vite sa main droite à son tablier de cotonnade, elle la tendit à son ancien prétendant, qui la serra en tremblant.

— Bonjour, dit-il. Comment allez-vous? et Mme Pasche, est-elle aussi en bonne santé?

— Merci, nous sommes très bien toutes deux. Vous allez entrer un moment pour vous rafraîchir; il fait si chaud!

— Je vous suis bien obligé; je viendrai saluer votre mère plus tard; je vais d'abord chez mon oncle.

— Revenez ce soir, ou demain. Etes-vous content, René?

— Je tâche de remplir mon devoir mieux qu'autrefois, dit-il en jetant un regard de profonde tristesse et de regret sur la jeune fille qui lui parlait avec abandon et dont tout l'extérieur avait si bonne façon, ce quelque chose d'aisé, de comme il faut, qui frappe tout de suite. Depuis mon départ de Croset, continua-t-il, j'ai eu le temps de faire des réflexions. Aujourd'hui, la vie n'est plus pour moi ce qu'elle était l'année dernière.

— Votre oncle nous a donné une fois de vos nouvelles, et nous a saluées de votre part. Moi aussi, j'ai fait quelques réflexions. Savez-vous qu'on danse demain ? Vous ne venez pourtant pas pour cela ?

— Ah ! certes, non. Et vous, allez-vous danser ?

— Non ; vous savez que j'étais décidée à n'y pas retourner, déjà bien avant votre départ de chez nous. Donnez-moi des nouvelles de Coco. Est-il toujours dans la campagne ?

— Sans doute. Il finira ses jours chez M. Jeanrefroid ; c'est le meilleur cheval qu'il ait dans son domaine. On le soigne, du reste, comme il le mérite. Adieu, Rosette ; mes compliments à votre mère, si je ne la vois pas demain.

René se remit en marche, harcelé par une pensée qui pouvait se traduire ainsi : « Voilà ce que j'ai perdu par ma faute : fille charmante, position belle et assurée. Il n'a tenu qu'à moi d'être heureux, et j'ai tout sacrifié à mes emportements de caractère, à mes passions ! »

En entrant chez son oncle, ce jeune homme au corps de fer, que jamais les durs travaux de la terre n'a-

vaient abattu, fut sur le point de s'évanouir. Il se laissa tomber sur une chaise, sans pouvoir parler. Enfin, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine, pendant qu'il faisait sa confession. Tout à coup, les larmes s'arrêtèrent : l'accès était passé. René retrouva son calme, sa voix ferme, sa parole brève, toujours un peu cassante :

— Voilà ce que j'ait fait, mon oncle, dit-il, et où j'en suis. C'est comme cela, uniquement par ma faute. Mon devoir est tout tracé. J'ai été un grand coupable envers une jeune fille dont la figure m'a séduit ; mais je veux être à son égard un honnête homme et un bon mari, s'il plaît à Dieu. Nous vivrons de notre travail, comme nous le pourrons, sans rien demander à personne. Si le pain est noir nous le savourerons d'autant mieux. Je pourrais sans doute, une fois marié, mettre l'enfant en nourrice ou laisser la mère avec lui chez ses parents ; moi, je continuerais à gagner 600 fr. par année. Jenny pourrait aussi retourner en place ; mais cela ne serait pas bon, ni pour moi ni pour elle. Mariés, nous devons vivre ensemble. Jenny est trop jeune pour l'exposer à de nouvelles tentations. Si vous pouvez me pardonner le chagrin que je vous cause, aimer aussi un peu ma fiancée malgré ses torts, et m'approuver dans mon plan de conduite, je ne demande rien de plus.

Pour toute réponse, Amy Lorand serra son neveu sur son cœur. « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, dit-il ensuite, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » Dès demain matin, nous verrons les Gottrau et nous réglerons les choses avec eux.

L'oncle fit du thé, alla chercher du vin, de la viande froide et força René à prendre de la nourriture. Quelques bouchées suffirent pour lui ôter la faim, qui pourtant devait se faire sentir.

— Parle-moi un peu de M. Jeanrefroid et de son domaine, dit Amy, afin d'amener une diversion dans les pensées de son neveu.

René raconta ce qu'il faisait à la Crique verte, et comme quoi tout marchait bien sous l'habile et sage direction du propriétaire.

Quand la table fut levée, l'oncle proposa d'aller marcher un peu à l'air frais du soir, par le clair de lune.

— Tout en causant, nous fumerons un cigare ; cela nous fera du bien. Tu n'avais pas l'intention de parler aux Gottrau dès aujourd'hui ?

— Je ferai ce que vous me conseillerez.

Tardive, trop tardive disposition chez le jeune homme ! Ah ! pourquoi la présomption, la haine pour les gens pieux, l'orgueil l'avaient-ils aveuglé !

— Il me semble, reprit Amy, qu'il nous faut y réfléchir encore cette nuit. Demain matin, je ferai demander le père ou la mère, ou j'irai chez eux.

Ils sortirent ensemble. Assis sur un banc devant sa maison, Charles Maubert se leva pour les saluer. Les jeunes gens échangèrent quelques paroles.

— Es-tu venu pour danser demain ? demanda Charles.

— Ah ! mon pauvre ami ! si tu savais ce que je pense de cette infernale danse, tu ne me ferais pas une

pareille question. J'ai pris ces divertissements-là en horreur.

— Etes-vous libre, Charles? dit Amy. Venez vous promener avec nous autour du village; cela nous fera plaisir.

— Très volontiers.

Comme autrefois, lorsqu'ils se rendirent au temple à Cressonne, les trois hommes marchaient de front. Amy tenait le milieu du chemin. La position de tous était bien changée maintenant. L'oncle, forcé d'accepter pour son neveu et pour lui-même une grande humiliation; René, prenant la vie avec des sentiments tout nouveaux; ardent aujourd'hui pour le bien, comme il avait été autrefois ardent à mal faire; Charles, nourrissant dans son cœur une affection sans but précis, se défiant de lui-même et pourtant, au fond, très heureux. Tous les trois, à des degrés divers, plus près de Dieu, plus soumis à sa volonté.

Charles essaya une question sur l'opinion nouvelle et bien extraordinaire de René à l'égard des danses.

— Tu as donc bien changé sur ce point? fit-il.

— Oui, je n'ai que trop de raisons pour cela. — Mon oncle, un de mes anciens torts est aussi d'avoir repoussé l'amitié de Charles. Probablement, il ne connaît rien de ma position actuelle. Si vous le jugez bon, et comme d'ailleurs je suis décidé à ne pas reculer, dites-lui tout d'un temps ce qui me concerne.

Amy prit le bras de son neveu :

— Tu fais bien, dit-il, de parler à cœur ouvert. Tu besoin d'un ami chrétien, et Charles peut l'être. Il

ne parlera pas de tes affaires, avant que le public en soit instruit, et, au besoin, il prendra ta défense. — Vous saurez donc, Charles, que René a commis une faute, considérée comme légère par les gens du monde, mais que nous savons être un grand péché aux yeux de Dieu. Cette faute, il va la réparer prochainement, autant que cela est possible. René compte épouser Jenny Gottrau dans six semaines. Nous vous le disons, avant même d'en avoir parlé aux parents de ma future nièce. Maintenant vous savez tout. Sachez encore, cependant, que René sent le besoin du secours de Dieu et de son pardon complet. Quand il sera établi ici, aidez-le de votre amitié, et dans les choses où vous pourrez lui être utile.

— Combien tu dois avoir souffert! dit Charles en prenant la main de René et la serrant cordialement. Dans ce que tu vas faire, on ne peut que t'approuver. Un lâche, qui n'aimerait pas Jenny, l'abandonnerait. Toi, tu n'en as jamais eu la pensée, j'en suis sûr.

— Non, pas même un instant. J'aime véritablement Jenny, surtout depuis que je l'ai rendue malheureuse.

— Ecoute, René, reprit Charles: il me vient une idée. Tu n'as peut-être pas encore choisi ton ami de noces. Je le serai volontiers, si cela peut te faire plaisir.

— Merci; j'accepte avec reconnaissance, pour Jenny et pour moi.

Ils rentrèrent au village par le sentier dans lequel René conduisit sa danseuse, cinq mois auparavant, entre minuit et deux heures du matin. Le souvenir de

ses égarements lui brûlait le cœur pendant qu'ils y marchaient. Bientôt ils se retrouvèrent devant chez l'oncle, où Charles leur dit adieu.

René dormit d'un sommeil paisible. Dans l'état des choses, il avait fait ce que lui prescrivait le devoir, au milieu d'humiliations volontairement acceptées. Avant tout, c'est ce que Dieu demande : la repentance du cœur et la ferme volonté de marcher en nouveauté de vie.

CHAPITRE XXIII

TRISTES FIANÇAILLES

Le lendemain, dès qu'il eut déjeuné, Amy Lorand se rendit seul chez les Gottrau. Il s'était décidé de cette manière. Quand il entra, le père de Jenny se faisait la barbe, devant un miroir suspendu à la fenêtre; la mère pelait de vieilles pommes de terre dégermées. Une fille de seize ans, déjà tout endimanchée et deux garçons plus jeunes, se préparaient à aller au sermon, en attendant d'aller voir danser, ou de danser eux-mêmes dans l'après-midi. La maison n'avait pas l'air en désordre. Dès la veille, le carrelage de la cuisine avait été écuré, le *râtelier* et la table lavés. Les ustensiles étaient propres. On voyait cependant, sur le foyer, des fers à gaufres encore luisants de graisse. Evidemment on s'en était servi dans la soirée. Pour les jours de danse, la mère Gottrau ne manquait ja-

mais de friandises, qu'elle savait fort bien confectionner.

Voyant entrer Amy Lorand de si bonne heure, elle fit une exclamation de surprise.

— Quel miracle, dit-elle, de vous voir ainsi chez nous de grand matin! Asseyez-vous, monsieur Amy. Mon mari a tout de suite fini. Vous autres, dit-elle aux garçons, allez arroser les salades replantées; et toi, Méry, va vite me chercher un fagot de sarments. Retrousse ta robe, pour ne pas ramasser la poussière.

Méry revint bientôt, portant le fagot d'une main; de l'autre, elle relevait sa jupe, laissant voir des bas bien blancs et des bottines qui certainement n'avaient pas été faites par le cordonnier du village. On sait que la mère Gottrau avait de l'ambition pour ses filles. Cela lui réussissait! Méry alla rejoindre ses frères au jardin.

— Monsieur Amy, dit la mère à voix basse, en s'approchant du visiteur silencieux, vous venez sans doute pour les soixante francs qu'on vous doit. C'est une honte de ne vous les avoir pas encore payés, mais ça ne tardera pas. Nous avons de l'argent à recevoir pour l'écorce que mon mari a faite au bois de M. Chanive; dans un mois, au plus tard, nous vous reporterons les soixante francs, avec l'intérêt.

— On aurait bien pu, ajouta le mari qui venait de terminer sa toilette hebdomadaire, vous rendre cet argent à la fin de janvier, quand on a vendu le porc; mais il a fallu s'en procurer deux autres pour cette année, et ils sont très chers. L'hiver a été long et

mauvais ; nous n'avons plus de blé pour le moulin ; depuis que nous achetons le pain, cela nous fait une grosse dépense, car les enfants qui grandissent ont bon appétit. Je vous payerai l'intérêt, monsieur Amy, comme de juste.

— Voilà notre Méry, reprit la femme, qui communie à Pentecôte, par grande faveur de M. le ministre. Au reste, elle aura l'âge révolu. Je voudrais bien lui trouver une bonne place, tout de suite après, comme celle de Jenny, qui a si bien rencontré pour la première. Vous n'en connaîtriez pas une, par hasard, monsieur Amy?

— Non. Je ne suis pas venu pour vous demander l'argent que vous me devez, et même je n'y ai pas pensé depuis assez longtemps. J'ai à vous parler d'une chose beaucoup plus importante, qui nous concerne tous.

— *Monté!* qu'est-ce? je suis tout émotionnée d'avance.

— Tranquillisez-vous et écoutez-moi. Mais d'abord, depuis quand n'avez-vous pas de nouvelles de votre fille aînée?

— Depuis Pâques, le 28 mars: lui serait-il arrivé quelque chose? (C'était toujours la femme qui répondait.)

— Oui, il lui est arrivé, comme à beaucoup d'autres jeunes filles, de céder aux tentations ; et maintenant elle en subit la conséquence.

— Ne me dites pas cela, monsieur Amy ; c'est une infâme calomnie. Jenny s'est toujours bien conduite ;

elle est incapable de s'être abandonnée. Je l'ai élevée dans de bons principes. Ce sont d'horribles mauvaises langues qui causent sur son compte, j'en suis sûre. Qu'est-ce qu'on a pu vous dire d'elle?

— Votre fille est enceinte de mon neveu René; elle est au cinquième mois de sa grossesse. Voilà la vérité.

— Une belle conduite! fit le père Gottrau. Puis, prenant sa pipe dans sa poche, il en secoua les cendres sur le foyer et se mit en devoir de la bourrer de tabac : — Oui, fit-il encore en branlant la tête : une belle conduite!

— Les choses en sont là, reprit Amy. Je le sais depuis hier au soir seulement. Il s'agit maintenant de prendre une décision aussi prompte que possible.

— Cette malheureuse! dit la mère, sortant de sa stupeur. Nous faire un pareil chagrin! Et moi, qui lui avais recommandé tant de fois de se tenir sur ses gardes! René, aussi, s'est conduit d'une manière infâme, monsieur Amy. On lui confie Jenny pour danser avec elle, ils retournent au bal après avoir soupé, et puis, il peut faire une chose pareille! séduire une innocente enfant! oh! c'est une indignité, une infamie!

— Mon neveu est très coupable, et il le reconnaît; mais vous, comme mère, vous avez aussi de grands reproches à vous adresser. Comment donc! vous trouvez convenable que deux jeunes gens excités par le plaisir et peut-être par le vin, au moins l'un des deux, passent une grande partie de la nuit à danser ensemble, à se promener, loin de toute surveillance des parents! Vous permettez à votre fille des rendez-vous

sur la place publique du village, et vous trouvez étonnant qu'il en résulte une catastrophe ! Il faudrait, au contraire, s'étonner qu'elle n'arrivât pas. Vous n'avez aujourd'hui que ce vous avez cherché. Mais les reproches ne changent rien à la situation. René est chez moi ; il m'a tout avoué et sent vivement ses torts.

— C'est un indigne monstre ! cria presque la mère.

Le mari fumait sa pipe, sans prononcer une parole. De temps en temps, il levait une épaule, ou se bornait à prononcer un « ouaih ! » très expressif.

— Non, reprit Amy, René n'est pas un monstre. C'est un garçon qui veut réparer sa faute, bien que la loi humaine ne l'y oblige pas. Je viens vous demander votre fille, pour qu'elle devienne sa femme légitime, et cela sans perdre un seul jour. La lui donnez-vous de bon cœur ?

— Parbleu ! il peut la prendre déjà demain, dit le père. Le plus vite est le mieux, quand les choses sont aussi avancées que ça.

— C'est donc bien sérieusement qu'il pense l'épouser? dit la mère. Puisqu'il veut réparer sa faute, je lui accorde Jenny de bon cœur. Hélas ! monsieur Amy, nous sommes tous des pécheurs, n'est-ce pas? A tout péché miséricorde ! Jenny sera une bonne femme, soyez-en sûr. Ses maîtres en sont contents. Elle est habile de ses doigts et repasse le linge, même les chemises d'homme, dans une grande perfection.

— Tant mieux si elle est active, car il faudra qu'ils travaillent tous les deux pour gagner leur pain et élever leur famille. Nous sommes donc d'accord. Main-

tenant, père Gottrau, vous allez partir tout de suite pour Genève et ramener Jenny avec vous aujourd'hui. Demain matin, nous irons écrire les annonces chez le pasteur, et dans six semaines le mariage aura lieu. Jenny restera chez vous jusqu'après ses couches et fera elle-même son trousseau, puisqu'elle est habile couturière. A la fin de l'année, son mari viendra s'établir à Croset, s'ils trouvent à se loger. Je vous prêterai deux cents francs pour acheter un peu de linge à Jenny. Vous lui donnerez des draps de lit. René fournira les meubles. Est-ce arrangé comme cela ?

— Eh ! cher monsieur Amy, dit la femme en lui prenant les mains qu'elle fut sur le point de baiser, comment pourrions-nous assez vous remercier ? Sans vous, nous étions perdus. Le bon Dieu vous récompensera. Jean-Louis, va vite mettre une chemise propre et ta veste, puisqu'il te faut partir pour Genève. A quelle heure est le train, monsieur Amy ?

— A onze heures ; vous revenez par le train du soir.

— J'aimerais pourtant bien voir René, dit-elle encore.

— Il viendra quand Jenny sera ici. Je vais lui annoncer notre décision. Dieu veuille qu'elle soit pour le bien véritable de ces jeunes gens !

Dès qu'Amy Lorand fut sorti de la maison, la mère Gottrau prépara un cornet de bricelets pour les envoyer à sa fille, afin que Jenny eût au moins quelque chose à grignoter en chemin de fer. Au moment où

Jean-Louis partait, elle mit le cornet dans une poche de sa veste, et lui recommanda de ne pas s'asseoir dessus, sans quoi les bricelets seraient mis en cannelle.

— Je pense, dit-elle, que tu lui feras un bon sermon, à cette fille, car elle a risqué de nous mettre dans un embarras mortel. Il nous serait alors arrivé la même chose qu'aux parents de Marthe : garder la mère et l'enfant, c'est quelque chose de beau ! Heureusement que M. Amy a été là pour donner un bon conseil à René. Je me méfiais bien de quelque chose, en voyant que Jenny ne donnait pas de ses nouvelles depuis Pâques ; mais qui aurait pu s'attendre à ça ? Enfin, après tout, puisqu'ils se marient, le mal n'est pas si grand. Ne penses-tu pas que M. Amy donnera également son bien à René après sa mort ? Jenny sera alors dans une belle position, car il est riche. Tu vois qu'il nous a offert deux cents francs pour le trousseau ; chacun n'en ferait pas autant.

— Va me chercher mon paquet de tabac, sur la table de la chambre, où je l'ai laissé.

Telle fut la réponse du mari, au touchant et beau discours de sa femme.

Lorsque René eut été mis au fait de ce qui venait d'être résolu, son oncle lui demanda ce qu'il comptait faire dans la matinée, pendant qu'il irait au culte à Cressonne.

— J'irai avec vous très volontiers, si vous pensez que je fasse bien de vous accompagner.

— Tu n'as, en effet, rien de mieux à faire, et je ne

vois pas pourquoi tu resterais à la maison. Dans peu de jours, chacun ici saura ce qui se passe.

Bientôt Souky arriva, tout étonnée de trouver deux hommes au lieu d'un, deux tasses à laver, deux lits à faire, et un dîner un peu plus consistant à préparer. Elle mit la maison en ordre et se rendit ensuite à la fontaine, pour y éplucher des épinards. Là elle trouva Manon, qui en faisait autant pour son maître et pour elle. Souky ne perdit pas un instant pour défiler son chapelet.

— Ne vous dérangez pas, Manon ; restez seulement à votre place ; le bassin est assez grand pour nous deux. Nous ne sommes pas aussi larges que la tour de l'horloge. J'ai été bien surprise ce matin en voyant René Lorand chez son oncle ; saviez-vous qu'il était venu ?

— Oui.

— Dit-on ce qu'il vient faire à Croset ? C'est vrai qu'on danse. Il sera venu pour essayer une tentative auprès de Rosette Pasche, car il est évident qu'il espère toujours de ce côté, quoique l'on ait prétendu que les Pasche ont loué leur terrain pour ne plus avoir René dans leur maison. Au fait, c'était assez naturel de leur part, quand on voit ce qui se passe dans le monde. Ce qui arrive à cette *nigache* de Marthe est une terrible leçon pour les autres. Je veux bien que René eût été incapable d'une action pareille ; mais cependant, il ne faut pas s'exposer à la tentation du mal, et, à cause de cela, je trouve que les Pasche ont bien fait de louer leur terrain. Ne le croyez-vous pas aussi ?

— Oui.

— Tout également, comme dit Joaquint, reprit la causeuse, cette location retardera le mariage de Rosette. C'est évident qu'un homme ne peut venir se croiser les bras chez ces deux femmes, sans rien faire que boire et manger. A moins que ce ne fût un homme *d'état*, un notaire, un greffier par exemple. On dit bien que le notaire Alpaca est déjà venu deux ou trois fois chez Marie Pasche, soi-disant lui apporter des créances, mais peut-être en réalité pour causer avec Rosette. Ça pourrait bien amener quelque chose, et renvoyer René à la semaine des trois jeudis. Charles Maubert vous en a-t-il parlé ?

— Non.

— C'est bien étonnant, car ce brave Charles a loué aussi du terrain des Pasche, et il va souvent chez elles, depuis quelque temps. J'ai pensé bien des fois que Charles serait un joli parti pour la Rosette, s'il avait seulement le double de bien, ou tout au moins, comme René, un oncle riche pour l'appuyer. Avec le peu qu'il possède, il n'y a pas moyen d'y songer. Il épousera probablement une fille en service, qui aura gagné deux ou trois mille francs. Ma nièce Albertine lui conviendrait ; elle est chez nous aujourd'hui. C'est une fille charmante pour le caractère, et voilà douze ans qu'elle sert à Coppet, dans une maison où le gage n'est pas *conséquent*, mais où il y des avantages en été, quand les familles se visitent. Albertine, comme vous le savez, n'est plus de la toute première jeunesse, et sa vue est un peu faible parce qu'elle a les

yeux délicats. Mais on peut pourtant l'épouser de bon cœur. En diriez-vous un mot à Charles, dans l'occasion?

— Non.

— Je comprends. Vous trouvez qu'on ne doit pas s'avancer trop, quand il s'agit d'une chose aussi importante. Cependant, comme c'est un service à rendre, on peut profiter d'une bonne occasion. Vos épinards sont à feuilles pointues?

— Oui.

— Ceux de M. Amy ont les feuilles rondes. Sentez comme ils sont *porpus*. Les vôtres sont minces comme de l'oseille. Au revoir, Manon. J'ai encore fini avant vous, quand même vous avez peu causé pendant que j'étais là.

Dans l'après-midi, l'oncle et le neveu firent une visite aux dames Pasche. Ils y trouvèrent debout et sur le point de partir un beau monsieur en jaquette à la mode, pantalon collant, et lunettes de myope suspendues sur le gilet.

— J'aurai donc l'honneur de vous revoir dans peu de jours, madame, dit-il; je viendrai avec ma mère, si vous le permettez.

— Parfaitement, monsieur, répondit la veuve.

Rosette se borna à saluer d'une inclination de tête, sans rien ajouter de plus affirmatif.

— Asseyez-vous donc, monsieur Amy, et vous, René, prenez une chaise, dit Mme Pasche. M. Alpaca est venu nous annoncer qu'il a reçu 2000 fr. appartenant à Rosette. Je voudrais bien savoir où les placer tout de suite.

— La Banque vaudoise est, dit-on, l'un des placements les plus sûrs, dit Amy.

— Oui, c'est bien ce que M. Alpaca conseille. Il a aussi parlé des obligations de l'Ouest-Suisse. Que peut-on vous offrir? Il fait déjà si chaud : un verre de sirop de framboises?

— Bien obligé; nous n'avons besoin de rien, dit l'oncle.

René, peu à peu, se mit à causer. Rosette sut le questionner d'une manière aimable. Son sort étant décidé, il se sentait la conscience plus à l'aise. La pensée de revoir Jenny le soir même le consolait aussi, malgré tout ce que la maison de Mme Pasche et la présence de Rosette lui rappelaient. Ayant jeté le manche après la cognée, brûlé tous ses vaisseaux, il lui semblait, par moments, que chacun savait où il en était et ce qu'il venait faire à Croset. Comme on ne dansait pas encore, il laissa son oncle chez Mme Pasche, et alla saluer les Belot, avant le retour du père de Jenny. Là, il trouva Villioud, causant avec Cornélie et tenant sa main droite entrelacée dans la sienne. Les autres membres de la famille Belot étaient absents.

— Je vous dérange, dit René; mais je ne veux pas m'arrêter.

— Du tout, mon cher ami, répondit Cornélie, tu es toujours le bienvenu. Dégageant sa main pour la présenter à René : Assieds-toi donc, lui dit-elle.

— Eh bien, dit à son tour Villioud sans se déconcerter, les affaires, comment vont-elles par là-bas d'où tu viens?

— Très bien, je te remercie; il me semble aussi que les tiennes ne vont pas si mal.

— Elles ne pourraient aller mieux, car voilà Cornélie qui me donne sa main, comme tu as pu le penser. Nous nous marierons sans trop tarder, avant les ardeurs de la canicule. N'est-ce pas, ma toute belle chérie, c'est arrangé comme cela ?

— On dit qu'oui, fit Cornélie en riant.

— Je vous félicite sincèrement, dit René, et je fais des vœux pour votre bonheur.

— Comment ne serait-on pas heureux avec une personne qui a des yeux pareils? dit Villioud. Tu viendras à la noce, Lorand, c'est entendu.

— Merci; je ne puis obtenir facilement un congé.

— Eh bien, on le prend, si on ne peut l'avoir autrement.

— Non, ce n'est pas ma manière d'agir.

— Avec qui danses-tu aujourd'hui, René? demanda Cornélie. Rosette est devenue tellement drôle avec ses nouvelles idées, tellement sérieuse, qu'on n'y comprend plus rien. Elle t'a dit, sans doute, qu'elle ne danse plus.

— Elle me l'avait annoncé il y a longtemps.

— Avec qui vas-tu donc ?

— Avec personne. La danse a fini aussi pour moi.

— Ah ! pour celle-ci, elle est bonne ! Toi, René, tu ferais cela ?

— Oui, certainement ; j'ai autre chose à faire qu'à danser.

— Tiens, comme il est devenu sérieux, le cher

homme! Ces gens de par là-bas t'ont converti. Ce M. Jeanrefroid est-il ministre ?

— Non. Cependant il fait un culte chez lui, le dimanche au soir, pour sa famille et ses domestiques.

— Et tu vas l'entendre ?

— Sans doute. Il ne nous dit jamais que de bonnes choses.

— Nom de ma vie! tu en tiens, mon cher ami, je te dis que tu en tiens. Léon, il nous faut le ramener à des idées plus humaines. René, tu vas venir danser une bonne valse avec moi ; tu ne peux pas me refuser cela, c'est impossible.

— Merci, Cornélie. Le temps passé n'est plus. Je t'en dirai, ou tu en sauras davantage dans peu de temps. Adieu. Bien du bonheur!

Une autre conversation avait lieu en même temps chez Mme Pasche.

— René a bien changé à son avantage, disait la veuve; ne le trouvez-vous pas aussi ?

— Oui; il y a certainement un beau travail de conscience chez lui dans ce moment.

— Je ne puis m'empêcher parfois de regretter qu'il se soit tourné d'un autre côté, dit-elle aussi.

— Nous pouvons, en effet, le regretter; mais, pour couper court à toute supposition qui ne serait pas juste, je dois vous dire, avec un grand chagrin, que René épousera Jenny Gottrau dans six semaines.

— Jenny! mais, monsieur Amy, pourquoi donc Jenny ? dit Mme Pasche, sans réfléchir à la portée de sa question.

— Parce qu'il le faut et que c'est son devoir, répondit l'oncle. Seulement, vous n'en parlerez pas avant huit jours.

Mme Pasche joignit les mains et leva les yeux au ciel; Rosette se tourna vers la fenêtre.

Jenny arriva comme la nuit tombait. Sa mère lui fit d'abord de sanglants reproches sur ce qu'elle appela avec raison son infâme conduite. Jenny ne chercha point à s'excuser. Elle mourait du désir de revoir René. Celui-ci vint enfin. Il embrassa Jenny sur le front, en présence de ses parents, et garda silencieusement sa main dans la sienne. A son tour il entendit de dures paroles de la mère, et n'y répondit que par ces mots :

— C'est vrai, j'ai eu tort. Puis il ajouta immédiatement : Jenny, allons chez mon oncle, il nous attend.

René lui offrit son bras avec une protection affectueuse et touchante. Vraiment, la conscience lui faisait comprendre des choses étonnantes.

— Voici Jenny, dit-il en entrant : nous venons ensemble vous prier de nous pardonner.

— Je vous pardonne, en effet, dit-il, le grand chagrin que vous me causez tous deux. Demandez à Dieu d'ôter la peine de votre péché ; lui seul peut le faire. Quant à moi, je vous aimerai bien, Jenny, si vous êtes une bonne femme, soumise à votre mari et attachée à tous vos devoirs.

CHAPITRE XXIV

MADAME ALPACA, LA MÈRE

Lorsque les promesses de mariage furent signées chez le pasteur, en présence des parents qui autorisaient leur fille mineure, René et Jenny prirent ensemble le chemin de la gare, où deux trains se croisaient à peu près à la même heure. C'était encore dans la matinée. Jenny avait une lettre de sa mère pour sa maîtresse, à qui l'on annonçait qu'elle quitterait la maison dans un mois.

« Ma fille ayant trouvé une bonne occasion de s'établir dans notre village, disait cette lettre, nous avons donné notre consentement. Si ma seconde, qui va communier à Pentecôte, pouvait convenir à madame, je la lui confierais avec plaisir. Elle est mêmement plus grande que Jenny, forte, douce et intelligente. Je salue bien madame avec respect.

» Anne-Marie GOTTRAU, née RONZIER. »

Les fiancés revinrent donc seuls au chemin de fer, marchant l'un à côté de l'autre, se donnant tantôt le bras, tantôt la main seulement. René aurait bien pu soutenir sa compagne par la taille, il en avait toute la liberté, mais il ne le fit point, soit par simple regret du passé, soit par délicatesse et respect envers celle qu'il avait offensée. Dans ce cœur fier et dur, dans cette âme si naturellement hautaine et personnelle, la repentance du mal commis avait amassé des charbons ardents qui préparaient une œuvre de purification. Tant que René en subirait l'action directe et puissante, cela irait bien pour lui; cela irait mieux encore, lorsque la foi au Sauveur, lorsque l'acceptation complète de sa justice, enlèverait le poids du péché qui parfois l'écrasait. Dans le réveil religieux de notre époque, on a trop oublié que le premier mot de l'Evangile est celui de *repentance*. René passait par ce chemin du remords et de la sainte frayeur, dans lequel tout chrétien doit marcher une fois ici-bas. L'œuvre de Dieu en lui n'en était que mieux préparée. On peut être léger de cœur, même en suivant Jésus avec la foule des disciples. Il faut qu'il soit pour nous infiniment plus que la beauté suprême. Une contemplation poétique de sa personne et de ses discours ne peut ni donner la paix, ni nourrir l'âme affamée. Toujours il vient un moment où le fer et le feu du péché nous transpercent et nous brûlent, si nous n'avons pas trouvé Christ, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification.

Sans comprendre au même point ce qu'est le mal,

Jenny éprouvait cependant une humiliation véritable de sa conduite. Parce que René lui avait promis de l'épouser, elle s'était livrée à lui sans résistance, oubliant tout ce qu'une jeune personne a de plus sacré. Avec une mère comme la sienne, elle était peut-être moins coupable que d'autres filles, pour lesquelles on a pris, semble-t-il, toutes les précautions et qui ont été sérieusement averties. Jenny avait, en effet, maigri. Il fallait qu'elle fût bien forte pour avoir supporté, sans se plaindre et sans changer davantage, la fatigue de sa place et les angoisses morales et physiques de son état. Mise avec beaucoup de goût, mais sans recherche vaniteuse, elle avait pris quelque chose de plus fin encore sur ses traits si remarquablement jolis. Toute cette charmante nature extérieure aurait pu être embellie par une expression de paix et de joie intime, tandis que l'inquiétude et le chagrin se lisaient déjà dans son regard. A dix-neuf ans, dans toute la grâce et la fleur de la jeunesse, il est dur de s'avouer que, par notre faute, la vie est manquée, faussée, si même elle ne tombe pas dans l'abîme du malheur.

Elle partait la première. Comme la veille, René l'embrassa sur le front. Les yeux de Jenny se troublèrent de deux grosses larmes. Dans la salle d'attente, ils étaient seuls. Elle regardait René avec une expression indéfinissable de tendresse et de reconnaissance, mais ne pouvait lui rendre ce baiser presque paternel, qui lui paraissait si froid. René le comprit. Il la serra sur la poitrine et l'embrassa tendrement, plusieurs fois de suite, avec autant de pureté dans l'intention qu'il y

avait mis autrefois de volupté et de passion charnelle. Consolée, fortifiée, dans son affection de fiancée et d'épouse, Jenny lui dit adieu avec un sourire plein de bonheur. Il lui fallait bien cela et René en fut aussi tout heureux. L'acceptation franche d'un redoutable devoir porte déjà sa récompense. Hommes durs et légers, cœurs égoïstes, apprenez ici ce que vous aviez à faire dans une position analogue, et ce que vous avez perdu.

Dès le jour suivant, la nouvelle fit le tour du village. Au premier moment, ce fut un cri de stupeur chez les uns, pour les autres l'occasion de bons rires. Les Julliard et le père Belot étaient au nombre de ces derniers; et à la fontaine où ils se rencontrèrent en compagnie de leurs vaches, ils échangèrent des propos que nous ne voulons pas rapporter ici, mais qui montraient bien leur peu de délicatesse morale. Ne soyons pas étonnés si pareille chose arrivait à leurs enfants; eux-mêmes donnèrent peut-être déjà un exemple fort peu honorable dans leur jeunesse.

— Tout également, disait le vieux Joaquint, oui, tout également ça me surprend. Aux vendanges, l'année dernière, on aurait pu croire que René pensait à Rosette Pasche; et mêmement elle le prit pour son cavalier peu de temps après. Et voilà qu'il va commettre une action pareille! Je trouve.....

— Que trouves-tu? interrompit Souky, impatientée par les phrases pénibles de son mari et sa manière de parler si lente, tu trouves sans doute que René se casse les bras et se plante le doigt dans l'œil. Il n'a

que ce qu'il mérite, et cette polissonne de Jenny est seulement trop bien partagée. Elle aurait pu être laissée là avec son enfant, quand il viendra. Je ne sais trop comment il faudra m'y prendre avec M. Amy Lorand, s'il m'en parle toutefois: car, certes, ce n'est pas moi qui lui en dirai le moindre mot la première! Quelle heure est-ce qui sonne au village? as-tu compté les coups?

— C'est neuf heures.

— Il me faut donc aller préparer le dîner du pauvre oncle. Ah! c'est lui qui en a, des chagrins! Cette sotte-là, fit-elle encore avant de partir, on ne se douterait pas de son état. Avec ces abominables crinolines, on ne sait jamais à qui l'on a affaire.

— Tout également, reprit Joaquint, je l'ai trouvée différente de ce qu'elle était vers la fin de l'année, lorsque.....

— Ah! tu m'ennuies avec ta rime, qui n'a jamais de fin, finalement.

La brave Souky Meroud, sur le chapitre de la longueur des causeries, était une de ces personnes qui distinguent le fêtu dans l'œil du prochain, mais ne voient pas une poutre dans le leur.

A peine arrivée chez Amy Lorand, elle demanda ce qu'il voulait pour son dîner.

— Ce que vous voudrez en fait de légume, dit-il, je n'ai pas grand'faim.

— Pardi! c'est assez naturel que l'appétit s'en aille. Quand on a des chagrins comme les vôtres, on n'est plus guère en train de manger. Vous devriez avoir,

monsieur Amy, une bouteille de vin amer, pour en prendre une cuillerée avant le repas ; ça fortifie l'estomac. Le docteur en a ordonné à Joaquint, qui ne s'en trouve pas si mal. Je vous mettrai des pommes de terre au plat, pilées, avec des œufs et ce reste de crême, si vous voulez? C'est léger, surtout si ça gonfle bien avec des braises dessus. Tout également, la crême serait aigrie ce soir.

— Comme vous voudrez, dit Amy.

— Tout également, reprit la causeuse, sans songer qu'elle employait deux fois de suite la locution favorite de son mari, votre neveu, monsieur Amy, nous a fait là une chose terrible. Je veux bien que la tentation ait été grande pour lui, à son âge, et avec cette Jenny si jolie et si gracieuse. Dans tout cela, je blâme encore plus la mère que les jeunes gens. C'est la mère qu'il faudrait punir, ne trouvez-vous pas?

— Je ne veux punir personne, Souky. Dieu se charge de ce soin, qui appartient à lui seul. Quant à mon neveu, il répare sa faute dans la mesure possible.

— Je ne dis rien contre lui, non, rien, pas un mot. Il se conduit aujourd'hui en honnête homme, en brave garçon qui a eu le malheur de commettre une grosse faute ; il ne fait pas comme ce gredin d'artiste avec Marthe Peney. Celui-là, si on le pend jamais sur la place publique, ce n'est pas moi qui couperai la corde pour lui sauver la vie, je vous en réponds; je le tirerais bien plutôt par un pied, afin que ce soit plus vite fait. Jenny, d'ailleurs, peut devenir une brave femme, qui vous fera plaisir plus tard.

— Je l'espère aussi.

— Nous faisons donc ce plat de pommes de terre : je vais les préparer.

Souky ne voulait pas ouvrir la bouche sur le sujet des fiancés ; on voit comme elle en était capable.

Au milieu de la semaine, M. Edgar Alpaca revint chez Mme Pasche, cette fois-ci avec sa mère, ainsi qu'il l'avait annoncé. Mme veuve Alpaca avait été modiste d'abord, puis marchande de soieries. Sa fortune était ronde, bien placée. Elle n'avait que ce fils, myope et notaire. Ils apportaient les deux mille francs remboursés à Rosette. Par la même occasion, Mme Alpaca apportait aussi une demande en mariage. Son fils désirait s'établir complétement ; sa clientèle se formait, s'augmentait peu à peu. Depuis une année, il gagnait le nécessaire pour vivre et pour élever une famille : même il gagnait mieux que cela. Mlle Rosette Pasche lui plaisait par la solidité de son caractère et ses agréments extérieurs. Il s'était déjà foncièrement attaché à elle, pour le peu qu'il la connaissait. Mlle Pasche ne pouvait pas, pour toutes sortes de raisons, rester à la campagne ; elle était faite, soit par sa figure, soit par ses goûts, sa position et son éducation, pour habiter la ville, dans un costume qui lui siérait tellement bien, qu'on ne la reconnaîtrait plus à Croset, quand elle y viendrait en séjour dans la belle saison. Mme Alpaca dit tout cela et assez d'autres choses, bien faites pour tenter une jeune personne aux goûts vaniteux et puérils ; mais Rosette ne se laissa point influencer par des arguments de cette nature. Elle remercia Mme Alpaca de tant de bonté à

son égard, et dit qu'elle était bien décidée à rester au village, dans la simplicité où elle avait été élevée ; qu'elle ne se sentait point faite pour devenir une *dame*, et que, d'ailleurs, elle ne pensait pas à se marier maintenant.

— Vous avez tort, ma chère demoiselle, et, permettez-moi d'ajouter, foncièrement tort. Dans votre contrat, j'aurais mis une ligne d'une certaine importance, et mon fils peut faire un brillant chemin. Je vous prie d'y réfléchir encore, puis de nous donner une bonne réponse, dans quelques jours. Vous connaissez notre appartement ; vous savez que la maison m'appartient, rue Bergerette, N° 14; je ferais toutes les réparations que vous pourriez désirer. Venez donc voir avec Mme votre mère, un de ces premiers jours, mes roses remontantes ; j'en ai qui, comme vous, sont d'une ravissante fraîcheur. La maréchale Patrick, le grand-duc Melchior, le prince Wladimir, et surtout le Géant des batailles, sont des roses de premier ordre. Elles ont le brillant et le velouté de la soie. En été, mon jardin est vraiment délicieux ; en hiver, nous avons le soleil sur la vérandah. Je vous engage foncièrement, mesdames, à vous reposer chez moi, la première fois que vous viendrez en ville.

Pendant que Mme Alpaca traitait l'affaire dont elle s'était chargée auprès de Rosette, son fils instrumentait un acte notarial chez les Julliard. Lorsqu'il fut de retour, sa mère lui dit que Mlle Rosette voulait réfléchir encore pendant huit ou quinze jours avant de prendre une décision.

— Mais non, madame, s'empressa de répondre celle-ci; je n'ai pas demandé à réfléchir. Je vous ai fait la seule réponse que je puisse donner. Dans huit ou quinze jours, cette réponse serait exactement la même. Je ne me sens point faite pour vivre à la ville; monsieur votre fils me fait beaucoup d'honneur, mais je ne puis accepter votre proposition.

— N'en parlons donc plus pour aujourd'hui, ma chère enfant; mais promettez-moi de venir donner un coup d'œil à mes rosiers.

— Nous irons avec plaisir vous rendre votre visite, et voir aussi les roses, dit Mme Pasche. Je suis même capable de vous en demander une greffe ou deux.

— A discrétion, chère madame, à discrétion. Vous couperez où vous voudrez. C'est donc entendu : vous viendrez.

Puis, regardant la jeune personne et arrangeant une des fleurs amaranthes de son chapeau avant de le remettre:

— *Tort*, ma chère enfant, dit-elle, foncièrement tort; mais ce n'est pas votre dernier mot, j'en veux garder le bon espoir.

Cette visite des Alpaca mère et fils, en voiture découverte, eut du retentissement à Croset. On en inféra justement le contraire de la réalité; et comme Charles Maubert en ouït parler à plusieurs personnes, notamment à Souky Meroud, il fut dans une grande affliction. Seulement alors il comprit qu'il aimait Rosette au point de ne pouvoir supporter l'idée de la voir épouser un autre. Et pourtant, il ne s'était point dit qu'il pour-

rait, lui, l'épouser. L'aimer, oh oui ! La demander en mariage? Non. Comment avoir une telle audace ! Entre sa petite position, ses deux vaches attelées à un gringalet de char, et la situation offerte par Mme Alpaca, Rosette ne pouvait hésiter. C'était impossible. René s'était rendu malheureux par un amour coupable et charnel ; lui, Charles Maubert, allait le devenir, l'était déjà par l'amour innocent et pur auquel il avait cédé. Aussi ne retourna-t-il point chez Mme Pasche, et se promit-il de ne pas chercher à revoir Rosette.

Le dimanche suivant, il alla au culte. On publia d'abord les bans de mariage de René et de Jenny. Plus d'un sourire put être remarqué dans l'assemblée, comme si des pensées frivoles devaient être cultivées dans un lieu pareil. A quoi servent ces publications en chaire ? N'y a-t-il pas des murs pour les placarder, des piliers publics pour les afficher, des journaux pour les imprimer ? Quand donc les législateurs cesseront-ils de prendre les ministres de Jésus-Christ pour des officiers de l'état civil ? Les notaires, à leur tour, ne pourraient-ils pas prêcher à la place des pasteurs ? L'anomalie ne serait pas plus complète.

Les annonces de Léon Villioud et de Cornélie Belot firent une heureuse diversion.

« Voilà au moins des époux convenables, pensa plus d'un auditeur ; il n'ont pas, comme les deux premiers, fait gémir leurs parents et causé du scandale. »

Charles revint seul à Croset. Ni les Pasche, ni Amy Lorand n'étaient allés à l'église, et bien moins encore les Gottrau et les Belot qui n'y venaient presque ja-

mais. Comme Charles passait devant la maison de Rosette, celle-ci donnait à manger aux poules qu'elle avait gardées. Il la salua.

— Bonjour, lui dit-elle ; vous avez été au culte?

— Oui, j'en viens.

— A-t-on publié les promesses de mariage de René avec Jenny?

— Oui, et aussi celles de Cornélie avec Léon Villioud.

— Cornélie est venue, en effet, me l'annoncer hier. Tout le monde se marie : ne trouvez-vous pas?

Cette question, faite sans malice, donna un coup bien rude au pauvre Charles.

— Oui, fit-il avec effort et se maîtrisant autant qu'il le put ; je désire que tous soient heureux.

— Moi aussi. Est-ce que vous nous boudez, Charles? Depuis quelque temps, vous avez l'air de fuir notre maison.

— J'ai su que vous aviez eu des visites, dit-il avec une émotion qui n'échappa point à Rosette.

— Eh bien, ces visites, qu'ont-elles de commun avec la vôtre? rien, évidemment.

— Je ne le sais que trop, répondit le pauvre garçon.

— En ce cas, il est clair que vous nous boudez. Ce n'est pas joli de votre part ; mais je ne veux pas me brouiller avec vous pour cela. Savez-vous ce que fait M. Lorand? nous ne l'avons pas vu de toute la semaine.

— Je suppose qu'il fait comme moi. Il tâche de se

persuader que les chagrins et les épreuves nous sont nécessaires.

— Il est sûr qu'il en a dans ce moment ; vous, Charles, quelles épreuves avez-vous donc?

— J'ai des chagrins de cœur. Voilà un mot que je prononce pour la première fois de ma vie. Si j'avais été dans une autre position, je n'aurais pas attendu qu'il fût trop tard pour m'expliquer. Quand on est pauvre comme moi, il faut savoir se tenir en arrière.

— Je ne vous comprends pas du tout.— Petite! petite! En voilà une qui n'a encore rien eu. Tiens, la Brune.

Et Rosette jeta à la poule une poignée de grains.

— Oui, reprit-elle, de qui et de quoi est-il question? et qu'est-ce que c'est que cette pauvreté? Ah ! je comprends : vous regrettez Cornélie, voilà l'histoire. Vous ne m'aviez jamais dit cela.

— Du tout! du tout! je n'ai jamais pensé à Cornélie! Et je ne l'aurais pas, — c'est à dire, — elle n'aurait pas voulu de moi en peinture.

— Qu'en savez-vous ?

— Je vous dis, Rosette, que je n'ai jamais pensé à elle.

— Tout comme je n'ai jamais pensé à M. Alpaca, quand même il est venu chez nous mercredi avec sa mère, et qu'on en glose dans le village. Adieu, tâchez d'oublier vos chagrins.

Ayant dit cela, et jeté encore une poignée de froment à ses poules, Rosette s'esquiva, laissant Charles tout stupéfait.

Il fit quatre pas dans la direction de sa maison, puis, se retournant subitement :

— Non, il faut que j'en sache davantage, se dit-il. Périr pour périr, je veux connaître mon sort dès aujourd'hui.

CHAPITRE XXV

UN DOUBLE ARC-EN-CIEL

De la fenêtre, Mme Pasche avait vu Rosette et Charles causer au chemin. La brusque rentrée de sa fille à la maison lui parut signifier quelque chose de particulier, et elle allait lui en demander la cause, lorsque le pas du jeune homme se fit de nouveau entendre dans la cour et dans l'escalier. Rosette s'enfuit dans sa chambre, laissant sa mère seule à le recevoir.

Après les premières salutations de part et d'autre, Mme Pasche engagea son visiteur à s'asseoir.

— Vous venez du culte à Cressonne ? lui demanda-t-elle.

— Oui, et en passant devant votre maison, je me suis arrêté un instant avec Rosette, pendant qu'elle donnait à manger aux poules. Un mot par lequel notre entretien s'est terminé, ne m'a pas permis de ren-

trer chez moi sans donner à votre fille ou à vous, madame, l'explication que je vous dois. Rosette consentirait-elle à l'entendre en votre présence ?

— J'ignore de quoi il peut être question entre vous, dit la mère ; je pense bien qu'il n'y a rien de fâcheux. Je vais dire à ma fille que vous êtes là.

Au bout d'un instant elle reparut avec Rosette, celle-ci pâle, le regard sérieux et l'air ému. Tous trois s'assirent. Charles prit la parole.

— Rosette, dit-il, je n'ai pu dépasser votre maison sans revenir aussitôt vous prier de m'écouter un moment. Dans les choses du cœur et de l'âme, si l'on peut parler, il ne faut pas hésiter à le faire, quel qu'en doive être le résultat. Au point où j'en suis à votre égard, je vous dois toute la vérité : la voici. Rosette, je n'ai pu vous voir et m'entretenir avec vous depuis quelque temps, sans vous aimer d'une ardente affection. Tout d'abord je n'en ai pas compris la force ; mais je n'ai pas tardé à être convaincu qu'il me serait impossible de renoncer à cet amour, sans être profondément malheureux. Les visites de M. Alpaca et ce qui m'en est revenu du village, m'ont frappé au cœur. C'est pour cela uniquement que je n'ai pas osé revenir chez vous, depuis que ces visites ont eu lieu. Je ne me fais aucune illusion sur ma position. Seul de ma famille, et plutôt pauvre que dans l'aisance, je n'ai personne pour m'appuyer, rien sur quoi je puisse extérieurement compter dans la démarche trop hardie que je fais. Si vous étiez pauvre et moi riche, je mettrais à vos pieds tout ce que je pourrais posséder. Et cependant, croyez-le

bien, je ne tiens pas à la richesse. Ce que j'aime en vous, c'est vous-même, votre personne, votre caractère, vos sentiments. En vous le disant de la manière la plus franche, je mets mon sort entre vos mains. Vous me voyez au fond du cœur, tel que je suis. Si vous me repoussez, comme vous en avez le droit, je ne vous en aimerai pas moins, tant que cela me sera permis. Seulement, je saurai ce qui m'attend, et je demanderai à Dieu la soumission.

A mesure qu'il parlait, Charles avait retrouvé une assurance ferme et digne. Il se sentait dans le vrai, dans une situation qui, à chaque mot prononcé, s'éclairait et devenait toujours plus nette. Quand il eut fini, il regarda Rosette, baissa ensuite les yeux et attendit ce qu'on lui répondrait. Très émue, Mme Pasche restait silencieuse; Rosette, enfin, parla:

— Vous avez bien fait de vous expliquer franchement, dit-elle. Je vous en remercie. Tout en réservant la pensée de ma mère, voici quelle est la mienne. Votre affection m'est chère aussi; j'ai pour vous, pour votre caractère d'homme et de chrétien, une grande estime. La position temporelle n'a pas, à mes yeux, une très grande importance. Mais je n'épouserai jamais celui qui ne m'aimerait pas pour moi uniquement. Par conséquent, la question de fortune, autant que j'ai le droit de le dire devant ma mère, ne sera pas un empêchement. Je veux la certitude d'être aimée, aimée à fond; voilà ce qu'il me faut. Plusieurs, avant vous, Charles, m'ont dit qu'ils m'aimaient, et cela dans des termes passionnés. Je ne les ai pas crus sur pa-

role, heureusement. Je veux pouvoir me donner aussi tout entière, comme je demande qu'on se donne à moi. J'apporterai à mon mari mes nombreux défauts, pour qu'il m'aide à m'en corriger ; il sera bon que je connaisse aussi les siens. Voyez, Charles, je tâche de me montrer aussi à vous telle que je suis. Aujourd'hui, je ne puis vous dire qu'une chose : si ma mère y consent, venez nous voir de temps en temps, jusqu'à ce que nous nous connaissions suffisamment. Dès que je le pourrai, je vous donnerai une réponse définitive.

— J'accepte avec la plus profonde reconnaissance. Soyez bénie, Rosette, pour tout ce que vous venez de me dire. Madame Pasche, je vous prie instamment de me permettre de venir chez vous de temps en temps, et de pouvoir parler librement à votre fille, soit en particulier, soit devant vous.

— Puisque c'est aussi le désir de Rosette, dit la mère, je ne veux pas m'y opposer. Mais, bien entendu que rien de plus n'est décidé, et que cela ne vous autorise point à en parler.

— C'est évident. Toutefois, je demande s'il m'est permis d'en dire un mot à M. Amy Lorand? Je le considère comme mon conseiller naturel, bien plus, comme un père à bien des égards. Vous pouvez être parfaitement sûres de sa discrétion.

— Eh bien, oui, dit Rosette ; nous n'avons pas, après Dieu, de meilleur ami que lui.

— Rosette, moi avant M. Lorand, s'il vous plaît. La place de Dieu dans le cœur embrasse tout et pénètre

tout. Après notre Père céleste, j'entends être le plus près de vous.

— A la bonne heure. Mais au risque de vous rendre jaloux, Charles, je vous préviens que j'aime beaucoup votre voisin.

— Moi aussi, j'aime profondément cet excellent ami.

Ce fut sur ce dernier mot de l'heureux garçon qu'on se quitta, non sans s'être serré la main.

L'heure du retour du culte, le soin de donner à manger aux poules, et un regard dans le chemin, furent donc les causes de l'explication à laquelle nous venons d'assister. La langue peut se vanter de grandes choses, dit un apôtre. Dans le cas actuel, elle exprima ce que pensaient les jeunes gens, avec une sagesse et une vérité trop rares dans nos villages. Peut-être ces vertus dont la source est en Dieu, sont-elles encore plus difficiles à trouver dans les maisons des grands de ce monde, particulièrement sur le sujet dont il vient d'être question.

Charles revint le soir même :

— Quoi! déjà? dit Rosette en souriant. Elle était seule.

— Oui, je tiens à vous montrer mes défauts tout de suite.

— Eh bien, allons sur la galerie. Le soleil va se coucher; la vue sur la Savoie est magnifique en ce moment.

Du côté du lac, la maison Pasche avait une galerie dont la vue dominait la contrée. On y montait par un escalier en bois. Au lieu d'avoir là un appartement

délicieux par sa position, le père de Rosette en avait fait son grenier à blé et d'autres dépendances rurales. Du corps de logis habité, on ne voyait que la rue et les passants, avec une certaine étendue de prairies plates.

Lorsqu'ils furent là-haut, un spectacle inattendu se présenta aux regards des jeunes gens. C'était le dernier dimanche de mai. Durant toute l'après-midi, le ciel avait été chargé. A l'horizon grondait le tonnerre. Une chaleur sourde emplissait l'air et pénétrait partout dans les maisons. Les nuages crevaient dans les vallées des montagnes, mais à la plaine et sur le lac, pas une goutte d'eau ne tombait. Vers le soir, il se fit des éclaircies dans lesquelles le ciel se montrait d'un bleu admirable. Peu à peu, les vapeurs s'enlevèrent du Jura, laissant entre leur bord inférieur et la dentelure boisée de la crête une zone de lumière éclatante, tandis que de grands amoncellements de nuages touchaient aux sommets des Alpes, de l'autre côté du lac. Deux branches d'arc-en-ciel posaient leur base à quelque distance l'une de l'autre, un peu à gauche des Voirons, et projetaient une lumière dorée sur toutes les pentes voisines, jusqu'au lac, demeuré seul dans l'ombre en ce magique tableau Pas une des mille maisons éparses dans les champs, pas un des nombreux villages semés sur les coteaux, qui ne resplendît aux rayons du soleil couchant. Les arbres feuillés partout, revêtaient chacun leur caractère particulier. Paisible et sereine, la nature était là pleine de vie, souriant à Celui qui mit son arc en la nuée, pour gage d'amour et de

protection. Le Salève, beaucoup plus à droite, avait aussi part à la fête ; ses assises en courbes rocheuses et sa grande entaille, brillaient d'un éclat inaccoutumé.

— Comme on voit la main de Dieu dans toutes ses œuvres ! dit Rosette ; on y reconnaît bien sa bonté.

— Et son amour, ajouta Charles. C'est la première fois que nous admirons ensemble la nature ; quel bonheur que nous la comprenions de la même manière ! J'ai déjà tout dit à M. Lorand.

— Mais vous n'aviez pas grand'chose à lui dire.

— Oh que si ! plus que vous ne pensez.

— Que vous a-t-il répondu ?

Comme ils étaient debout l'un à côté de l'autre, Charles passa un bras autour de la taille de Rosette.

— Il m'a embrassé et m'a dit simplement : Dieu vous bénisse tous les deux. N'est-ce pas, Rosette, vous me permettrez de vous aimer et de vous le dire bien souvent ?

— Oui, fit-elle à voix basse ; mais regardez donc ces deux arcs-en-ciel ! je crois vraiment qu'ils sont encore plus vifs.

— Mon arc-en-ciel, à moi, dit-il, est là, dans vos yeux.

— Soit ; mais je déteste les compliments, prenez-y garde.

— Ce n'est pas un compliment ; c'est un sentiment.

— A la bonne heure.

J'ai encore une œuvre difficile à faire avant de vous donner une réponse, reprit-elle. Il me faut de la sagesse et le secours de Dieu, pour la conduire à bonne fin. Vous êtes revenu ce soir, Charles, et vous avez bien fait. Je comptais sur vous, et j'étais parfaitement sûre de vous voir arriver. Mais, quoi qu'il puisse vous en coûter, et à moi aussi, dit-elle avec un doux sourire, je vous demande que rien ne soit changé dans nos rapports habituels, jusqu'à ce que tout soit décidé entre nous. Ainsi, soit en public, soit en présence de ma mère ou de M. Lorand, ne me parlez pas autrement qu'à Rosette Pasche *des autres fois*. Venez à la maison, une fois ou deux par semaine, le dimanche surtout : c'est assez. J'ai mes raisons pour cela.

— Je les accepte sans les connaître.

— Eh bien, retournez maintenant chez vous et laissez-moi ici.

— J'obéis, Rosette ; mais, sachez-le bien, je m'envais fou de bonheur.

Demeurée seule sur la galerie, Rosette s'assit sur un banc placé dans une encoignure, d'où l'on voyait encore très bien le lac et les monts illuminés. Là, elle pleura, tant son âme débordait de joie intime et de reconnaissance envers Dieu. Elle se sentait aimée, comme son cœur l'avait désiré. Un retour sur le passé lui rappela les sentiments passionnés de René, au temps où elle avait pu croire qu'il se donnait à elle, et où précisément il cédait à de grossières tentations. Par désir d'être aimable envers sa mère et M. Lorand, elle avait fait son possible pour se rapprocher de René.

Tout, de ce côté-là, avait échoué. René affligeait son oncle par un mariage inconsidéré, mais rentrait dans l'ordre moral. Aujourd'hui, elle avait pour lui une sincère estime. En quelque sorte, il se réhabilitait à ses yeux; et si cela eût été possible, elle aurait volontiers accompagné Charles comme amie de noce au mariage des deux époux. Mais il n'y fallait pas songer.

Rosette pensait aussi à cette double demande absurde faite par les Julliard, sous le couvert de leur vache laitière. Puis au ton banal, au genre boutiquier de Mme Alpaca. Le notaire était un brave garçon, de peu de moyens; il visait à faire un bon mariage au point de vue de la fortune, le reste était loin pour lui d'être l'essentiel. — Qu'une jeune fille est donc à plaindre, se disait-elle, quand elle possède quelque argent et qu'elle se voit entourée de prétendants! Comment ne pas penser que, sans la dot, nul ne songerait à elle! Etre épousée pour sa fortune, c'est affreux. Avec Charles Maubert, je n'ai pas à craindre cela, j'en suis sûre.

En une seule journée, bien du chemin avait donc été fait des deux parts. Un seul mot de Rosette avait allumé l'incendie. Au premier moment, elle crut pouvoir le prononcer sans risque d'amener un tel résultat. Mais il est des pensées qu'on ne peut exprimer sans tout compromettre ou sans tout gagner. Le soir venu, Rosette se sentait en possession d'un trésor qu'elle n'aurait pas donné pour tous les trésors du monde. Heureux qui pense comme elle et goûte le même bonheur!

Toutefois, un point noir existait encore dans sa vie ; elle allait bientôt essayer de l'effacer.

La maîtresse de Jenny répondit à la mère Gottrau de lui envoyer sa seconde fille aussitôt après Pentecôte, ce qui eut lieu dans les premiers jours de juin. Jenny revint alors à Croset, où elle s'occupa du léger trousseau acheté avec l'argent prêté par Amy Lorand. Désireuse de faire oublier sa faute autant que possible, par une bonne conduite, elle sortit très peu de la maison et se tint sur une réserve modeste avec ses anciennes amies. Mais elle pria son oncle futur de lui permettre d'aller le voir de temps en temps et de lui rendre quelques services dans son ménage. Amy accepta, dans une mesure assez restreinte.

— Une fois mariée, lui dit-il, si vous en avez le temps et que je sois encore ici, vous pourrez peut-être remplacer Souky Meroud, qui vieillit beaucoup et cause toujours davantage. Nous en parlerons avec René.

— Je serais bien heureuse si je pouvais vous être un peu utile, monsieur Lorand. Par exemple, si dès à présent vous avez des bas à raccommoder, du linge à coudre, à savonner, enfin, quoi que ce soit à faire dont je sois capable?

— Merci, mon enfant. Oui, peut-être des bas et des chemises. Je vous montrerai cela un autre jour. Puisque je vous ai acceptée pour ma nièce, ne m'appelez plus « monsieur. » Dites-moi « mon oncle. » Mais surtout si vous voulez pouvoir être heureuse avec René, heureux tous les deux, donnez votre cœur à Dieu sin-

cèrement et glorifiez-le par une conduite nouvelle, aussi pure que l'ancienne a été contraire à ses commandements.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela, mon oncle; je sens que vous nous aimez véritablement, et j'en suis bien reconnaissante.

Cette Jenny, disait Souky à son mari en rentrant un jour chez elle, est finalement gentille. Sans doute, c'est un grand malheur qu'elle ait écouté les propos de René; mais, à son âge, comment ne pas tomber dans le piége, quand personne ne vous avertit du danger! Sa mère est une *crouye* femme. Elle va disant partout que M. Amy ne changera rien à son testament, quand même la chose a pris cette tournure. Si René voulait épouser Jenny, pourquoi ne l'a-t-il pas fait honnêtement, comme, par exemple, ce Villioud qui *marie* l'impératrice à Belot? Ça n'aurait-il pas eu meilleure façon? Pancrace Belot, quand même il est un peu arabe, va faire une superbe noce à sa fille, tandis que la pauvre Jenny devra se présenter sans couronne à l'église. Elle n'aurait pourtant pas le front d'en mettre une, car chacun sait bien où elle en est. Charles Maubert sera l'ami de noce de René; Jenny aura sa sœur Méry, qui reviendra de Genève pour le jour fixé. Sa mère dit qu'elle est en âge d'être amie de noce, puisqu'elle a communié. Tant mieux pour elle! Mais je *m'étonne* bien qui Charles épousera. C'est impossible qu'il vive longtemps avec cette Manon sans devenir muet. Ah! quelle punition d'avoir toujours devant soi une personne qui ne dit jamais que *oui* ou *non*.

— Tout également, commença Joaquint avec sa lenteur habituelle, je trouve....

— Ne trouve rien, s'il te plaît. Tais-toi. Nous n'avons pas le temps de causer là une demi-heure, les bras croisés. Va à tes affaires.

CHAPITRE XXVI

L'HONNEUR QU'ON REND AUX ÉPOUX

Quelques semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles Rosette et Charles ne se virent guère que les dimanches, ainsi qu'il avait été convenu. Malgré la réserve qu'ils surent garder dans leurs rapports, Mme Pasche comprit bientôt que le cœur de sa fille était engagé, et que la réponse à donner n'était plus qu'une simple question de forme. Elle aimait aussi Charles Maubert; et pourtant sa tristesse était parfois bien grande, en voyant les choses prendre un chemin si différent de celui qu'elle avait désiré depuis le retour d'Amy Lorand. C'est que, jeune encore à bien des égards, le cœur de la veuve était retourné avec complaisance vers un passé trop méconnu à l'époque de son mariage. Sans se l'avouer, elle avait, depuis quelque temps, caressé l'idée qu'Amy Lorand lui était resté fidèle; et ainsi

elle se retrouvait au point de départ oublié pendant vingt ans. Les derniers événements, surtout le mariage précipité de René, étaient de rudes obstacles à des aspirations qu'elle cherchait maintenant à étouffer. Amy Lorand venait moins souvent chez elle; il parlait peu et avait l'air complétement résigné. Le reste de sa vie était si court, disait-il, qu'il ne valait pas la peine de se tourmenter. Pour son neveu, l'essentiel était de persister dans la ligne du devoir, et d'y marcher fermement.

Un dimanche, René vint à Croset, pour fixer le jour du mariage, et la manière dont il aurait lieu. Selon l'usage, les garçons lui envoyèrent une députation, pour savoir s'il voulait accepter *les honneurs*, c'est-à-dire qu'on vînt tirer des coups de mortier; puis s'il donnerait de l'argent pour faire danser et se réjouir à son sujet.

— Vous donner de l'argent, répondit-il aux envoyés, ne m'est pas possible; j'ai trop besoin pour m'établir du peu que je possède. Et quand j'en aurais, je ne vous en donnerais certainement pas pour faire danser. J'ai appris à mes dépens ce que valent nos danses. Je voudrais n'y avoir jamais mis le pied!

— Ta-ta-ta! ne fais pas tant le renchéri, ni le fier, reprit l'un des deux ambassadeurs; n'as-tu pas profité avec nous, dans le temps, de notre bourse commune et de nos amusements? Aujourd'hui, si tu as changé d'idée à cet égard, nous sommes restés les mêmes. Tu vas nous donner cinquante francs. Léon Villioud nous nous en a remis cent.

— Je ne vous donnerai pas seulement cinquante centimes.

— Fais attention à ce que tu dis; tu pourrais t'en repentir.

— Est-ce que je vous dois quelque chose ?

— Non ; mais il convient que tu fasses comme tous ceux qui se marient chez nous.

— Je vous dis que vous n'aurez rien de moi. Faites ce que vous voudrez. Vous me menacez, souvenez-vous que, s'il y a le moindre bruit à l'occasion de mon mariage, l'autorité en sera instruite immédiatement.

— C'est ce qu'on verra. Mais tu t'y prends mal avec nous, René. Il vaudrait bien mieux faire capituler ton oncle, qui ne sait que faire de ses écus.

— Si mon oncle veut vous donner quelque chose, il est libre; je ne lui demanderai rien pour vous, et, je le répète, je n'ai pas un centime à dépenser de cette manière. J'estime être en droit de me marier, sans avoir un impôt à payer aux garçons de ma commune, et sans que cela regarde personne. Je ne veux ni honneur ni déshonneur; la seule chose que je demande, c'est de me laisser tranquille. Le premier d'entre vous qui se permettrait de faire du bruit, aurait à qui parler, je vous en avertis.

— Tu as presque l'air de nous menacer ! Réfléchis que tu es seul, et nous une vingtaine.

— Raison de plus pour n'avoir pas peur de vous. Mais c'est assez discuté. Je n'ai pas le temps de m'occuper davantage de ce sujet.

Les deux députés allèrent rendre compte de leur mission. Tout bien réfléchi, ces jeunes gens décidèrent qu'il ne fallait pas faire un charivari à René et à Jenny, car cela pourrait être désagréable à la famille de Cornélie, et aussi à Villioud, dont le mariage aurait lieu à la même époque. Mais ils voulurent essayer d'une autre tactique pour arriver à leurs fins.

Dès que René fut reparti de Croset, la même députation se rendit, le soir, chez les Gottrau.

— Bonjour! dit l'un des garçons; nous venons voir si Jenny veut qu'on tire les boîtes pour elle, en même temps que pour Cornélie.

— Si ça peut vous faire plaisir, répondit la mère Gottrau, on ne veut pas vous en empêcher. Mais René nous a dit qu'il lui était impossible de vous donner de l'argent.

— Peut-être que son oncle ne refuserait pas de payer la poudre?

— Il vous faut aller voir.

— Venez avec nous, mère Gottrau; il vous écoutera mieux que personne.

— Je veux bien, dit-elle.

Et à l'instant elle les suivit chez Amy Lorand.

— Nous venons vous féliciter à l'occasion du mariage de votre neveu, dit l'orateur, et vous demander si vous nous permettez de lui rendre *les honneurs* devant chez vous.

— Oui, continua la mère Gottrau, ces jeunes gens sont aussi venus nous en faire la proposition; mais je leur ai dit que René doit employer son argent d'une

autre manière. C'est alors que ces messieurs ont eu l'idée de venir chez vous.

— Je vous remercie de la peine que vous avez prise, dit Amy Lorand. Pour moi, je n'ai aucun *honneur* à recevoir; et puisque mon neveu refuse, tout est dit. Cependant, permettez-moi de vous faire observer une chose : cette coutume de brûler de la poudre à l'occasion d'un mariage devrait être complétement abandonnée dans un pays tel que le nôtre, et même en tout pays, car elle est absurde. Elle ne subsiste chez nous, du reste, que dans les villages, et pas même dans tous. Dans les villes, il n'en est pas question; mal reçus seraient les jeunes gens qui voudraient l'imposer à n'importe quels époux. Un peuple libre, qui a le bonheur de jouir d'institutions démocratiques, doit donner l'exemple d'une vraie dignité républicaine. Pour moi, si je m'étais marié, je n'aurais point consenti à entretenir une coutume pareille, qui n'a rien d'élevé dans son principe et rien de bon dans ses résultats. Le conseil que je prends la liberté de vous donner est donc d'y renoncer. Vous vous en trouverez tous mieux, et quand on le saura, cela fera honneur à notre village. Maintenant, si vous voulez accepter un verre de vin, je vous l'offrirai avec plaisir.

La députation prit le verre et s'en retourna comme elle était venue. A Croset, les garçons ont si bien profité du conseil d'Amy Lorand, que, dès lors, ils n'ont pas manqué une seule fois d'aller faire la même demande à chaque nouvel époux ou à ses parents. C'est que nous sommes un peuple essentiellement ami du

progrès moral et qui comprend ce qu'il se doit à lui-même ! On voit comme il suffit d'une parole de bon sens et de raison, même de simple réserve modeste et digne, pour qu'elle soit aussitôt acceptée, accueillie avec chaleur et mise en pratique !.....

René s'en tint à ce qu'il avait dit beaucoup plus par caractère, qu'en vertu d'un principe juste et moral. En bien des choses il était resté le même, brusque et cassant. Son oncle, au contraire, eût donné volontiers les cinquante francs, s'il n'avait pas été convaincu du mauvais usage que les jeunes gens en feraient. Avec l'argent qui se dépense de cette manière, il n'est pas de village vaudois qui ne pût avoir une bibliothèque populaire et l'entretenir, l'augmenter chaque année largement.

Le mariage de René et de Jenny eut lieu ; il se fit sans bruit, tandis que, deux jours après, celui de Villioud et de Cornélie put donner l'idée que les maisons de Croset sauteraient. Ceux-ci furent-ils plus heureux que les premiers ? nous ne le pensons pas. Avant de retourner à la Crique verte, René laissa chez son oncle les 250 fr. reçus pour six mois de service. Cet argent fut destiné à l'achat de quelques meubles indispensables, quand il viendrait s'établir à Croset.

Le moment vint enfin où Rosette vit qu'il fallait se décider. Elle eut avec Charles un long entretien sur la galerie, où personne ne pouvait ni les voir ni les entendre. Quoiqu'il arrivât souvent chez Rosette par le verger, les visites de Charles Maubert étaient remarquées. On en parlait ; de quoi ne parle-t-on pas, du

matin au soir, dans ces petites communes où il est rare qu'une femme soit seule à la fontaine ? Et au cabaret ? C'est bien pis encore ! Il suffit de passer entre jour et nuit devant un de ces *établissements*, le dimanche surtout, pour y entendre un bruit de voix incessant, une sorte de vacarme continuel. On dirait alors que la parole a été donnée à l'homme pour bien constater qu'il n'est doué ni de raison ni de simple bon sens, mais qu'il suffit d'une bouteille de vin pour en faire un être absurde et dégoûtant. La plupart du temps, l'ivrognerie devrait être traitée comme un cas de folie. On rendrait ainsi un grand service à bon nombre d'individus et de familles ; et peut-être parviendrait-on à guérir ces pauvres malheureux. On a dit d'un auteur qu'il mettait presque toujours un ivrogne dans ses livres. Le reproche est juste. Au lieu d'un seul, il aurait dû en mettre une centaine. Leur nombre est une *légion*, comme le nom du démoniaque dont il est parlé dans l'Evangile ; et le péché de l'ivrognerie, notre vice national, précipite les hommes dans la misère, dans l'infamie souvent, dans la mort presque toujours.

Allons assister à des tableaux qui rafraîchissent le cœur et l'âme ; on nous reprocherait d'ailleurs de prêcher trop longtemps sur le même sujet.

Rosette et Charles eurent donc un entretien sur la galerie de la maison Pasche. Le lendemain, pendant que la mère et la fille prenaient leur café de quatre heures, Rosette dit tout à coup :

— Quel âge avait M Amy, lorsque tu t'es mariée ?

— Vingt-huit ans, je crois.

— Et toi vingt seulement. C'est deux ans plus tôt qu'il t'avait prise en affection, n'est-ce pas?

— Oui; j'étais alors bien étourdie et peu sérieuse.

— Tu pouvais penser qu'il ne reviendrait pas, cela se comprend facilement. D'ailleurs mon père le valait bien : il était si bon!

— Oui; quoiqu'il n'y eût pas entre nous d'inclination positive à cause de la différence d'âge, j'ai été certainement heureuse avec lui. Ton père avait dix-huit ans de plus que moi.

— Je crois que M. Lorand t'aime encore aujourd'hui, comme autrefois.

— Le visage de la veuve se colora d'une rougeur subite; elle ne répondit pas d'abord; sa main tremblait en portant la tasse de café à ses lèvres.

— Ce n'est pas probable, fit-elle après avoir bu une gorgée.

— Moi, j'en suis à peu près sûre. S'il te demandait aujourd'hui, l'accepterais-tu? Il me semble que vous seriez si heureux.

— Pourquoi me faire une pareille question, Rosette? Est-ce à moi de penser à un mariage, quand je devrai m'occuper du tien, sans doute assez prochainement? D'ailleurs, à mon âge.....

— Mais précisément à ton âge, ma chère mère; et à l'âge de M. Lorand aussi. Vous êtes faits l'un pour l'autre, je ne suis pas la seule à le penser. S'il te demande, promets-moi de ne pas le refuser. Pour Charles et pour moi, cette union serait un bonheur. Tu gar-

derais, si tu le veux, la jouissance de tout le bien de mon père. Charles et moi nous vivrons assez avec ce qu'il a.

— Ma chère enfant, sois bien sûre d'une chose : c'est que, si jamais ce que tu dis arrivait, je ne garderais pas un fêtu de ce qui est à toi. Mais il est impossible que cela arrive, et il est presque ridicule de s'en occuper.

— Eh bien, n'en parlons plus, dit Rosette en embrassant sa mère ; mais souviens-toi que tu m'as promis de ne pas refuser.

— Je ne promets rien, parce que la chose n'est pas possible. Ah ! que diraient de cela René et Jenny ? Et la mère Gottrau ! Nous aurions l'air de les accabler de la plus pénible manière.

— Non ; René serait content de voir son oncle heureux ; je crois aussi qu'il ne serait pas étonné de la chose. Et enfin, il s'est conduit de façon à ne juger personne. Jenny n'a rien à voir là, et sa mère encore moins.

— C'est bon ; n'en parlons plus, s'il te plaît. Je regrette même ce que nous venons de dire. Si M. Amy venait ici aujourd'hui, je me sentirais gênée en sa présence.

Il ne vint pas. Mais Charles fit une petite apparition entre chien et loup. Comme il repartait, Rosette lui mit dans la main un billet à l'adresse d'Amy Lorand, pour lui être donné le soir même. Ce billet contenait ce qui suit :

« Mon cher monsieur,

» Depuis assez longtemps, vous ne nous avez pas fait de visite; je suis sûre pourtant que vous ne nous boudez pas. Ces lignes ne sont donc pas un reproche. Mais j'ai plusieurs choses à vous dire et des conseils à vous demander. Si vous pouviez venir chez nous demain, dans la matinée, je vous prierais de m'accorder un moment d'entretien particulier. A l'heure que vous voudrez, depuis notre déjeuner, je serai là, s'il plaît à Dieu.

» Votre affectionnée et dévouée,

ROSETTE PASCHE. »

La lettre lue, Amy Lorand demanda à Charles quand il pensait revoir Rosette.

— Je puis porter votre réponse tout de suite, ou demain matin, répondit-il.

— Dites donc à Rosette, demain matin, que j'irai chez elle à neuf heures, pendant que Souky sera chez moi.

Tout heureux de voir encore une fois sa bien-aimée, Charles donna la réponse, le lendemain, comme il se rendait à l'ouvrage et passait devant la maison Pasche.

CHAPITRE XXVII

DÉBATS CONTRADICTOIRES

Mme Pasche, deux arrosoirs aux bras, venait de les remplir à la fontaine, lorsque Amy Lorand arriva dans la cour de la maison. Elle allait les porter au jardin. La jupe de sa robe retroussée et les bras découverts jusqu'au milieu, elle paraissait bien ce qu'elle était encore : une belle femme de quarante ans, jouissant d'une bonne santé. Par la porte du jardin, on voyait une allée avec des rosiers et de grandes touffes de fleurs vivaces, à droite et à gauche. De suaves émanations s'en échappaient. Il ne faisait pas trop chaud ; nul souffle de vent n'agitait les feuilles des arbres. C'était une de ces matinées d'été pendant lesquelles on sent que tout est plein de vie dans la nature. Du brin d'herbe ignoré, jusqu'au sommet du géant des forêts, tout aspire à monter, à s'élargir, à grandir encore.

— Vous portez ces deux arrosoirs à la fois? dit Amy; c'est trop pesant pour vous, madame Pasche.

— Oh! que non, répondit la veuve; j'en ai l'habitude, et c'est plus vite fait.

— Qu'arrosez-vous maintenant?

— Un peu toutes les plantes ; cela leur fait du bien. Nous avons des œillets qui commencent à fleurir, et des fraises de tous les mois. Vous savez que les fraisiers aiment beaucoup l'eau qu'on leur donne, surtout quand la terre est déjà réchauffée par le soleil. Montez à la maison, monsieur Amy ; vous trouverez Rosette à la cuisine ; je vous rejoindrai dans un moment.

— Laissez-moi au moins vous débarrasser de ces deux arrosoirs.

Ayant dit cela, il les prit aux bras de la veuve et les porta, d'un pas alerte, à côté d'un superbe carré de fraisiers sans fil, couverts de fleurs et de fruits en voie de mûrir. Le jardin était bien tenu, propre d'un bout à l'autre. Les deux femmes y mettaient leurs soins, n'ayant pas d'autres terres à cultiver, excepté le verger dont la récolte de foin était faite depuis quelque temps. Elles aimaient les fleurs et en possédaient même d'assez rares, qu'elles avaient su acclimater. Les boutures, les marcottes réussissaient à Rosette aussi bien qu'à un habile jardinier. Elle était même parvenue à obtenir des rosiers de franc pied, uniquement au moyen de branches taillées au printemps et plantées dans un mélange de sable et de fumier. Le jasmin blanc tapissait de ses rameaux verts et de ses étoiles odorantes un pavillon placé à l'angle d'un mur. Dans une autre

encoignure, des chèvrefeuilles formaient un berceau sous les voûtes duquel un banc rustique invitait à s'asseoir. En se mettant près l'un de l'autre, on pouvait y être deux. De vigoureux rosiers à séve remontante, espacés avec goût entre les arbres fruitiers, montraient avec orgueil leur tête fleurie à hauteur de la main, ou des buissons formant à eux seuls de vastes bouquets. Ceux de Mme Alpaca, si vantés par elle, n'avaient rien de plus remarquable.

A cette heure encore matinale, on respirait un air délicieux au milieu de toutes ces fleurs. Mme Pasche fit le tour du jardin avec Amy, oubliant de retourner à la fontaine, et lui se souvenant bien que Rosette l'attendait, mais jouissant d'un moment heureux qui lui rappelait sa jeunesse envolée.

La veuve ne monta pas avec lui à la maison; elle reprit les arrosoirs et continua son ouvrage.

A la cuisine, Amy trouva donc Rosette, qui l'attendait avec des fraises dans une assiette blanche à bord vert, du sucre pilé, du vin blanc et du pain frais. Elle lui en offrit avec la grâce qu'elle savait mettre à toutes choses. Amy refusa pour le moment.

— Vous m'avez fait demander, lui dit-il; me voici à vos ordres. Quand nous aurons causé, je serai peut-être mieux disposé à goûter de vos belles fraises. Il y a trop peu de temps que j'ai pris mon café. J'espère que vous n'avez rien de fâcheux à m'apprendre.

— Non, monsieur Lorand. Grâces à Dieu, je n'ai que de bonnes nouvelles à vous annoncer, mais je me préoccupe, depuis quelques jours, d'un sujet qui me tient

fort à cœur, et j'avais besoin d'en causer avec vous. Charles Maubert vous a dit où nous sommes arrivés, lui et moi, peu à peu et sans nous en douter dans les commencements. Je ne lui ai pas encore donné une réponse absolument définitive; mais c'est la même chose, puisque nous nous aimons. Je sais que vous approuvez cette affection ; cela me rend très heureuse. Si Charles est un peu votre fils par les sentiments, vous me permettrez aussi d'être quelque jour votre fille au même titre. Votre retour parmi nous a été pour Charles et pour moi une bénédiction de Dieu, certainement. Sans nous avoir prêchés d'une manière directe, vos paroles chrétiennes n'ont pas été toutes perdues. Voilà un premier point dont je tenais à vous parler. Il en est un second, beaucoup plus délicat, au sujet duquel j'éprouve une espèce de gêne, à cause de ma position précédente; mais je suis sûre que vous me comprendrez. Pardonnez-moi si j'ai l'air de me mêler de choses qui ne me regardent pas.

Ce préambule un peu long avait donné de l'émotion à Rosette. Elle s'arrêta un instant pour respirer librement.

Amy en profita pour lui dire:

— Je vous remercie de la confiance et de l'affection que vous me témoignez, Rosette. Ce que vous m'annoncez, me rend heureux pour Charles et pour vous. En rapprochant vos cœurs, Dieu vous a donné une preuve de plus de son amour à votre égard. Je vous approuve pleinement l'un et l'autre. Puissiez-vous, une fois mariés, donner dans toute votre vie l'exemple

précieux d'un ménage chrétien! Maintenant, cet autre sujet dont vous désirez m'entretenir, quel est-il? Parlez ouvertement, je vous prie, sans crainte de me choquer ou de me faire de la peine.

— Eh bien, cher monsieur, c'est relativement à votre neveu. Le voilà marié, mais vivant loin de sa femme. J'en ai causé un peu avec Jenny, que j'aime bien, je vous assure : elle est aujourd'hui si différente de ce qu'elle était l'an dernier! Il est impossible qu'elle continue ainsi à être séparée de son mari ; et surtout, il ne faut pas qu'elle reste encore bien longtemps chez sa mère. Quand elle aura un enfant, comment l'élever dans cette maison? Puis, René serait trop malheureux de ne voir les siens qu'à de longs intervalles. Ne pensez-vous pas qu'il fera bien de quitter sa place et de se fixer tout de bon à Croset prochainement.

— Oui, sans doute. Il n'attend pour cela que de trouver un appartement à louer au village. Mais il n'y en a pas maintenant, et, de longtemps encore, il n'y en aura aucun.

— C'est ce qu'on m'a dit aussi : voici donc mon projet pour eux, et j'espère que vous l'approuverez. Si je me marie, Charles quittera sa maison. Elle serait alors libre, et je pense qu'il consentirait bien à la louer à René, avec son jardin, sa grange et son écurie. Vous pourriez peut-être aussi lui louer votre terrain. René trouvera certainement à s'occuper ici toute l'année ; et s'il gagnait moins d'argent que dans sa place actuelle, lui et sa femme auraient la douceur de vivre ensemble, à deux pas de chez vous. Ils peuvent avoir grand be-

soin de vos conseils, comme aussi, cher monsieur, il vous serait agréable de sentir près de vous ce jeune ménage. M'autorisez-vous à en parler à Charles, aussitôt que notre sort sera décidé?

— Ma chère enfant, répondit Amy Lorand avec sa douceur habituelle et cependant avec sérieux, dans tout ce que vous venez de me dire à l'égard de mon neveu et de ma nièce, je reconnais votre bon cœur et un vrai désir de rendre service. S'il n'y avait pas d'autre moyen d'arranger la chose, je donnerais pleinement les mains à votre projet. Mais, moi aussi, j'ai pensé à cela, et je vais à mon tour vous montrer une grande confiance. Le mariage de René est loin de m'avoir fait plaisir; il s'est accompli dans des conditions déplorables. Mais du moment que ce mariage était un devoir pour mon neveu, une réparation de sa faute, je l'ai accepté. Dieu a parlé au cœur de ces jeunes époux par un réveil de conscience qui se soutient; j'espère que le poids du péché, non d'un seul péché, mais de tout le mal qu'ils ont fait, leur sera ôté par la connaissance vraie de Jésus et une foi sincère en sa grâce. Aujourd'hui, René veut faire le bien, simplement par opposition au mal; mais il ne sent pas encore que l'unique principe solide du chrétien est dans l'amour de Dieu. Il y viendra, je n'en doute pas, quand il verra que, sans cet amour dans le cœur, l'homme, armé des seules forces de la conscience, ne lutte pas toujours avec avantage contre ses mauvais penchants. Jenny est plus souple de caractère, plus soumise. A bien des égards, René est encore souvent emporté et tranchant, peu charitable

envers le prochain. Il va par bonds et par secousses, un peu comme on dit que font les lions, sans que je veuille dire qu'il leur ressemble. S'il est une fois maître chez lui, je me demande s'il saura se modérer, garder la place humble et modeste qui est la sienne, ou bien s'il cédera de nouveau à ses anciens emportements. Pour lui-même, il vaudrait mieux, je crois, qu'il continuât à servir encore quelques années chez M. Jeanrefroid, dont l'autorité positive et morale a eu sur lui une si bonne influence. Mais alors, comme vous dites, que deviendrait la pauvre Jenny? Et si elle allait le rejoindre comme domestique, ce serait pis encore. De jeunes mariés, à moins qu'ils n'aient pas d'enfant, doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir, plutôt que de retourner en place, soit ensemble, soit surtout séparement. Si j'étais resté chez moi, à Croset, j'aurais été bien content d'avoir mon neveu et ma nièce dans la maison de Charles ; mais j'ai l'intention d'aller vivre ailleurs, assez loin d'ici. Rien de plus simple alors et de plus naturel que de donner à René mon appartement et la culture de mon terrain. Cela le mettra un peu plus au large dans ses affaires.

— Monsieur Lorand, vous songeriez vraiment à nous quitter?

— Oui, ma chère enfant.

— Cela ne se peut pas. Nous avons trop besoin de vous, tous tant que nous sommes. Quand vous ne seriez plus là, à qui aller demander un conseil? Qui visiterait les malades, consolerait les affligés, tendrait la main aux malheureux? Qui nous remettrait au

bon chemin, si nous en sortions, nous autres jeunes?

— Vous ne le quitterez pas, s'il plaît à Dieu, ce bon chemin, ni Charles, ni vous, Rosette. Votre influence sur Jenny et son mari sera meilleure, plus efficace que la mienne. Quant à votre mère, elle est heureuse avec vous, et n'aura besoin de personne, dès que Charles habitera sous le même toit.

— Vous vous trompez beaucoup, si vous croyez cela, monsieur Lorand. Depuis que mon mariage est presque décidé entre nous, je vois très bien que ma mère se sent isolée; il lui semble parfois que je l'aime moins, parce que j'aime Charles; et pourtant cela n'est pas. Mais c'est un sentiment naturel. Ma mère est jeune encore; la vie, s'il plaît à Dieu, sera longue pour elle. Vous êtes notre seul ami à Croset. Si vous nous quittez, nous n'aurons plus personne.

— C'est bien aimable à vous de me dire cela, Rosette; mais vous vous faites des illusions à mon égard. Quand vous serez mariée, vous aurez de nombreux devoirs à remplir, et vous jouirez d'un bonheur qui vous suffira. Votre mère aussi pardonnera bientôt à Charles de lui avoir pris sa fille; elle s'attachera à lui chaque jour davantage, et elle finira par l'aimer comme son propre fils.

Rosette ne répondit pas à cette dernière affirmation d'Amy Lorand. Elle le regardait, silencieuse; et, sans qu'elle s'en aperçut d'abord, deux larmes descendirent le long de ses joues. Amy Lorand s'en émut.

— Vous ai-je fait de la peine? dit-il. C'est bien, en tout cas, sans le vouloir.

— Non, dit-elle en passant son mouchoir sur son visage: je crains plutôt de vous blesser en vous disant toute ma pensée. S'il en est ainsi, pardonnez-le-moi. Mais je suis décidée à aller jusqu'au bout. — Monsieur Lorand, vous avez aimé ma mère avant son mariage?

— Oui, cela m'était permis : je ne m'en cache point. C'est pour elle que je quittai le pays; pour elle que j'aurais voulu y revenir, si elle avait pu m'attendre. Elle était libre d'épouser M. Pasche lorsqu'il se présenta, puisque son cœur n'était pas engagé aussi fortement que le mien, si même il l'était quelque peu. Dès lors, elle a eu sa vie à remplir, comme j'ai eu la mienne. D'après ce qu'on m'a dit, elle a été heureuse. Moi, j'ai trouvé Dieu sur mon chemin, ou plutôt Dieu m'a trouvé. Il m'a consolé, relevé, fortifié. J'ai cherché la paix de mon âme dans l'assurance de son amour. J'aime toujours votre mère, comme la seule personne à laquelle j'eusse voulu unir mon sort; mais aujourd'hui, que lui offrirais-je? Un reste de vie, la vieillesse qui va venir, qui est déjà venue; un neveu et une nièce qui m'ont causé des chagrins et ne lui donneraient peut-être aucune satisfaction. Je me sens d'ailleurs, par caractère, très différent de cet Amy Lorand qu'elle a connu autrefois. Non, votre mère est heureuse dans sa position actuelle. A mesure qu'elle ira en avant, Dieu augmentera son bonheur. Pour moi, je vois qu'il me faut continuer à vivre seul, là où Dieu voudra me conduire. — Je vous remercie de m'avoir parlé très franchement; loin de m'avoir blessé, je ne vous en

aime que davantage, dit-il en se levant et en l'embrassant paternellement. Je compte partir cet automne pour le midi. La famille de Pontal me demande d'aller passer l'hiver avec un jeune ménage, qui a besoin de moi, dit-on, pour s'installer dans une campagne achetée dernièrement. J'irai donc là-bas. Vous m'écrirez quelquefois avec Charles; je vous répondrai. René et Jenny seront alors dans ma maison.

— Non, non, pas dans la vôtre; je m'y oppose formellement. Elle doit être laissée à mes soins, c'est-à-dire, à ceux de Charles, jusqu'à ce que vous reveniez l'occuper. René et sa femme s'établiront vis-à-vis, comme je vous l'ai dit.

— Soit, ma chère enfant. Sur ce point-là, vous voyez peut-être plus juste que votre vieil ami. Je vous laisserai donc faire comme vous l'entendrez pour mon neveu. Mais j'aimerais à vous voir mariée avant mon départ.

— Je vais faire ce qui dépend de moi pour cela: dans deux mois, vous dites? Vous êtes donc bien pressé de nous quitter? Ne pourriez-vous attendre après les vendanges?

— Non, cela porterait trop tard. Le premier octobre, s'il plaît à Dieu, je dois être en route. Mais n'oubliez pas que, excepté votre mère et Charles, nul ne doit savoir à Croset que j'ai l'intention de partir. Maintenant, donnez-moi quelques fraises et une bouchée de pain.

Rosette fit quelques pas avec Amy dans la direction du village, puis elle revint au jardin, où elle trouva sa mère, occupée à cueillir des haricots, dont les sili-

ques vertes pendaient en grappes aux branches d'aune qui servaient d'échelles et de supports à la capricieuse plante.

— Vous avez causé bien longtemps ? dit madame Pasche.

— Oui, comme de vieux amis.

— Eh bien, approuve-t-il ce que tu as l'intention de faire ?

— Oui, sans doute. Ce qui me chagrine seulement, c'est qu'il doit aller passer l'hiver dans le midi. Il avait eu l'idée de remettre sa maison à René ; mais nous arrangerons autrement le jeune ménage.

— Si M. Amy s'en va et que René vienne habiter sa maison, c'est fini pour qu'on le revoie à Croset. Ce malheureux garçon, par son mauvais caractère, a fait bien du mal autour de nous. Tu vois si je m'étais trompée en disant que son oncle n'a pas du tout l'idée que tu lui supposais.

— Il m'a pourtant assuré aujourd'hui que tu es la seule personne au monde à qui il eût voulu unir son sort. Ce qu'il fera dans la suite, je l'ignore. Dieu le conduira, comme il nous conduit tous. — Maintenant, il me faut dire à Charles de tout préparer pour nos annonces. M. Amy veut être au mariage, et il part le premier octobre. Deux mois seulement, pour tout ce que j'ai à faire, c'est bien peu.

CHAPITRE XXVIII

ON ARRIVE AU TERME

Une fois bien décidée, Rosette ne retournait plus en arrière. Elle était de ceux qui ont le bonheur de voir clairement leur chemin et d'y marcher avec assurance.

Peu après la visite d'Amy Lorand, elle se rendit le même jour dans un magasin du village, pour y faire des emplettes nécessaires; en chemin, elle rencontra la Manon qui en venait aussi.

— Où travaille votre maître? lui demanda Rosette.

— Au champ des Rebattes.

— Voulez-vous lui dire d'entrer un instant chez nous, après midi, en retournant à l'ouvrage?

— Oui.

— Au revoir, Manon.

— Bonjour, mamzelle Rosette.

Il y avait longtemps que la brave Manon n'avait au-

tant causé. Mais si elle disait à l'ordinaire peu de paroles, elle pensait d'autant mieux aux petites affaires dont elle était chargée, et à quelques autres dont elle se préoccupait. L'air franc et ouvert de Rosette lui plaisait. « Voilà qui ferait une charmante femme pour notre Charles, pensa-t-elle donc ; quel dommage pour lui qu'elle soit si riche ! De quoi peut-il bien être question entre eux ? Hélas ! peut-être qu'il leur doit de l'argent et qu'il est en retard pour le payement. C'est un mauvais moment pour s'en procurer ; le blé n'est pas battu, et le raisin est encore vert. » Cette pensée venait à peine de naître dans son cerveau, que la Manon se retourna. Elle vit Rosette, causant avec Jean-Jules Julliard, qui sans doute l'avait arrêtée au passage. Nouvelle réflexion dans l'esprit de la Manon. « Bien sûr qu'il essaye de lui faire la cour, ou peut-être lui parle-t-il de leurs vaches. Je crois qu'il perdra son temps. »

Au même instant, comme elle refaisait demi-tour, elle se trouva nez à nez avec Souky Meroud qui venait de chez Amy Lorand.

— Regardez un peu, lui dit vite la causeuse, Jean-Jules et Rosette Pasche, là-bas vers la fontaine. Je *m'étonne* bien si le compagnon se permettrait de lui dire des douceurs. Il en est vraiment capable : tenez, les voilà qui se serrent la main. Oh ! c'est un peu fort. Hélas ! ma pauvre Manon, il faut s'attendre à tout, en ce monde. Ces Julliard se croient tout permis, parce qu'ils brocantent des vaches et qu'ils ont du lard de deux ans à leur cheminée. Il doit être fameux, ce lard !

Je suis bien aise de vous rencontrer, Manon, puisque nous avons vu ce qui s'est passé là entre ces deux jeunes gens. Dites-en un mot à Charles ; ça peut avoir de l'intérêt pour lui, car on le dit bien avec Rosette, quoique sans doute cette amitié ne puisse aboutir à rien de plus entre eux. Rosette est décidée, paraît-il, à refuser tous les partis qui se présentent pour elle. Depuis M. Alpaca, qui du reste ne me plaisait guère avec ses grosses lunettes sur ses yeux pointus, je parie qu'un autre a encore échoué. Voilà ce que c'est que d'être riche ; ça rend difficile et fier, ne pensez-vous pas?

— Non.

— Je m'attendais bien à cette réponse de votre part, ma chère ; car il n'est pas possible d'obtenir de vous un bout de conversation. Que vous soyez pressée ou non, c'est toujours la même chose. On a oublié de vous couper le fil de la langue quand vous étiez petite ; maintenant, ce serait trop tard.

— Oui.

« Ah ! quel supplice ! continua Souky, en trottinant seule du côté de sa maison, oui, vraiment, quel supplice d'avoir une bouche pareille entre le nez et le menton ! Et cela du matin au soir ! Ne dire jamais que deux mots et encore pas trop souvent, je ne comprends pas qu'on y tienne. »

Charles vint dîner comme à l'ordinaire, puis il alla dormir un moment. La Manon ne lui avait pas encore fait la commission de Rosette ; elle se tenait à la rue, sur un banc placé à l'ombre, et y tricotait, après avoir

fait son petit relavage. Charles descendit de sa chambre au bout d'une demi-heure et allait repartir pour son travail, lorsque Manon lui dit :

— Mlle Rosette Pasche m'a chargée de vous dire d'entrer un instant chez elle, en passant devant leur maison.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait la commission tout de suite après dîner ?

— Pour vous laisser dormir tranquille.

— Elle ne vous a rien dit de plus ?

— Non.

Charles rentra chez lui, fit une demi-toilette et descendit le village, ne sachant ce qui l'attendait. Rosette aussi s'était un peu endimanchée. Sa mère étendait du linge au soleil, sur un cordeau, dans le verger.

— J'ai déjà regardé deux fois au chemin, Charles ; ne vous voyant pas venir, je commençais à m'inquiéter.

— Manon m'a laissé dormir, au lieu de me dire tout de suite que vous m'attendiez. J'ai été sur le point de la gronder vertement, car j'aurais pu être ici depuis une heure.

— Elle a bien fait, la brave Manon. Je suis contente que vous vous soyez reposé, car je vais, dès aujourd'hui, vous causer bien de l'embarras et des soucis.

— Vous m'effrayez, Rosette, dit-il en devenant tout pâle. Mais non, c'est impossible. Disposez de moi. De quoi peut-il être question ?

Rosette prit des papiers posés sur une table et s'assit.

— Voilà une chaise, dit-elle ; nous lirons cela ensemble ; mais, au fait, ce n'est pas nécessaire. Causons un peu pendant que nous sommes seuls.

Assis à côté de Rosette, Charles lui prit la main.

— Avez-vous bien pensé à moi aujourd'hui, Charles ?

— Oui, même pendant mon sommeil de midi.

— Vous voyez que la Manon a bien fait de vous laisser dormir. Moi aussi, j'ai pensé à vous (cela m'arrive quelquefois). Voulez-vous, dès à présent, me dire *tu* ?

— Rosette, dit Charles en se levant et mettant sur son cœur la main qu'il tenait dans la sienne, que le Seigneur te bénisse pour cette parole !

— Assieds-toi donc là près de moi, et causons.

— Laisse-moi te regarder. Lis-tu dans mes yeux ce qui se passe au fond de mon cœur ?

— Oui ; j'en suis aussi tout heureuse.

. . . . . .

Ils causèrent longtemps. Rosette parla de M. Lorand, de ce qu'elle désirait pour sa mère ; elle parla aussi de René et de Jenny. Charles approuva tout, souscrivit à tout. Qu'avait-il de mieux à faire ? Mme Pasche arriva. Il lui demanda la permission de l'embrasser et lui promit d'être pour elle un véritable fils. La mère pleura, heureuse du bonheur de ses enfants. Il fut convenu qu'on irait le jour même signer les bans de mariage chez le pasteur. Les papiers déposés sur la table étaient les actes de naissance nécessaires pour cette formalité.

Au lieu donc de se rendre au champ des Rebattes, Charles revint chez lui, pour se préparer à conduire sa fiancée et sa belle-mère à Cressonne. Le voyant se faire la barbe et s'habiller convenablement, la Manon prit peur tout de bon.

— Ah ! faisait-elle en allant par sa cuisine : ah ! mais elle ne disait rien de plus.

Charles l'y rejoignit quand il fut prêt à partir.

— Vous sortez ? lui dit-elle.

— Oui, Manon ; faites du café pour vous seulement à quatre heures ; je goûterai chez les dames Pasche.

— Ah ! continua-t-elle, tourmentée à fond et n'y pouvant plus tenir : ce malheureux Julliard !

— Eh bien ! qu'a-t-il fait, Jean-Jules ? qu'avez-vous vu ?

— Rien.

— Manon, vous avez l'air vraiment d'une âme en peine.

— Il y a de quoi : Julliard causait avec Rosette ce matin, et ils se sont serré la main. Ah !

— C'est donc là ce qui vous trouble, ma brave Manon. Rassurez-vous. Jean-Jules communiquait à Rosette son prochain mariage avec une veuve, des Ormonts, qui possède neuf vaches et cinq génisses. Rosette a été sur le point de lui faire part aussi du sien.

— Rosette se marie ! alors nous sommes perdus.

— Pourquoi perdus, Manon ? Voyons, félicitez-moi donc, puisque c'est avec moi qu'elle se marie.

Pour le coup la nouvelle était trop forte. Il fut impossible à Manon de prononcer un seul mot. Elle saisit la main de son jeune maître et laissa tomber sur elle plusieurs larmes qui venaient du cœur. Au bout d'un moment, quand elle fut un peu remise de son émotion, elle dit des lèvres, sans pouvoir articuler nettement :

— Est-ce bien vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Nous allons signer les annonces.

— Embrassez Rosette pour moi, deux fois sur les deux joues, dit-elle encore aussi bas que possible. Puis, retrouvant tout à coup la voix, elle s'écria :

— Ah ! Souky Meroud ! Ah !

Un vrai chant de victoire !

Tout le reste du jour, soit dans la maison, soit à la fontaine ou au jardin, ses petits yeux demi-fermés brillèrent d'une douce joie. Elle voyait bien, depuis longtemps, que son maître pensait à Rosette ; mais elle craignait toujours que ce ne fût en vain. Or maintenant que c'était sûr qu'il l'épousait, elle en était ravie. On aurait pu croire qu'elle laissait comme une trace de contentement lumineux partout où elle passait. Dans ce que la Manon éprouvait, il y avait un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu. Au fond, c'était une âme pieuse, sensible et discrète comme il y en a peu.

Le lecteur pense peut-être que nous allons assister aux noces de nos jeunes époux : non, nous avons autre chose à lui montrer. Une noce au village, on sait de

reste en quoi elle consiste. Nous n'y verrions rien de nouveau, si ce n'est peut-être Amy Lorand comme ami de Charles, et Mme Pasche accompagnant sa fille, en robe de soie splendide. Il est évident que la belle figure et l'air si bien conservé de la mère feront sensation. Comme elle donnera le bras à Amy Lorand, on peut supposer que Souky Meroud trouvera là matière à un chapitre interminable, et la mère Gottrau un redoutable sujet d'appréhension : car si malheureusement une telle chose arrivait, son gendre René et sa fille Jenny se trouveraient joliment par derrière ! Un événement aussi affreux doit être impossible ; ce serait presque la fin du monde, et l'on sait fort bien qu'elle ne doit pas être là de sitôt.

Nous sommes en septembre, le mois du doux soleil et des fraîches rosées. Le laboureur se lève de grand matin. Dans le village, c'est un va et vient continuel de chars vides ou pesants. Aux champs, la charrue trace partout les sillons sur lesquels on répand le blé d'automne. Le chasseur se poste au passage du lièvre dans les bois, ou foule les hautes herbes des marécages. Le pêcheur, sa ligne à la main, se glisse le long des courants d'eau vive. Peu à peu, les touristes descendent des Alpes, ravis des splendeurs qu'ils ont contemplées. Quiconque a pu faire un petit voyage, s'accorder un séjour en pleine campagne ou montagne, s'en est donné la satisfaction. Seul entre tous, le cultivateur ne voyage pas, et, qu'il soit riche ou non, pour le faire sortir de chez lui, quitter sa famille, il faut une maladie grave, l'ordonnance du médecin, ou quelque

ordre militaire. Dans ce dernier cas, s'il est marié et père de famille, il se peut fort bien qu'il envoie au diable le militarisme et tout ce qui en est la conséquence. On va lui prendre six semaines ou davantage du meilleur de son temps, et assez d'argent dans sa poche, pour le faire jouer au soldat et exterminer les récoltes d'une contrée qui n'en peut mais. Pendant son absence, il faudra des ouvriers pour le remplacer à son travail, les payer, les nourrir. Il part bien portant, mais reviendra malade, plein de rhumatismes, ou avec le germe d'une fluxion de poitrine qui le couchera dans le tombeau. Dans le journal, on ne dira pas qu'il est mort, mais que la prise simulée du pont de la Gueulette était un fort beau spectacle. Quant à la veuve et aux enfants, l'état en prendra soin à sa manière. C'est la loi et les prophètes dans une république. Dans les monarchies, c'est encore plus beau, et il paraît que chacun s'en trouve bien! O vieux puritains d'Amérique! Vous aviez fondé de puissants états sans verser une goutte de sang. C'est que vous étiez de véritables amis de la paix universelle. Qu'eussiez-vous dit, si vous aviez assisté aux guerres monstrueuses de notre époque, soit dans votre immense pays si favorisé du ciel soit dans notre vieille Europe sanguinaire et corrompue!

Charles Maubert est, en effet, à *la guerre*, pour quinze jours, sur les bords de la Pellive. Guerre paisible, car il ne s'agit que de simulacres de combats entre citoyens du même pays. Espérons qu'il en reviendra sain et sauf. Rosette lui a recommandé la pru-

dence; mais, certes, il faut bien qu'il trotte comme les autres ou qu'il dise pourquoi. Du reste, Charles est robuste. Quand il a chaud, il ne boit pas au goulot des fontaines, et il ne passe point la nuit à se griser. C'est clair qu'il préférerait bien exécuter chaque jour les commissions de la Manon sur les joues de Rosette, plutôt que de courir dans les ravins et les bois occupés par son corps d'armée. Qu'y peut-il? Rien. Obéir et prendre patience, c'est le mieux. A bien des égards, il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse; celui dont le milicien est chargé, peut laisser de bons et nobles souvenirs. Mais vienne le jour où la loi militaire de tout pays se composera d'un seul article :

IL EST DÉFENDU A TOUT HOMME D'ÊTRE SOLDAT.

Jenny Lorand est encore chez sa mère. Elle voudrait bien que Rosette fût mariée, afin de pouvoir s'établir avec René dans la maison de Charles Maubert. Elle aussi doit attendre avec patience et humilité. Le moment de ses couches arrivera peut-être avant son installation dans sa nouvelle demeure. Pauvre jeune femme, quelle rude journée à passer! Elle n'est mariée que depuis trois mois. Mais n'est-ce pas sa faute, si elle se trouve dans une pareille position?

Amy Lorand a tout disposé pour son prochain départ. La clef de la maison sera remise à Rosette; les terrains donnés gratis à René pour un an. Plus d'une fois, Amy a pu causer avec Marie Pasche; il demeure convaincu qu'il n'est pas nécessaire à son bonheur, malgré ce que Rosette lui a dit à ce sujet. Il est donc

probable qu'Amy terminera sa carrière dans la solitude du célibat.

Le 15 septembre, Jenny sentit les premières douleurs de l'accouchement. Elle fut à la mort, durant quarante-huit heures. René, dans une angoisse inexprimable, se frappait le front :

— Oui, oui, lui disait sa belle-mère, cela sert à grand'chose, ce que vous faites là. Il fallait se bien conduire dans le temps.

A quoi la garde ajoutait :

— C'est vrai, mère Gottrau; mais cela serait venu également plus tard. Il ne faut pas trop accabler René, qui est déjà assez misérable. Nous arriverons au terme, et vous verrez que tout ira bien.

Dans la matinée du troisième jour, une petite fille vint au monde. Jenny oublia ce qu'elle avait souffert, et René pleura en voyant cet enfant que Dieu lui donnait. Son oncle vint annoncer la nouvelle à Marie Pasche, qui s'empressa de la dire à Rosette.

Celle-ci regarda sa montre, ouvrit encore une lettre reçue la veille et se dirigea du côté de Cressonne. Bientôt elle vit, au premier contour du chemin, un homme vêtu d'une tunique verte à deux rangs de boutons jaunes, et d'un pantalon gris bleu, serré au bas de la jambe par des demi-guêtres blanches. Sur sa tête, un petit chapeau noir laissait flotter des plumes, noires aussi. Au dos, le havre-sac avec une capote serrée de trois côtés par des courroies; et à l'épaule droite, l'arme terrible qui donne la mort à mille mètres de distance. Le carabinier leva son cha-

peau en l'air, Rosette agita son mouchoir, et bientôt ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Amy Lorand, qui se trouvait encore devant la maison comme ils arrivaient, les félicita de ce doux revoir. Puis il s'en alla, les mains derrière le dos, songeant à ce qu'avait été pour lui le voyage de la vie, et finissant par se dire, en sincérité de cœur : De la part de Dieu, tout est bien !

CHAPITRE XXIX

ENCORE AU PRESSOIR

Depuis le commencement de ce récit, une année s'est écoulée. Pendant cet espace de temps relativement court, bien des faits, bien des événements ont eu lieu à Croset dans les familles que nous y connaissons et pour les principaux personnages de notre histoire. Pour en trouver la cause première, il faut remonter à l'Auteur éternel de toute grâce et de tout don parfait. L'action de l'homme sur le cœur de son semblable, pour l'amener au bien, n'est, en définitive, que celle d'un instrument dont Dieu se sert comme il l'entend. C'est donc à Dieu seul qu'appartient toute gloire. Malheur à qui s'attribuerait un mérite dont il n'est que le vase de miséricorde et d'amour !

Encore une fois, le soleil d'automne brille sur les campagnes vaudoises. A Croset, on fait les vendanges,

comme l'an dernier. La qualité du vin est bonne; la quantité plutôt médiocre. On dit que c'est un bien pour le pays et ses habitants. Le vin étant cher, les ivrognes en boiront moins.

Amy Lorand est parti le 1er octobre, comme il avait dit; Charles et Rosette étaient mariés depuis peu de jours; René et Jenny établis dans la maison de Charles. Dans un certain sens, c'est dommage que René ait quitté sa place de maître-valet chez M. Jeanrefroid; nous avons dit ailleurs pourquoi il ne convenait pas qu'il y restât. Le voilà devenu son maître, appelé à cultiver les fonds de terre de son oncle, dès le premier janvier prochain, et s'occupant dès à présent, soit au plantage qui lui est remis tout de suite, soit à des travaux qu'il trouve facilement à Croset dans cette saison. Jenny est sur pied, nourrissant sa fillette et faisant le ménage. C'est une jeune femme obéissante, craignant son mari et l'aimant beaucoup. Elle peut remercier Dieu de n'avoir pas été abandonnée à la suite de sa faute, comme tant d'autres malheureuses filles. Si elle céda à l'entraînement du péché, elle en fut cruellement punie, jusqu'à ce que René lui prouvât qu'il tiendrait sa promesse de l'épouser. Et dès lors, que d'humiliations, secrètes ou connues, elle eut à supporter! que de reproches de sa conscience! Si la femme doit souffrir beaucoup moralement, avant et après l'acte civil qui régularise sa position, qu'en est-il de celle qui se voit délaissée, mise au rebut pour ainsi dire, et chargée d'un enfant! Elle a aimé le séducteur qui l'abandonne; son cœur est

brisé ; son enfant n'a pas de père ; la vie entière, pour elle, est un chemin plein de remords, si même, hélas ! il ne la conduit pas dans l'infamie. Tout mauvais qu'il était, tout violent et emporté que nous le connaissions, René accepta franchement le devoir, après la faute commise. En cela, il ne fit que ce que l'honneur exige de tout homme en un cas pareil. Mais il fit mieux que beaucoup d'autres. Il comprit qu'il ne s'agissait pas d'une réparation seulement, mais d'une réforme radicale de conduite. Et puisque les plaisirs publics de la danse et du cabaret avaient été l'occasion extérieure du mal qu'il avait commis, il n'y rentrerait jamais. Son caractère, au fond, malgré ce grand changement, était resté le même à bien des égards. Quoiqu'il désirât maintenant devenir un homme religieux, il n'aurait pas fallu le contrarier beaucoup, pour qu'il s'abandonnât encore à ses anciens emportements, à ses colères. L'éducation morale se faisait en lui peu à peu, à mesure que l'expérience lui prouvait que nous ne pouvons accomplir aucun bien sans le secours de Dieu. Jenny, malgré sa jeunesse, était bien la femme qu'il lui fallait ; elle savait le prendre, le consulter, l'amuser aussi et lui témoigner une vive tendresse. René en était très fier. C'est un reste de vanité qu'on peut lui pardonner.

Pour beaucoup de choses, Charles Maubert lui était très supérieur, comme aussi Rosette laissait Jenny bien en arrière par sa grâce charmante, ses moyens intellectuels, sa piété plus profonde et un caractère élevé. De bonne heure, Charles fut aimé de Dieu. Une

conduite pure, une piété filiale à toute épreuve, le préparèrent à recevoir dans son cœur l'hôte divin qui sanctifie nos affections et nous donne le témoignage de notre adoption comme enfants de Dieu. Il suffit de montrer à Charles le plan du salut, pour qu'il en comprît la beauté, la divinité, et que son âme en fût vivifiée. Ah! ce n'est pas pour rien que le psalmiste de la Bible disait de la part du Seigneur : « Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie? c'est en y prenant garde selon ta Parole. » Heureux celui qui, dès sa jeunesse, écoute la voix qui lui parle des cieux!

Le retour d'Amy Lorand à Croset avait été marqué de grandes bénédictions spirituelles. Et pourtant il avait peu parlé, peu prêché autour de lui. Mais il priait. C'était un de ces rares chrétiens qui vivent de prière habituelle. La douceur était le fond de son caractère; une douceur charitable, non faible et maladive, mais qui le portait à tout remettre à Dieu. Froissé autrefois dans ses sentiments de cœur, il ne voulait pas, maintenant qu'il en était libre, leur donner sur lui trop d'empire. L'âge aidait bien aussi à cette disposition. A trente ans, même à quarante, on peut croire qu'Amy Lorand n'aurait pas attendu longtemps avant d'épouser Marie Pasche, devenue libre à son tour et se sentant de nouveau attirée vers lui. Christ habitait dans son cœur par la foi. C'est là ce qui faisait sa force pour lui-même et à l'égard des autres. Les grands ouvriers de Dieu, ceux dont il se plaît à bénir les travaux, ne sont pas toujours ceux qu'il revêt de dons extérieurs

et qui parlent avec autorité du haut de la chaire ou par leurs écrits, mais bien les humbles et les petits qui le prient partout dans le secret du cœur, et font sa volonté. Ils passent ignorés à côté du bruit religieux du monde; leur œuvre d'amour, connue de Dieu seul, subsiste et grandit à ses yeux.

A Croset, le mariage de Charles et de Rosette a bien étonné. — Quoi! disaient les Coinche, les Julliard, les Fromentaux et bien d'autres : cette fille unique, la plus riche du village, épouse un garçon qui laboure avec deux vaches! Il faut qu'elle ait perdu la tête. Elle pouvait commander ailleurs, devenir une dame à la ville, et la voilà femme d'un petit *terraillon*. Elle n'a guère compris son intérêt, car enfin sa mère va continuer à jouir de la moitié des rentes, et Charles Maubert n'apporte presque rien à la maison. — Pour les gens qui tiennent de tels discours, le bonheur se compose d'éléments matériels périssables; ils ne comprennent rien à ce qui est infiniment supérieur : une piété sincère et tous les dons de l'esprit et du cœur.

Il serait inutile de pousser plus loin les réflexions de cette nature; voyons plutôt ce qu'on fait chez nos amis de Croset.

C'est le soir; la lune brille à l'horizon. Un peu partout, les pressoirs sont occupés. Cette année-ci la vendange a commencé la même semaine à Bex, à Aigle, à Lavaux et à La Côte. Cela se voit rarement. Les chars de moût circulent dans toutes les directions. sur toutes les routes du pays. Comme Charles n'a pas

encore un cheval et pas de bœufs non plus, c'est un charretier du village qui fait ses transports de vin. Devant la maison, une *fuste* est placée sur un char, comme l'an dernier à pareille époque. Les cuves ont été vidées; leur contenu porté dans la caisse en bois sur laquelle descend l'écrou de la vis de fer. La liqueur tombe avec bruit dans le vase placé en avant du bassin de granit. Pendant qu'elle sort des grappes écrasées, deux hommes assis sur une poutre qui leur sert de banc, causent d'une manière amicale et intéressante.

— Cet endroit me rappelle bien des choses, disait René. C'est ici que je commençai ma relation avec Jenny, tiens, Charles, là même, devant le pressoir. Comme elle goûtait le vin nouveau, je m'approchai et l'embrassai sur la joue. J'étais loin de penser où cela nous conduirait. Il a fallu dès lors avaler bien des couleuvres, sans savoir ce qui viendra encore pour nous ici-bas. Mais maintenant, grâce à Dieu, grâce à votre amitié et au support de mon oncle, nous avons une position que nous n'aurions jamais osé espérer.

— Vous serez heureux de plus en plus, répondit Charles, même dans les épreuves par lesquelles il vous faudra passer. Tu ne changerais certainement pas ta vie d'aujourd'hui et tes pensées actuelles contre ce que tu étais il y a un an?

— Ah! pour ça non, bien sûr. Et cependant, je sens très bien que je n'ai pas cette sérénité dont mon toi et ta femme, êtes en possession. Je me sens

parfois irrité contre moi-même et contre les hommes. Si je ne me retenais pas, je sauterais en l'air pour un rien, encore bien souvent.

— Ton oncle, Rosette et moi, nous avons aussi nos mauvais moments, nos luttes à soutenir contre le mal, sois-en bien convaincu. Mais peut-être comptons-nous moins sur nous-mêmes que tu ne le fais pour toi. Ton oncle, en particulier, accepte de bon cœur tout ce que Dieu lui envoie : c'est là son grand secret pour conserver la paix. Il sent que Dieu agit toujours avec amour et justice, dans tout ce qu'Il fait.

— Voilà ces imbéciles de garçons qui mettent encore du vin en commun pour leur prochaine bombance, qui durera trois jours consécutifs. Je ne comprends pas que j'aie été assez *bouché*, assez dépourvu de simple bon sens, pour donner tête baissée là dedans, pendant si longtemps. Vraiment, j'étais à moitié fou. D'autant plus fou et plus bête, que je te jugeais alors sévèrement.

— Que pensais-tu de moi ?

— Je te prenais pour un grand benêt, ou pour un hypocrite. Il a fallu ma déroute complète, pour m'ouvrir les yeux sur ce que j'étais moi-même.

— Dieu a été bon à notre égard ; soyons-en reconnaissants.

— Oui, c'est vrai, pour moi du moins, car j'étais un méchant diable. Pendant que le vin finit de couler, je vais vite un instant à la maison ; dans dix minutes, je reviendrai pour *desserrer* et *couper*. Si nous faisions encore *un quart*, tout de suite ?

— Non, c'est assez serré. Va seulement. Nous mangerons un morceau à ton retour.

Pendant que René allait chez sa femme, Rosette vint rejoindre Charles au pressoir. Elle s'assit à côté de lui, et sourit en le regardant à la lueur de la chandelle, placée sur la base de pierre.

— Qu'est-ce qui t'égaie ainsi? lui demanda son mari.

— Le souvenir d'une sotte action de René, et d'une assez hardie de moi, lorsqu'il se mit en tête de me courtiser l'année dernière, ici-même. Il me saisit à l'improviste par la taille, et, comme il ne voulait pas me lâcher, je lui jetai un verre de moût en plein visage.

— Tu as fait cela, toi, Rosette?

— Eh oui, mon pauvre ami. Je t'en aurais fait tout autant, si tu t'étais permis la même impolitesse, pour ne pas dire la même grossièreté. Mais il n'y avait pas de risque à cet égard.

— Non, tu peux en être sûre. Il aurait fallu que Jenny fût aussi hardie que toi; cela lui eût épargné peut-être bien des regrets et des angoisses.

— Ne penses-tu pas qu'il nous faut être parrain et marraine de sa fille? Personne ici ne s'offrira. M. Lorand n'est pas pour qu'on baptise les petits enfants; il dit que c'est un reste de tradition humaine et romaine.

— C'est une idée qu'il a rapportée des Etats-Unis d'Amérique. Peut-être a-t-il raison. Cependant, si Dieu nous donnait un enfant, nous irions bien le présenter au Seigneur Jésus pour qu'il le bénît. Oui,

notre devoir est d'encourager René et sa femme; tu peux donc parler à Jenny. Je consens de bon cœur à être le parrain. Que fait notre mère ce soir?

— Elle est triste. Quoiqu'elle n'en parle pas, je vois très bien qu'elle souffre de l'absence de M. Lorand.

— Tout cela est bien délicat. Moins nous y mettrons la main et mieux cela vaudra. Laissons agir Dieu.

— C'est aussi ce que je pense; mais j'ai promis d'écrire à l'oncle de René; il faut que je m'y mette dès ce soir. Adieu, mon ami. Je me sauve, car j'entends le pas de René dans le chemin.

Rosette embrassa vite Charles et s'esquiva en lui disant, comme René entrait au pressoir :

— N'allez pas vous faire du mal en serrant trop fort; il vaut beaucoup mieux laisser un peu de vin dans la grappe.

— Sois sans inquiétude à cet égard. Mais prépare-nous quelque chose à manger. Dans une demi-heure, quand nous aurons *coupé*, nous irons à la maison.

Autre temps, autres mœurs!

Le jour suivant, par un brouillard assez lourd et déjà froid, on entendit tout à coup, à l'entrée du village, un grand bruit de sonnettes avec des beuglements de vaches et de veaux. René et Charles sortirent du pressoir; Rosette et sa mère vinrent aussi devant la maison pour voir défiler le troupeau. C'étaient les quatorze vaches et génisses de Mme Jean-Jules Julliard, née Crétinaud, plus son mari et elle-

même. Tout ce *tremblement* était arrivé par chemin de fer, et, de la prochaine gare, montait en triomphe à Croset. Le reste des Julliard était allé à la rencontre du bétail et de la nouvelle épouse. Celle-ci, un vrai *drugeon*, était petite, mais de forte taille, comme les ragots. Elle s'appuyait sur un long bâton ferré qu'elle tenait à la poignée. On disait qu'elle savait faucher, traire, battre en grange, piocher la terre. Un grand char, contenant des coffres bizarres et bariolés, suivait le convoi. Cela fit une entrée magnifique. Rosette et sa mère en eurent sans doute le cœur plein de regrets tardifs !

Un autre événement auquel on ne s'attendait guère vint surprendre les habitants de Croset. Cornélie Villioud était en visite chez ses parents, vers la fin de ce mois d'octobre. Cinq mois après son mariage, son mari l'avait amenée en char, par des chemins pierreux, bien imprudemment pour une jeune femme qui se trouvait dans une position intéressante. Or, le soir, au moment de repartir, elle prit mal tout à coup, et accoucha d'un gros garçon, fort et bien constitué. — Les honnêtes gens s'affligèrent et s'indignèrent, mais, chose bien triste à constater, un certain nombre de personnes légères ou inconséquentes ne virent dans un tel scandale, dans cette violation de la loi de Dieu, dans cet abandon au libertinage, rien de plus qu'un sujet de plaisanteries malséantes. Jenny avait été sévèrement jugée, on s'en souvient ; Cornélie sut mieux garder les apparences, et Villioud était trop ami du présent siècle mauvais, pour avoir beaucoup de re-

gret de ce qui s'était passé. — On dansait justement à Croset ce dimanche-là, en sorte que la naissance inattendue du petit Villioud eut du retentissement dans toute la contrée.

Pendant l'hiver, qui fut assez long, comme déjà le précédent, Rosette écrivit de temps en temps à Amy Lorand. Elle lui parlait de son bonheur, de ce qu'était Charles pour elle et sa mère, et aussi de ce qui les intéressait tous au point de vue religieux. Dans ses lettres, elle ne fit plus aucune allusion à ce qui l'avait si fort préoccupée avant son mariage. Une seule fois, elle se permit cette phrase : « Ma mère vous envoie ses amitiés ; elle est habituellement sérieuse, malgré notre gaîté. » Dès lors, plus un mot sur ce sujet. Amy Lorand, lui aussi, avait des moments de préoccupation, ressemblant à de la tristesse. Dans la famille de Pontal, il se trouvait isolé, bien qu'on eût pour lui des égards et qu'on le laissât libre d'agir comme il voulait. La vie beaucoup plus personnelle et contemplative qu'il avait eue, pendant une année, à Croset, lui manquait. Puis, il ne se sentait plus fait pour le genre de services qu'il rendait à de jeunes gens dont les idées étaient parfois très différentes des siennes et de celles de leur père défunt. Mme Pasche, Rosette et Charles, Jenny et René, voilà quels étaient, au fond, les vrais membres de sa famille adoptive. Même sa maison et la rue du village lui paraissaient préférables aux appartements du château de Cartagnac-le-Vieux et aux promenades, fort belles pourtant, qu'on trouvait sur ce domaine. Une sorte de

heimveh le prenait à son insu, pour peu qu'il se transportât en esprit à Croset ou dans ses environs. Quand vint la fin de l'année, il envoya une caisse de fruits du midi, avec la lettre suivante, adressée à Rosette.

Cartagnac-le-vieux, 24 décembre 1867.

« Chère madame Rosette,

» L'année ne se terminera pas sans que votre vieil ami ne vous ait adressé les vœux qu'il forme du fond du cœur pour tout ce qui vous est cher. Puisse donc l'an nouveau être pour vous tous un temps de bénédictions ! — Je vous envoie des produits du chaud climat que j'habite ; j'espère qu'ils vous arriveront en bon état, chaque paquet à son adresse. Pensez à moi, tous. Prions les uns pour les autres. Dieu est bon, plein d'amour, ne l'oublions jamais. — J'ai appris avec plaisir que vous avez été, Charles et vous, parrain et marraine de ma petite nièce Amélie. Quoique je n'aie pas la liberté de me joindre au baptême administré à un petit enfant, j'admets cependant et je comprends très bien que vous puissiez l'avoir. Je suis reconnaissant de ce que vous avez fait dans cette occasion. Continuez à mon neveu et à Jenny les soins de votre chrétienne amitié ; je sais qu'ils vous aiment beaucoup.

» Depuis quelque temps, j'ai des moments de solitude qui ne me sont pas bons. Je pense à notre village ; il me semble que je serais heureux de m'y retrouver, et c'est vrai sans doute. Mais quand on a

Jésus avec soi, le cœur devrait être toujours joyeux ; les choses présentes passent ; le Seigneur demeure éternellement.

» Selon toute apparence, je n'attendrai pas le retour complet du printemps pour vous rejoindre. Ici, je ne suis plus guère utile. Si je rentre chez moi dans le courant de mars prochain, je ne voudrais pas reprendre Souky Meroud pour chambrière. Son babil incessant me fatigue. J'ai bien pensé à la brave Manon ; mais elle a le défaut contraire. Enfin, on verra. Nous en causerons et vous me donnerez conseil. Pour aujourd'hui, je me borne à ces lignes, vous chargeant de mes vœux et de mes amitiés pour tous.

» AMY LORAND. »

— Que penses-tu de cette lettre ? demanda Rosette à son mari, après la lui avoir lue.

— On peut, il me semble, en inférer que M. Amy n'est pas décidé à vivre toujours seul.

— Oui, reprit Rosette, j'ai bien la même impression ; mais, pourtant.....

CHAPITRE XXX

POST-SCRIPTUM

— Le doute de Rosette s'est-il réalisé ?

— Non, chère madame et cher monsieur, qui me faites cette question : Amy Lorand n'est pas un héros de roman, ni un homme vulgaire. Il a pris la vie simplement, comme Dieu la lui a faite, soit dans ses années d'activité, soit dans son paisible et tranquille automne. Voici ce qui est arrivé :

Peu après son retour à Croset, la vue du bonheur des jeunes gens, l'air du pays et son affection toujours si constante pour Mme Pasche le décidèrent. Il la demanda. Inutile presque d'ajouter qu'elle l'accepta de tout son cœur. Ont-ils bien fait de se marier ? Chère madame et cher monsieur, cela les regarde et non pas nous. Puisqu'ils sont heureux, il me semble qu'il

n'y a qu'à se réjouir avec eux. Leur union tardive ne fait règle pour personne.

Ces trois ménages forment aujourd'hui un tableau réjouissant. Ils constituent un petit groupe qui réunit ses forces dans le but de répandre autour de lui la lumière de l'Evangile. Amy Lorand en est le chef aimé et vénéré. De temps en temps, il doit remettre son neveu à l'ordre, quand le vieil homme pousse encore le jeune père de famille à des emportements passagers. Mariée depuis quatre ans et demi seulement, Jenny a déjà trois enfants, deux filles et un garçon. Pour la première fois, Rosette est en espérance de famille.

La mère Gottrau passe des nuits blanches à l'idée qu'Amy Lorand, lui aussi, pourrait avoir un héritier direct. Cette inquiétude la brûle parfois; mais elle se garde bien d'en parler, et cela augmente encore l'intensité de son angoisse.

René se tire assez bien d'affaire, à force de travail. Son oncle lui a prêté mille francs pour acheter un attelage.

Les autres gens de Croset continuent leur même genre de vie. Pendant la guerre de 1870, alors que le sang ruisselait en France sur vingt champs de bataille et que les prisonniers mouraient de faim, la jeunesse du village donna un bal, pour employer de cette manière l'argent obtenu de quelques époux. Une telle conduite, partout où elle a eu lieu, mérite bien d'être flétrie.

Souky Meroud est veuve. La Manon file pour les

Maubert et vient, de temps en temps, assister à une lecture chez eux, le dimanche au soir. Villioud travaille peu et boit passablement. Cornélie ne vient plus à Croset; elle s'est brouillée avec sa famille, depuis que Lothaire a épousé Fanny Julliard. Cornélie voulait lui donner une riche fille de la Varaude, dont il ne s'est pas soucié. Jean-Jules et son père continuent leur commerce, disant plus de mensonges que de vérités.

Et les années s'écoulent; et les enfants grandissent. Et la crainte de Dieu, l'amour du bien et l'horreur du mal ne sont encore la part que du petit nombre. Aussi, tout chrétien doit-il répéter avec nous du fond du cœur : « O Dieu! que ton règne vienne sur la terre! »

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK SOCIETY LIBRARY

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

		Pages
CHAP. I.	Au pressoir	9
CHAP. II.	Un prétendant	23
CHAP. III.	L'oncle Amy-Frédéric	33
CHAP. IV.	Quelques traits au passage	45
CHAP. V.	Un homme à convictions	57
CHAP. VI.	Deux ici et deux là	69
CHAP. VII.	Dimanche bien employé	79
CHAP. VIII.	Une soirée	93
CHAP. IX.	Les chargeurs de foin	105
CHAP. X.	Une ouverture	117

DEUXIÈME PARTIE

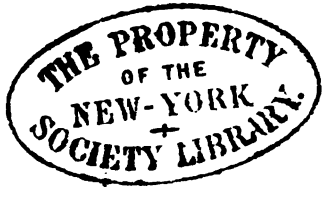
CHAP. XI.	La mère emprunteuse	129
CHAP. XII.	Maison de deuil	140
CHAP. XIII.	Cortége noir et cortége blanc	151
CHAP. XIV.	Mauvaise lune	161
CHAP. XV.	Le présent siècle	172
CHAP. XVI.	Par le chemin	183

Pages

CHAP. XVII. Visite à Lausanne et chez Rosette 195
CHAP. XVIII. Deux courants contraires 207
CHAP. XIX. Une promesse 220
CHAP. XX. Au dernier moment 232

TROISIÈME PARTIE

CHAP. XXI. Un coin du voile 247
CHAP. XXII. Humiliations 259
CHAP. XXIII. Tristes fiançailles 271
CHAP. XXIV. Madame Alpaca, la mère 285
CHAP. XXV. Un double arc-en-ciel 298
CHAP. XXVI. L'honneur qu'on rend aux époux 310
CHAP. XXVII. Débats contradictoires 320
CHAP. XXVIII. On arrive au terme 331
CHAP. XXIX. Encore au pressoir 343
CHAP. XXX. Post-Scriptum 356



AUG 7 1944

AUG 7 1944